

indigo

Arts, Cultures, Traditions & Modernités



Océan Indien

Janv. Fév. Mars. 2018
www.indigo-lemag.com

01



**L'ouverture d'Indigo
c'est l'aventure en**

**jeux d'eau,
jeux bleus,
jeux de mots...**

*J'suis indigo de toi,
Peuple du sud austral.
J'suis couleur de toi,
Ami ou cousin alizéen.*

*Tu sais quoi ? On s'amusera,
On chapardera une feuille pennée
À l'indigotier indien et on s'fera
Poète, peintre ou teinturier.
Une fois, deux fois, dix fois,
Ou cent fois on remettra
Notre ouvrage dans la cuve des arts
Pour fixer le coton de notre océan,
En profond bleu outremer, indélébile.*

*J'te le dis, c'est l'heure du jeu.
C'est l'heure d'écrire des mots azuréens,
L'heure des pierres fines, saphirs, béryls,
Faire des ronds dans l'eau de nos terres,
Puis s'essayer aux jolis ricochets sauteurs.
Petits palets passerelles d'île en île,
Expressions créatrices en lapis lazuli.*

*Et l'on verra la belle India-Océane
Fièvre de ses enfants îliens, rire avec eux.
Elle va nous tirer la langue, pourquoi ?
Parce qu'elle sait que la parole cherra.
J'serais vraiment indigo de toi.
Si tu veux bien jouer à ce jeu-là.*

MARIE-JOSÉE BARRE
Indigo de toi



Préface

Prendre goût à l'Indianocéanie

Force est de le constater, l'Histoire s'appuyant sur la géographie a dessiné au sud-ouest de l'océan Indien un espace géopolitique vivant, jouissant d'un fonds culturel commun.

En ce début du troisième millénaire, Madagascar, les Comores, les Mascareignes (Maurice, Rodrigues, et La Réunion), et Les Seychelles, forment un ensemble actif, portant depuis peu le nom officiel « d'Indianocéanie », et fort des échanges culturels et économiques qui se développent entre toutes ces îles.

Plus : tous ces territoires, et La Réunion en particulier, prennent progressivement conscience de l'importance de cette réalité comme une condition nécessaire à l'amélioration du niveau et de la qualité de la vie des populations concernées. Et ce d'autant plus que sévit, ici comme ailleurs, une mondialisation forcenée qui, sans interlocuteurs convaincants, aurait tendance à se débrider.

On comprend alors pourquoi l'initiative de la création d'un magazine plaçant au cœur de ses réflexions les activités, disciplines, et acteurs, qui composent la vie culturelle des pays de l'océan Indien ait pu recueillir l'enthousiasme de nombreux acteurs culturels de La Réunion. Un peu comme si ce projet répondait à l'attente secrète d'un acte concret susceptible de conforter la matérialisation de l'*utopie indianocéanique*.

Dès lors, le projet porté par INDIGO a rassemblé, en Réunion, une plateforme d'écrivains, d'artistes, de musiciens, de journalistes, de photographes, pour offrir matière à enrichir l'esprit des connaissances d'un monde original, complexe et divers dans ses composantes. Volontaires, bénévoles, à la seule écoute de leur cœur, tous ceux-là mesurent la modestie de leurs apports comparée à l'opulence culturelle de notre île. Aussi, souhaitent-ils que dans l'avenir, ils puissent être rejoints par leurs pairs. Indigo a vocation à tous les accueillir !

Dans cette attente :

Gilbert Cazal, Emmanuel Genvrin, Isabelle Hoarau-Joly, Edmond René Lauret, Baptiste Vignol, vous proposent des poésies, des nouvelles et des contes, qui vous conduiront au cœur de La Réunion.

Thomas Subervie, journaliste, et Corine Tellier, photographe ont rencontré pour vous des artistes passionnés par leurs créations, fruits du pié de Kèr Réunion : Davy Sicard, Lionel Lauret, Sophie Louÿs, Jean Yves Chen, Jean Luc Schneider, Bernadette Ladauge... Des rendez-vous épatants !

D'autres encore, connus ou moins connus, viennent compléter ce jardin créole pour vous faire partager leur amour pour cette Réunion, profonde, vraie, enracinée dans son passé, avec les yeux rivés sur un meilleur avenir au sein d'une Indianocéanie valorisée. Merci à tous ceux qui se sont engagés dans cette aventure.

Puisse Indigo vous divertir, enrichir vos connaissances, et permettre ainsi une meilleure compréhension interculturelle entre les pays de l'océan Indien. ■

EDMOND LAURET



Préface

Qu'est-ce qu'être «Océano-indien» aujourd'hui ?

Qui sont les artistes de La Réunion, de Maurice, de Madagascar, des Comores, de Mayotte, des Seychelles et voire même du Mozambique, de Tanzanie et de Zanzibar ?

Et qu'est-ce qui les lie ? Peut-on parler d'une culture indiano-océanienne, et d'une identité indiano-océanienne ?

Ces questions sont essentielles et posent celles des langues, des traces de l'histoire dans les cultures de l'océan Indien, du sentiment d'appartenance et à plus long terme, d'une communauté de destins. Tous cousins. Et oui, car l'histoire dépasse les frontières imposées et si les visas les maintiennent encore, l'imaginaire et la création permettent les échanges et la connaissance de l'Autre-soi.

C'est à cela que s'attellera la revue INDIGO qui donnera à lire des interviews, des contes et des nouvelles de l'océan Indien contemporain, pour dessiner de manière plus subtile la réalité de cette région «du bout du monde», bout du monde qui est le centre du monde aussi, car il suffit de regarder la terre différemment, à l'horizontale et non plus à la verticale et nous verrons que dans cet océan Indien se sont croisées de grandes cultures : indonésiennes, européennes, indiennes, africaines, asiatiques...

Et ce sont ces «mots-racines-rebelles» que chantent, dessinent, peignent, les artistes, les écrivains. Autant d'offrandes d'un présent à la fois plus structuré et plus enraciné. Plus dououreux aussi, comme les photos de la «figure iconique du photojournaliste malgache» Dany Be, qui offrent à notre mémoire des images exceptionnelles : l'inondation de 1959, la révolte dans le sud de l'île de 1971, la marche sanglante de 1991...

Ces mots-là, sont également les mots chantés dans les beko du Sud de l'île, ceux qui transpercent l'âme, la déchirent, la déchiquettent même, avant de l'emmener voguer vers le bleu du ciel. Beko, chant de louanges à l'endroit d'une personne décédée ! Tous ces artistes et ces mouvements artistiques sont répertoriés dans les banques de données du CRAAM, dirigé par une main de fer très douce de Hobisoa Raininoro.

À Madagascar, comme dans les autres îles de l'océan Indien, la culture est une histoire de passion et de gestion, car être de l'océan Indien est, d'abord et avant tout, connaître ses racines et dire sa réalité : «*la partager, comme partager une culture et une vision du monde commune, issue d'une histoire partagée, d'une réalité collective*». Théorie de nombreux chercheurs, au-delà de toutes les positions identitaires de plus en plus violentes : positions des partisans du droit du sang et pour certains de la «pureté de la race», vision du monde des jeunes Malgaches et des jeunes de l'océan Indien qui se tournent de plus en plus vers les horizons de l'Asie ou de l'Afrique Australe. Les îles, sans exclusive, étant leur habitat.

Alors qu'est-ce qu'être indianocéanique aujourd'hui ? Peut-être, d'abord, la sensation et l'acceptation d'être de ces pays et de chercher à mieux les connaître, de cette région et d'y enfoncer ses racines, et aussi et surtout d'avoir la volonté et le désir de faire partie de l'Histoire collective dont on est solidaire. Cela implique l'acceptation qu'il y a de multiples manières d'être de l'océan Indien, cela implique aussi le désir très fort de se rencontrer, de connaître cet Autre qui est soi-même. Tout comme la Mauricienne Natacha Appanah, qui parle des enfants des rues de Mamoudzou à Mayotte dans son dernier roman «Tropique de la violence», roman qui a eu, entre autres, le Prix France Télévision et qui a été reconnu par l'Académie Française.

L'océan Indien vaut bien une revue, celle-ci s'inscrit dans l'air du temps et elle est nécessaire. Qu'elle soit la bienvenue. ■

MICHÈLE RAKOTOSON



Edito

INDIGO toutes les couleurs de l'INDIANOCEANIE

NDIGO, du portugais, issu du latin *indicum* et à l'origine de « inde » en occitan du XII^e : nom de couleur dérivé de la teinture d'indigo, une couleur bleu foncé très puissante...comme notre océan Indien.

Dans la symbolique des couleurs, le bleu, stimule notre capacité à communiquer, dans l'expression ou dans l'écoute, de notre monde intérieur ou en relation avec l'extérieur et les autres. Il peut exprimer notre volonté essentielle d'échanger avec les artistes.

«Aucun artiste ne voit les choses comme elles sont vraiment, si c'était le cas, il cesserait d'être artiste», écrivait Oscar Wilde. Parce qu'ils transcendent le réel, les artistes subliment tout ce qu'ils touchent. INDIGO se propose d'être un lien, un pont entre les artistes et nos lecteurs. Passion pour l'art vivant, voilà l'ADN de notre revue, un art conscient nourri de traditions multiples dans lesquelles elle s'inscrit. C'est ainsi que dans nos articles, nous allons explorer toutes nos îles sœurs et pas seulement... invitant nos voisines et voisins à réfléchir sur la place légitime de leur île-pays sur la scène mouvante de l'Indianocéanie, à se familiariser avec les arts et cultures d'hier et d'aujourd'hui, comme avec l'art des quatre coins du monde. Une nécessaire friction pour que jaillissent étincelles, lumières et flambeaux...

Pour exister, aujourd'hui plus que jamais, un magazine dédié aux ARTS et aux CULTURES... a besoin de chair : une réelle et forte incarnation à la fois sensible, évolutive, et bien vivante... Et le titre de notre magazine ? Référence implicite de notre couverture : INDIGO, ne laisse aucun doute sur le caractère ambitieux de notre entreprise. Si nous avons osé ce titre, c'est par la seule volonté de mobiliser, embraser et fédérer nos talents de proche en proche, avec passion et patience.

« Magazine des arts et de cultures » : nous avons dès le départ essayé d'être fidèles à notre sous-titre. Avec la littérature, la poésie, la BD, la photographie, la musique, notre objectif est de faire dialoguer le passé le plus lointain avec le présent en mouvement.

Nous voulons aller à la rencontre des personnalités marquantes dans le domaine de l'art et de la culture ; les soumettre à nos questions sur leurs motivations, leurs goûts et leurs dégoûts. D'où une série de grands entretiens avec des artistes d'île en île.

Notre entreprise est engagée dans des dialogues et des échanges innombrables et infinis. Un engagement d'abord avec les artistes : c'est eux qui vont façonner le magazine, de Madagascar à La Réunion pour ce premier numéro, à Maurice, Mayotte, les Comores et les Seychelles demain ; ils deviendront une grande famille. Engagement ensuite avec nos partenaires, acteurs essentiels sans lesquels rien ne serait possible et qui, non seulement nous font confiance, mais partagent notre goût pour l'excellence. Enfin et surtout, avec vous, lecteurs : nous porterons ensemble nos passions au firmament de cet océan INDIGO.

Nos îles ne sont pas seulement exotiques, sable fin et cocktail au bord de l'eau, elles sont avant tout volcan et cyclone, nos îles ont du caractère. Elles ont de belles histoires à raconter, histoires épicées et chargées d'embruns. Nous sommes prêts pour l'aventure. Larguez les amarres. ■

DOMINIQUE AISS

01. ARTS

Littérature & Poésie

- 012** | Poésie en créole & français
- 020** | Une île tout en auteurs
- 025** | Au panthéon de la Créolie
- 030** | Nouvelle : Madame Ziskar
- 038** | Nouvelle : Nirina Gazo
- 042** | Conte : Il était une fois ...
- 044** | François Barcello : Dr Jekyll & M. Hyde

Théâtre

- 052** | Emmanuel Genvrin :
«Le théâtre Vollard a semé des graines»

Musique

- 060** | Davy Sicard : «Le maloya, c'est le remède contre la souffrance»
- 066** | Le beko, l'opéra du blues du pays des épines

Arts plastiques

- 073** | Lionel Lauret :
«Fixer des images pour créer une rencontre»
- 078** | Rencontre avec Jean Yves Chen
- 082** | Portfolio : Jean Yves Chen, tableau commenté

Cinéma

- 094** | Emmanuel Parraud :
«Le silence n'arrange jamais rien»
- 100** | Sophie Louÿs :
«La poésie est notre arme intime et ultime»
- 106** | Mounir Allaoui
- 114** | Les églises font leur cinéma

Photographie

- 121** | Portfolio : Corinne Tellier, *Carpe Diem*
- 130** | Dany Be, Mémoire photographique
- 134** | Portfolio : Dany Be

Bande dessinée

- 146** | Entretien avec Jean-Luc Schneider
- 150** | BD one shot : Une esclave
- 154** | Les «Dwa» de fée
- 156** | BD one shot : Le Grand Hôtel

Association

- 164** | CRAAM : Le feu sacré de la culture

02. CULTURES, TRADITIONS & MODERNITÉ

Anthropologie

174 | Rencontre avec Bernadette Ladauge

182 | La danse Tandroy

Ethnologie

188 | Vavangue dans un jardin créole

190 | Vox populi, La question de la mémoire orale

Histoire

196 | Les traces de l'histoire dans l'océan Indien

198 | Chien de guerre

03. FEUILLETONS

Feuilletons & Carnets de voyages

203 | L'arroseuse arrosée par Marie-Josée Barre

LÉGENDE



MADAGASCAR



RÉUNION

Littérature & Poésie

— Théâtre —

— Musique

Arts plastiques

Cinéma —

— Photographie

Bande dessinée —

— Association

Littérature & Poésie



POÉSIES EN CRÉOLE & FRAN- ÇAIS

Gilbert Cazal

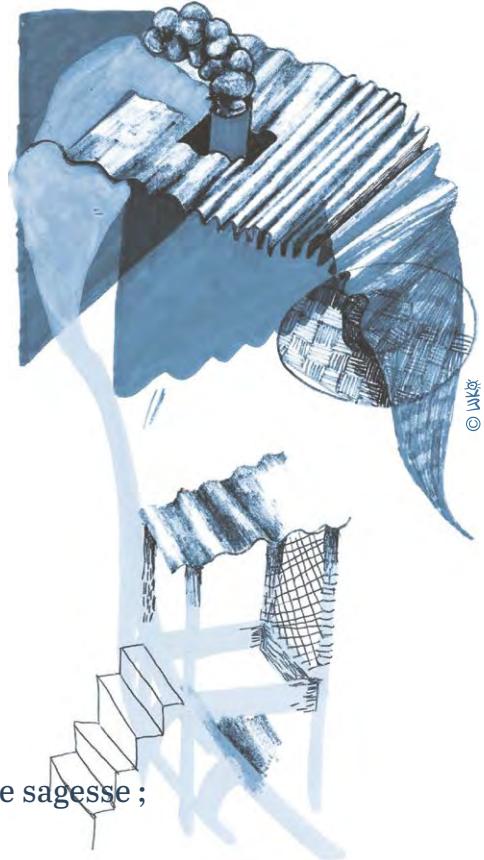
Ter

La terre de chez moi est un grand livre de sagesse ;
Où l'histoire des peuples s'est oubliée
Car pour seule mémoire, elle s'est gardé
Les mots d'une âme mulâtre.

La terre de chez moi est une enfant bombant le torse ;
Des flots jaloux elle apparut
Aux cieux épris elle s'offrit nue
Et du feu de son ventre jaillit la force.

La terre de chez moi est un champ de beauté ;
Que les dieux émus ont creusé de stigmates.
Larges rivières dont la colère éclate,
Comme le cœur des hommes qui y ont poussé.

Deux gouttes de l'eau dans la poussière,
râle mon l'esprit devant derrière.
mon corps y suive sans mi perd l'air.
a cause toujours dans mon poitrine,
va ret' ammar ek mon racine,
Le ti l'odeur la pluie farine.





Le Chien

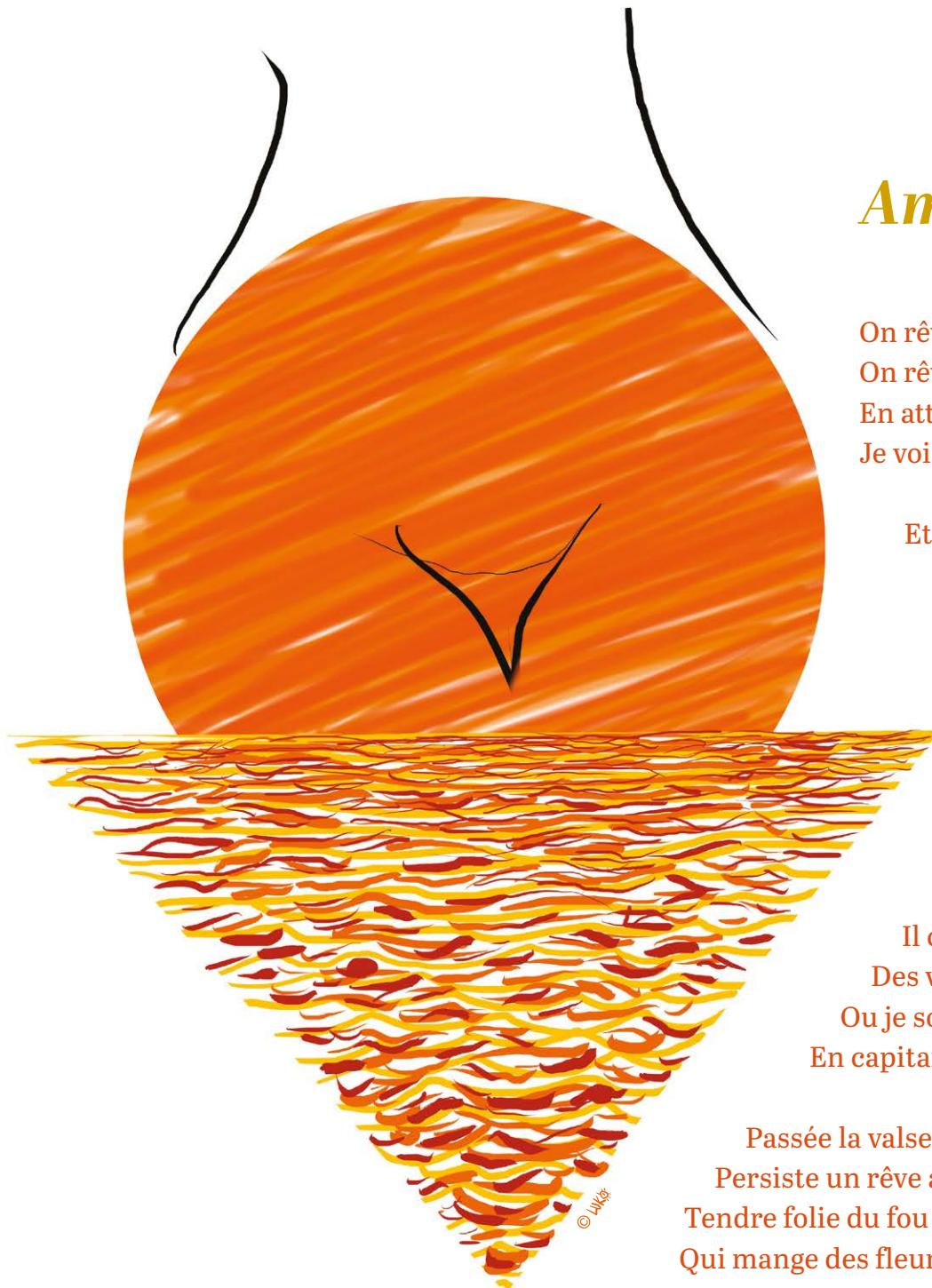
Je suis le chien de l'humanité
Toujours à l'affut ou à l'arrêt
Sans cesse je montre aux hommes
Les maux dont ils s'assomment

Mais ces crétins au cœur tendre
S'émeuvent de mes cris sans les entendre.
Ils me caressent quand le chagrin les noie,
Mais me battent quand pour demander j'aboie.

Ils peuvent bien mépriser ma faiblesse,
C'est leur pouvoir jusqu'à la messe.
Car de ma tombe repos des bêtes
Je pourrais enfin leur pisser sur la tête.



© Wkx



Amonirisme

On rêve tous un peu d'amour,
On rêve tous d'un autre jour.
En attendant son soleil
Je vois l'aurore dans mon sommeil.

Et de sa bouche à la mienne elle aime.
Quand sur son corps mes mains sèment,
Aux souffles de nos sens assourdis,
Les notes d'une tendre symphonie.

Alors il pleut sur les cuisses
De la fille pain d'épices,
Des larmes d'une belle eau
Où je navigue en fier vaisseau.

Il court dans sa chair marine,
Des vagues de pluie saline.
Ou je sombre abandonné
En capitaine agenouillé.

Passée la valse des embruns,
Persiste un rêve abyssin.
Tendre folie du fou d'épices
Qui mange des fleurs entre ses cuisses.



Tata

Deux saucisses pendillées dans la fumée,
Inn' ti marmaille assiz'
su tabouret,
A cote'd'lu la vielle y cause.

Elle y raconte z'histoires ti jean,
Z'histoires longtemps.

Temps en temps souff'
su la braise,
Touktouk y ronf' en vent six heures.
Et voul'voul la cend'
dans mon l'esprit,
Vol' en papillon
jusqu'a jordi.





Coeur Soleil

Il n'y aura plus de chant marin
de vent et vagues en ritournelles.
Il n'y aura plus qu'un soleil éteint
Pour des passantes sans ombrelles.

Dans de sombres ruelles je traîne.
A la recherche d'un rêve effacé,
Comme un boulet ma peine,
Compagne d'une extase oubliée.

Il me faut dans mon cœur apaiser
la brûlure d'une terre gracile.
Chasser le sentiment vide de liberté
La mélancolie du créole en exil.





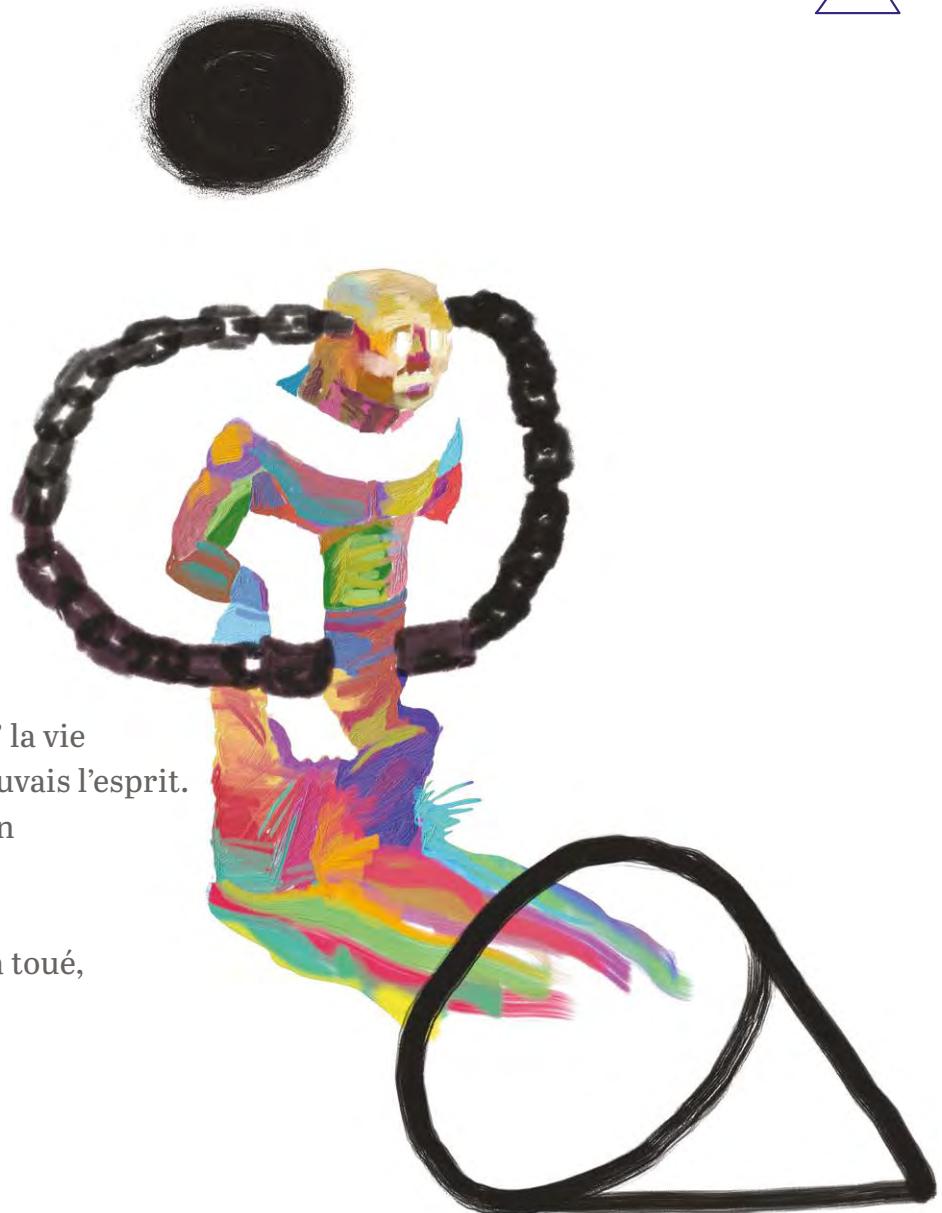
Ravine la vie

Arrache pas bann' z'erb' y pousse dann' ravin' la vie
Le bras la colère toujours y fouille sentier mauvais l'esprit.
Galet la rivière jamais roule pas sem'b la main
Larm' nout zancet' mem' l'a rouv son chemin.

Tir le vouv' là réyoné rouv' ton canal magine a toué,
Le temps gramoun' y coule en liberté.
Rouv' ton canal et laisse aller
Ton l' âme la mer y joue kayamm ek galet.

La chaîne ton z'ancet fini rouillé.
La z'aile ton z'enfant pokor pousse.
Kossa toué n'a pou gagner
Dann' triage ton bann' nation mélangé.

Ti cachet' ton soleil Ti couv' ton carreau,
Ti jette l'arc en ciel dessu ton peau,
Ti suiv tout' rev bann chargeur d'l'eau.
L'est temps fait lev' vieux monn' y dors dans ton dos.



© WK



Pas besoin ou l'a honte



Si ou néna pou donne a moin
Deux trois tomates un bout'
gingemb',
M'a gaingn' roder chez mon voisin,
Deux grains piments pou met'
ensemb.

La caz de riz jus' pou finn' sec
Comme le ti coup y arrange la bec.
Dans mon pilon va fait zot tour
Le bann' z'épices ek pommes
d'amour.

Surtout oubli pas met de sel,
Piment gingemb' craz pas tout seul.
Après tout ça bien melanger
M'a gaingn' occup' mon z'invités.

Rhum arrangé, deux grains pistaches
Un' ti l'élan sous mon moustache.
Le cœur y vole la lang' y danse,
Tout' mon dalons l'est dans
l'ambiance.

Alors viens a ou, fait pas manières.
Trap' un z'assiette ek' un cuillère.
Dann' bon manger n'a l'amitié,
Ca même rougail tout' cuisinier.



Riz aux brèdes

Yanne Lomelle

Ma poésie est faite, de riz et de brèdes
Etrange mélange de larme et de fête.
Elle n'a pas de rime
Elle tambourine.
Musique de fond des danseuses de wadra
Ma poésie ne slame pas.
Elle crie à s'en esclaffer.
Ma poésie ne couche pas avec du papier.
Fidèle, elle se transcrit sur les feuilles
de brèdes
Elle se tisse à la longueur de mon dread.

Jaomanoro David
Un jour m'a emprunté
Sa barque d'enclume.
Et depuis, je slalome dans le vide.
Des entrailles des oiseaux que je déplume
Et je les mettrai sur ma table pour
accompagner
Les brèdes et mon bol de riz
Pour nourrir cette envie
Sordide
De voguer de l'autre côté du rive.
Je suis poète, affolée
Inspiration tardive.



Sur cette pirogue trouée
Je navigue
Et mes mots s'entremêlent.
Une sorte de cocktail
Composé de riz et de brèdes.

Ma poésie est faite de ce bois-là.
Attablée sur du bois de rose.
Ma poésie ne mange pas.
Ecrite avec l'essence de vanille
Ma poésie ne se lave pas
Elle embête, elle titille
Elle ne respecte pas la prose.
Rebelle, comme ces pailles
Décorant mon visage d'argile.

Là-bas, loin d'ici, ils appellent
cela cheveux
Lisses et soyeux
Ne ressemblant en rien à ces
serpents qui bâillent
Le long de mon crâne
Ma poésie se fane
Au contact du soleil.
Elle sommeille
Momifiée
Horrifiée
Appelez-moi réalité...



Georges Sand (1804-1876)

Une île toute en auteurs

Par Baptiste Vignol et Elsa Lauret

Indiana est le premier livre qu'Aurore Dupin signa sous le nom de George Sand à l'âge de 28 ans. Écrit entre janvier et avril 1832, il connut un succès immédiat. Si le cadre de l'île Bourbon constitue la toile de fond du roman, c'est que l'actualité économique portait alors sur le devant de la scène l'activité des planteurs coloniaux, notamment bourbonnais. Quant à la mise en cause de l'esclavage, qui devait être aboli en 1834 à l'Île Maurice, et en 1848 seulement à La Réunion, elle fait de l'île Bourbon un support géographique imaginaire riche d'une dimension symbolique. Pour George Sand, le militantisme contestataire était épris de rousseauisme. Par ailleurs, George Sand, qui nourrissait une grande admiration pour Bernardin de Saint-Pierre, a pu avoir accès aux carnets de voyage d'un ami berrichon, Jules Néraud, qu'elle appelait «mon Malgache», et qui connaissait Madagascar, les îles Maurice et Bourbon.

Résumé de l'œuvre

Indiana, jeune créole bourbonnaise de noble extraction, mariée à un ancien officier de l'Empire, se morfond dans un castel de France malgré la compagnie d'une sœur de lait et l'amitié de son cousin Ralph. Un jeune aristocrate peu scrupuleux du voisinage, Raymond de Ramière, parvient à se faire aimer d'Indiana. Mais la jeune femme, accompagnée de ses proches, doit suivre son mari, contraint, à la suite de mauvaises affaires, de rentrer à Bourbon. Ramière, désœuvré, écrit à Indiana, lui redonnant l'espoir d'un amour fou. Elle s'enfuit donc de l'île Bourbon, mais apprend en arrivant en France que Ramière s'est joué d'elle. Indiana, désespérée mais secourue par son cousin qui l'aime en secret, rentre à Bourbon où son mari vient de mourir. Les deux jeunes gens décident de mettre fin à leurs jours en se jetant ensemble du haut d'une falaise. Cette décision, toutefois, ne sera pas suivie d'effet, et le roman connaît un dénouement heureux.

Indiana comprend trente chapitres organisés en quatre parties et une conclusion.

Bourbon n'est, à vrai dire, qu'un cône immense dont la base occupe la circonférence d'environ quarante lieues, et dont les gigantesques pitons s'élèvent à la hauteur de seize cents toises. De presque tous les coins de cette masse imposante, l'œil découvre au loin, derrière les roches aiguës, derrière les vallées étroites et les forêts verticales, l'horizon unie que la mer embrasse de sa ceinture bleue. Des fenêtres de sa chambre, Indiana apercevait, entre deux pointes de roches, grâce à l'échancrure d'une montagne boisée dont le versant répondait à celle où l'habitation* était située, les voiles blanches qui croisaient sur l'océan Indien. Durant les heures silencieuses de la journée, ce spectacle attirait ses regards et donnait à sa mélancolie une teinte de désespoir uniforme et fixe. Cette vue splendide, loin de jeter sa poétique influence dans ses rêveries, les rendait amères et sombres ; alors elle baissait le store de pagne de raphia qui garnissait sa croisée, et fuyait le jour même, pour répandre dans le secret de son cœur des larmes âcres et brûlantes.

Mais quand, vers le soir, la brise de terre commençait à s'élever et à lui apporter le parfum des rizières fleuries, elle s'enfonçait dans la savane, laissant Delmare et Ralph savourer sous la varangue* l'aromatique infusion du faham¹, et distiller lentement la fumée de leurs cigares. Alors elle allait, du haut de quelque piton accessible, cratère éteint d'un ancien volcan, regarder le soleil couchant qui embrasait la vapeur rouge de l'atmosphère, et répandait comme une poussière d'or et de rubis sur les cimes murmurantes des cannes à sucre, sur les étincelantes parois des récifs. Rarement elle descendait dans les gorges de la rivière Saint-Gilles, parce que la vue de la mer, tout en lui faisant mal, l'avait fascinée de son mirage magnétique. [...]

Cette île conique est fendue vers sa base sur tout son pourtour, et recèle dans ses embrasures des gorges profondes où les rivières roulent leurs eaux pures et bouillonnantes ; une de ces gorges s'appelle Bernica*. C'est un lieu pittoresque, une sorte de vallée étroite et profonde, cachée entre deux murailles de rochers perpendiculaires, dont la surface est parsemée de bouquets d'arbustes saxatiles et de touffes de fougère.

Un ruisseau coule dans la cannelure formée par la rencontre des deux pans. Au point où leur écartement cesse, il se précipite dans des profondeurs effrayantes, et forme, au lieu de sa chute, un petit bassin entouré de roseaux et couvert d'une fumée humide. Autour de ses rives et sur les bords du filet d'eau alimenté par le trop-plein du bassin, croissent des bananiers, des letchis et des orangers, dont le vert sombre et vigoureux tapisse l'intérieur de la gorge. [...] Les seuls hôtes de ces solitudes étaient les goélands, les pétrels, les foulques et les hirondelles de mer. Sans cesse, dans le gouffre, on voyait descendre ou monter, planer ou tournoyer ces oiseaux aquatiques, qui avaient choisi, pour établir leur sauvage couvée, les trous et les fentes de ces parois inaccessibles. Vers le soir, ils se rassemblaient en troupes inquiètes, et remplissaient la gorge sonore de leurs cris rauques et farouches.

1 Orchidée épiphyte qui pousse dans les forêts d'altitude. Odoriférante, elle est utilisée en infusion et dans les rhums « arrangés ».

Pour s'enfuir de Bourbon et aller retrouver celui qu'elle croit toujours son amant, Indiana a convenu, avec le capitaine de l'Eugène, d'un lieu où une chaloupe viendrait la récupérer pour la transporter secrètement à bord du navire.

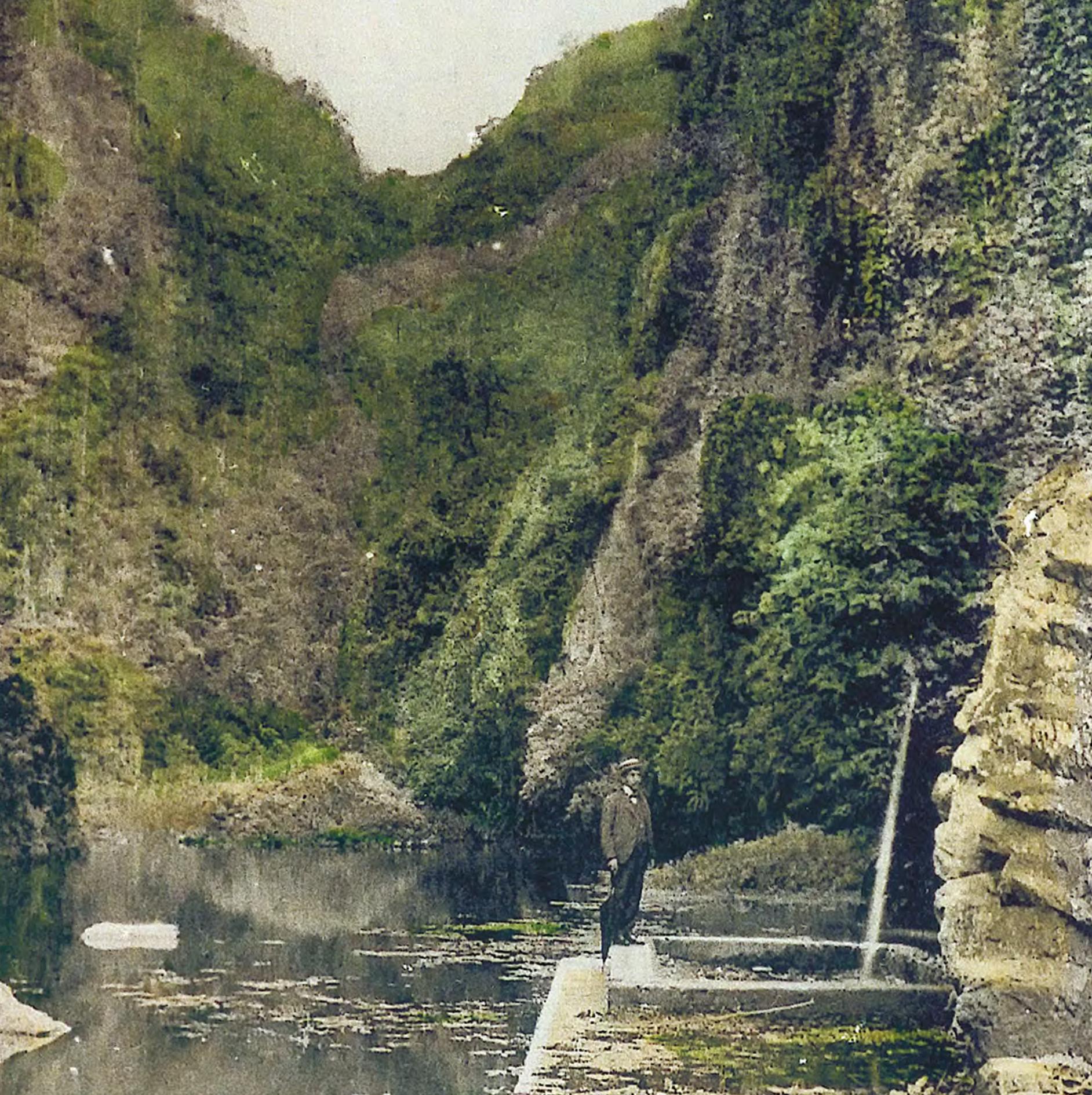
Le terrain sur lequel Saint-Paul est bâti doit son origine aux sables de la mer et à ceux des montagnes que la rivière des Galets a charriés à des grandes distances de son embouchure, au moyen des remous de son courant. Ces amas de cailloux arrondis forment autour du rivage des montagnes sous-marines que la houle entraîne, renverse et reconstruit à son gré. Leur mobilité en rend le choc inévitable, et l'habileté du pilote devient inutile pour se diriger parmi ces écueils sans cesse renaissants. Les gros navires stationnés dans le port de Saint-Denis, sont souvent arrachés de leurs ancrages et brisés sur la côte par la violence des courants ; ils n'ont d'autre ressource, lorsque le vent de terre commence à souffler et à rendre dangereux le retrait brusque des vagues, que de gagner la pleine mer au plus vite ; et c'est ce que faisait le brick l'Eugène.

Le canot emporta Indiana et sa fortune au milieu des lames furieuses, des hurlements de la tempête et des imprécations des deux rameurs, qui ne se gênaient pas pour maudire tout haut le danger auquel ils s'exposaient pour elle [...].

On retrouvera plus tard Indiana à Bourbon où son cousin Ralph l'aura ramenée. Les deux jeunes gens croyant avoir perdu toutes leurs illusions de bonheur formeront le projet de se suicider en se jetant tous les deux dans le bassin du Bernica. Fort heureusement, le «délicieux aspect de ce lieu» les mettra dans une autre disposition d'esprit !*

Dans la conclusion de l'ouvrage, le narrateur, parti de Saint-Paul pour aller rêver dans les bois sauvages, accède aux plus hautes régions de l'île et s'émerveille de la beauté des lieux.

Une large portion de montagne écroulée dans un ébranlement volcanique a creusé sur le ventre de la montagne principale une longue arène hérissée de rochers disposés dans le plus magique désordre, dans la plus épouvantable confusion. Là, un bloc immense pose en équilibre sur de minces fragments ; là-bas, une muraille de roches minces, légères, poreuses, s'élève dentelée et brodée à jour comme un édifice moresque ; ici, un obélisque de basalte, dont un artiste semble avoir poli et ciselé les flancs, se dresse sur un bastion crénelé ; ailleurs, une forteresse gothique croule à côté d'une pagode informe et bizarre. Là se sont donné rendez-vous toutes les ébauches de l'art, toutes les esquisses de l'architecture ; il semble que les génies de tous les siècles et de toutes les nations soient venus puiser leurs inspirations dans cette grande œuvre du hasard et de la destruction. Là, sans doute, de magiques



élaborations ont enfanté l'idée de la sculpture moresque. Au sein des forêts, l'art a trouvé dans le palmier un de ses plus beaux modèles. Le vacoa* qui s'ancre et se cramponne à la terre par cent bras partis de sa tige, a dû le premier inspirer le plan d'une cathédrale appuyée sur ses légers arcs-boutants. Dans le Brûlé de Saint-Paul, toutes les formes, toutes les beautés, toutes les facéties, toutes les hardiesses ont été réunies, superposées, agencées, construites en une nuit d'orage. Les esprits de l'air et du feu présidèrent sans doute à cette diabolique opération ; eux seuls purent donner à leurs essais ce caractère terrible, capricieux, incomplet, qui distingue leurs œuvres de celles de l'homme ; eux seuls ont pu entasser ces blocs effrayants, remuer ces masses gigantesques, jouer avec les monts comme avec des grains de sable, et, au milieu de créations que l'homme a essayé de copier, jeter ces grandes pensées d'art, ces sublimes contrastes impossibles à réaliser, qui semblent défier l'audace de l'artiste, et lui dire par dérision : « Essayez encore cela ».

Je m'arrêtai au pied d'une cristallisation basaltique, haute d'environ soixante pieds, et taillée à facettes comme l'œuvre d'un lapidaire. Au front de ce monument étrange, une large inscription semblait avoir été tracée par une main immortelle. [...]

Je restai longtemps dominé par la puérile prétention de chercher un sens à ces chiffres inconnus. Ces inutiles recherches me firent tomber dans une méditation profonde pendant laquelle j'oubliai le temps qui fuyait.

Déjà des vapeurs épaisse s'amoncelaient sur les pics de la montagne et s'abaissaient sur ses flancs, dont elles mangeaient rapidement les contours. Avant que j'eusse atteint la moitié du plateau, elles fondirent sur la région que je parcourais et l'enveloppèrent d'un rideau impénétrable. Un instant après s'éleva un vent furieux qui les balaya en un clin d'œil. Puis le vent tomba ; le brouillard se reforma, pour être chassé encore par une terrible rafale.

Je cherchai un refuge contre la tempête dans une grotte, qui me protégea ; mais un autre fléau vint se joindre à celui du vent. Des torrents de pluie gonflèrent le lit des rivières, qui toutes ont leurs réservoirs sur le sommet du cône. En une heure, tout fut inondé, et les flancs de la montagne, ruisselants de toutes parts, formaient une immense cascade qui se précipitait avec furie vers la plaine.

G. Sand, *Indiana*, 1832

Surpris par un violent orage, le narrateur enfin, cherchant un refuge, découvre la retraite où Indiana et Ralph ont finalement choisi de vivre heureux dans le cadre grandiose de la montagne Saint-Pauloise... ■



Au Panthéon de la Créolie
Edmond René Lauret
Editions du Boucan

Le Panthéon de la Créolie est un hymne à La Réunion créole. Il s'ouvre à des femmes et des hommes, aujourd'hui disparus, qui ont fait La Réunion. Tous appartiennent à l'aristocratie créatrice d'une île unique, d'une terre aimée, encore porteuse d'espérance. Guidé par la chronologie de l'Histoire, cet ouvrage ludique et poétique offre une lecture originale de la société réunionnaise, de son cheminement et de sa culture.

Au Panthéon de la créolie

Edmond René Lauret

Nos Ancêtres les Malgaches

Aza tsy tia olona fa ny olona no harena.

Que les hommes ne vous soient pas indifférents, car c'est la richesse.

[Proverbe malgache]

L'Histoire réunionnaise est celle de la construction, dans une île déserte, d'une créolisation complexe et originale de sa société. Dans cette architecture, l'apport malgache, originel, continué par les siècles, a joué un rôle essentiel. On le découvre par exemple dans la toponymie de l'île, dans ses pratiques religieuses intégrant pleinement la culture madécasse, dans la participation de la cuisine malgache à l'art culinaire réunionnais, etc ...

Cette réalité a souvent été en partie occultée, soit par ignorance, soit par un parti pris de cacher une réalité coloniale que les uns jugent peu glorieuse, qui désemparent, embarrassent les autres.

Les temps, pourtant, évoluent. Et la part malgache de la société réunionnaise commence aujourd'hui à se dévoiler comme l'atteste la publication de nombreux travaux universitaires ou d'ouvrages destinés à un public plus large. Parmi ceux-là, « Panthéon de la Créolie », contribue à sa manière à valoriser la contribution malgache à l'édification de la créolisation de La Réunion. Alliance de poésie, de photos et d'illustrations, ce beau livre est d'abord une noble exaltation de la fierté d'être Créole ! Mais il invite aussi à découvrir l'Histoire réunionnaise en parcourant la vie des femmes et des hommes qui l'ont construite. Nombre d'entre eux sont venus de la Grande Île, géographiquement voisine, et placée elle aussi sous influence française. Tant et tant que les Réunionnais pourraient légitimement se demander si leurs principaux ancêtres n'étaient pas les Malgaches !

Six doubles pages du « Panthéon de la Créolie » sont dédiées aux mânes madécasses. Nous vous invitons ici à les découvrir :

- **Aïna** célèbre le premier enfant né à Bourbon dont la mère était Malgache,
- **Cascavelle** traduit la profondeur des attaches unissant l'Île Haute et l'Île Rouge,
- **Taranaka** est un hymne à Louise Siarane, la grand-mère malgache des Réunionnais. ■

Aïna

(VERS 1665)



AU COMMENCEMENT ÉTAIT UNE ÎLE ROUGE
En 1665, la Compagnie des Indes Orientales décide de coloniser Bourbon. Cette année-là, Etienne Regnault, commis aux écritures de Colbert, accompagne douze Français dans leur installation sur l'île. Ces derniers constatent à leur arrivée qu'elle est déjà habitée. Un certain Payen, Français établi à Madagascar, l'a rejointe quelques années plus tôt en compagnie d'un ami et, dit l'histoire, de dix Malagasy dont trois femmes jeunes et jolies. Selon toute vraisemblance, l'une d'entre elles, une femme malgache donc, a donné à La Réunion son premier enfant.



AÏNA

«Aïna» est mot malgache signifiant «vie». L'«aïna» constitue la plénitude de l'existence du Malgache : le monde qu'il habite et le tombeau où sont ensevelis ses ancêtres. Aïna est encore, aujourd'hui, un prénom féminin courant à La Réunion.

EN SAVOIR PLUS
Gilles Gauvin et Fabrice Urbat, *Les grandes dates de l'histoire de La Réunion*, Epsilon éditions, 2013.



Premier enfant

J'ai vu mon premier ciel à Fiherinana
Où je devins l'esclave d'un prince Maroserana.
Un jour, des Blancs de médiocre vertu,
Armés de fulminants bâtons pointus,
S'égarèrent au tany foana.

– Donnez-moi, leur dit mon roi,
Vos pétards à tintamarre.
En échange, vous aurez droit
À dix Noirs :
Sept nègres de bonne compagnie
Et trois femmes jeunes et jolies,
Aréopage dont je faisais partie.
– Marché conclu, topèrent les étrangers.

Transportés au fin fond
d'une île à mille parts,
Nous étions trois négresses,
sept nègres et deux blancs,
Qui donnèrent à Bourbon
son premier enfant :
Son Aïna,
Son âme,
Son esprit,
Et ses premiers ancêtres.

Louise Siarane

(1645-1705) > ÉPOUSE ETIENNE GRONDEIN > ÉPOUSE ANTOINE PAYET

Taranaka

Oh! Toi la native Antanosy
Qui connut la haine des tiens,
Pour avoir pris pour mari
Un certain Étienne Grondein,
Soldat de la Compagnie.

Un François lui donna ! Et tous trois,
Fuyant l'horreur d'un massacre,
Vous dotâtes Bourbon
D'un héritage malgache,
Métissé depuis le Fort Dauphin.

Ton fils, Louise, homme fort laborieux
Épousa une Créole mulâtresse,
Du quel mariage il eut huit enfants.
À savoir : cinq garçons et trois filles,
Dont deux Noirs et trois Négresses.

Quand Étienne s'en est allé,
Antoine Payet t'a remariée ;
De cette nouvelle union, dix enfants naîtront.
Dont une nouvelle Louise, qui fut dit-on,
La première enseignante de Bourbon.



TARANAKA

Taranaka est un nom malgache qui se traduit en français par filiation, ascendance, descendance, lignée, origine, parenté, race.

UN HÉRITAGE MALGACHE

En ces années 1670, Louise Siarane, d'ascendance malgache, et son mari Etienne Grondein, un soldat de la Compagnie des Indes, vivent à Fort-Dauphin. Ils ont un fils François. À l'instar de Françoise Chatelain du Cressy, et dans les mêmes circonstances, la famille Grondein échappe au massacre perpétré dans le port malgache contre les français en 1674. Et tous trois, père français, mère malgache, et enfant métissé, finissent par débarquer à Bourbon en 1676. À la mort de son premier mari, Louise Siarane épousera Antoine Payet. Dix enfants naîtront de leur mariage. Les généalogistes comptent à Louise Siarane 117 descendants en deux générations.

DEUX NOIRS ET TROIS NÉGRESSES

Dans son « Mémoire pour servir à la connaissance de chacun des habitants de l'isle de Bourbon » Antoine Boucher, gouverneur de Bourbon de 1723 à 1725, décrit ainsi François Grondein, le premier fils de Louise Siarane : « François Grondein est de Madagascar, fils d'un Français et d'une Négresse, il est de couleur basanée, de l'âge d'environ 38 à 39 ans, il a épousé Jeanne Arnould, Créole de l'Isle de Bourbon, qui est aussi Mulâtresse, duquel mariage il a eu 8 enfants, à savoir : 5 garçons et 3 filles, dont 2 Noirs et 3 Négresses »...

Jean Barassin, l'Île Bourbon et Antoine Boucher (1679-1725) au début du 17^e siècle, A.C.O.I.



Louise Siarane serait originaire du peuple Antaimoro « Ceux du rivage » de Madagascar. Danses Antaimoro, coll. Arnaud Bazin.

Cascavelle

Une vague de fond venant de la Grande Île,
Fit de l'île haute le séjour de nos mânes.

Et nous, rendus objets, spectres hagards et sans nom,
Et nous fuyant la faim, ivres de désespoir,
Et nous cherchant l'amour, épique délivrance,
Vagues après vagues, saison après saison,
Déferlant tour à tour sur leurs ardents rivages,
Nous fîmes peu à peu Bourbon et Réunion.

L'astreinte de Bourbon

Serviteurs et compagnes voués aux utilités,
Génitrices obligées bien ou mal aimées,
Esclaves plongés dans l'enfer des damnés,
Engagés encore, par l'histoire oubliés,
Nous marquâmes tous d'un sceau d'éternité
Une île pépinière de cœurs métissés,
Ombres diffuses aux ciels emmêlés,
Faisant socle du peuple réunionnais.





Survivre en Réunion

Une grande famine ensevelissait ma Terre.
Fuyant la Maison froide sépulcre de mes frères,
À l'avis du sorcier, craintif je me réfère.
Le sort en fut jeté : les invisibles parlèrent.
Les graines noires dessinèrent un enfer,
Mais les rouges cascavelles, au contraire,
Présagèrent en l'île haute l'abondance nourricière.
Il importe aux affamés que la terre soit prospère !

Créole devenu,

Des galets de Manapany aux sommets des Benares,
De Mafate à Salazie, inviolables bétoires,
Partout en une île qui porta mes espoirs
Ma culture madécasse marque l'histoire.
Invisible au risque de vous décevoir,
Je suis Créole en missouque, ni blanc, ni noir.
Et mes ancêtres, du haut de mon farfar,
Nuit et jour, veillent sur mon fénwar.

UN COURANT CONTINU

Madagascar a joué un rôle essentiel dans le peuplement de l'île Bourbon. La proximité géographique des deux îles, toutes deux colonisées par la France, l'explique aisément. Ainsi, de tous temps, l'Île Haute a accueilli ses voisins de la Grande île. Les conjointes et les esclaves domestiques des colons français fuyant Madagascar à la fin du 17^e siècle furent les premiers Malgaches à la rejoindre. Nombre d'entre eux gagnèrent ensuite La Réunion avec le statut d'asservis ou celui d'engagés. Des considérations économiques motiveront la poursuite de ce mouvement migratoire qui perdure de nos jours.

CASCABELLE

Cascavelle est l'un des nombreux noms locaux d'une liane de La Réunion dont le nom latin est *Abrus precatorius L.* Cette plante est aussi connue sous les appellations de liane réglisse, réglisse marron, graine d'église, graine diable, herbe de diable, soldat, pater noster. Ses graines d'un rouge vif emplissent le caisson du caïambé, cet instrument emblématique du maloya fait de tiges de bambou creux et de bois léger. Le chuintement de la grainée produit par le glissement des graines sur le bambou rythme le déhanchement des danseurs de la «danse des nègres».



ANNONCIATEUR DES SORTS

L'«annonciateur des sorts» désigne le sorcier malgache tirant ses prédictions de la configuration prise par une poignée de graines rouges et noires lancées comme des dés sur un tapis. Les graines rouges de la cascavelle sont souvent utilisées à cet usage.

EN SAVOIR PLUS

Firmin Lacapatia, *Lexique du créole d'origine malgache*, Azalées éditions, 2004.



A 43 - MADAGASCAR - Le Sikily en Imerina



NOUVELLE

Madame ZIS KAR



- Monsieur préfet, monsieur préfet !
- Ah c'est vous Marie-Nadège, vous êtes nouvelle, alors frappez avant d'entrer je vous prie.
- Excusez mon pardon.
- Bon, qu'y-a-t-il, pressez-vous, j'ai un voyage officiel sur les bras, figurez-vous.
- Madame présidente...
- Qu'est-ce qu'elle a encore, la DQ ?
- Elle i veut pas lever.
- Allons-bon, son mari est avec elle ?
- Euh non, monsieur Ziskar l'est pas rentré cette nuit.
- Il est avec son actrice.
- Madame i pleure, elle i cause rien que moustiques, serpents. Na point serpents La Réunion ! Pour elle, na trop vilain Négresses et vilain Cafres partout. A c't'heure elle l'est décidée artourner en France, monsieur.
- Bon prévenez la Vaucelle, c'est son boulot après tout.

Marie Nadège plia un genou.

- Bien monsieur.
- Et exprimez-vous en français, Marie-Nadège. Essayez ! Bon sang, on est dans une préfecture !
- Uï monsieur.
- Aller, fichez le camp.

Le préfet soupira, s'épongea le front, ôta sa veste grand blanc et sa casquette d'aviateur - en costume, les préfets ressemblaient à des aviateurs. Ce voyage présidentiel était un vrai cauchemar. À un an de l'élection, le septennat s'achevait par une visite à La Réunion. L'usage voulait que le président de la République française se rende dans les

ex-colonies d'Afrique (en commençant par la Côte d'Ivoire) et dans chacun des DOM-TOM. On n'oubliait pas La Réunion car en dépit d'un parti communiste puissant, l'île était considérée comme légitimiste, avec une population nombreuse plus blanche qu'ailleurs. Un réservoir de voix pour le pouvoir en place. Déjà venu en 1976, où arrivé en Concorde, cent mille personnes s'étaient déplacées pour l'accueillir à l'aéroport, le président revenait cinq ans plus tard.

Il avait prévu de passer quelques heures sur place puis de laisser sa femme achever la visite. Il repartirait au bras de son actrice – arrivée incognito la veille par un vol commercial –, direction le Botswana pour une sensationnelle partie de chasse à l'éléphant avec le roi Juan Carlos. Elle est pas belle la vie ? Ainsi, il se débarrassait de sa femme, une fille de la noblesse, Marie-Josèphe Sauvage de Brantes, épousée pour les relations, l'argent et la descendance. Il l'avait aimée au début, un peu, car elle n'était pas laide. Juste prisonnière de son éducation et terriblement coincée. L'opposé d'une actrice.

De son côté, Marie-Josèphe, choisie par la mère de son époux, avait espéré qu'il ne devienne ni ministre ni, bien sûr, président. Elle avait rêvé d'un père de famille haut fonctionnaire, époux fidèle, rentré au foyer à dix-huit heures. Raté. Elle s'était sacrifiée. Alors qu'elle était d'une timidité maladive, il l'avait obligée à parler à la télévision – catastrophe ! – et à l'accompagner dans ses déplacements officiels. Elle en était

perturbée, elle ne dormait plus, elle était épuisée. Et pas question de divorcer, sa religion le lui interdisait.

Pour finir, le président trouvait le moyen de l'abandonner dans une île perdue, à la merci de la chaleur, des moustiques et des serpents, au milieu de sauvages dont elle ne comprenait pas l'idiome, un créole prétendument d'origine française. Pendant qu'elle serreraient des mains (pouah !) et inaugurerait des chrysanthèmes, le traître filerait en douce chasser l'éléphant au bras de sa maîtresse. Des éléphants ? Assassin ! Au secours, WWF ! Demain, toute l'île serait au courant. On se moquerait d'elle, on rirait dans son dos, on l'appellerait madame DQ. La honte ! À la télévision le président avait souligné la « dignité » et la « qualité » de sa femme et le lendemain un journal satirique avait baptisé Marie-Josèphe « Madame DQ » ! Alors non, elle ne se lèverait pas, elle ferait la grève, elle deviendrait une pétroleuse, une communarde, terminé, rideau. De retour en France, elle se réfugierait chez sa mère. Pas question de retrouver le bureau minuscule de l'Élysée, l'ancienne salle de bain de la Pompadour ! Ni de se taper Odette Desroches Vaucelle, sa secrétaire particulière !

- Madame, il faut vous lever !
- Fichez le camp, la Vaucelle, je ne veux plus vous voir.
- Nous avons une crèche, une exposition florale et un hôpital d'enfants avant midi.
- Allez-y sans moi. Je suis malade. Je ne supporte plus la chaleur et les moustiques.

“Aujourd’hui l’Apeca, pourvue en éducatrices diplômées et dirigée par une Créole énergique, Marie-Thérèse Gervais de Dordogne, était un établissement “justice”.,”

Marie-Josèphe enfouit sa tête sous son gros oreiller.

- Et avant de sortir, passez-moi la bouteille de Glenfiddich du préfet, elle est cachée dans la bibliothèque, là. Je vais me saouler, ce sera bien fait pour vous.

- Madame...

Marie-Josèphe hurla de sa voix de casserole :

- Je veux rentrer en France, vous entendez !
En France !

Là-haut dans la montagne, à 1500 m d'altitude, la petite Mirella s'était levée. Elle avait rangé son lit, fait sa toilette – à l'eau froide –, s'était habillée et rendue au réfectoire avec ses camarades. Là l'attendait un bol de lait – froid – et un bout de pain tartiné de Dakatine. À l'intérieur une sardine et une tranche de fromage tête-de-mort. Mirella, dix ans, était une petite malbaraise placée à l'Apeca par la Ddass. On l'avait trouvée errant dans une rue de Saint-André, affamée et en haillons. Une bazarrière du marché l'avait prise par la main, nourrie d'un bout de manioc et confiée au garde-champêtre. Le garde l'avait confiée aux gendarmes qui avaient alerté la Ddass.

Personne n'ayant réclamé l'enfant, une assistante sociale l'avait déposée en 4L à l'Apeca-filles, au 24^e kilomètre, à la Plaine-

des-Cafres. Qui était-elle ? D'où venait-elle ? Mystère. La petite était restée muette, sans réaction, visage fermé. Depuis, elle vivait à l'écart de ses camarades, ne participait à aucun jeu, n'exprimait aucune émotion. Les instituteurs avaient renoncé à s'occuper d'elle et l'avaient abandonnée à son sort au fond de la classe. Elle mangeait avec appétit, dormait bien, était en bonne santé physique. Les éducatrices lui avaient donné un nom : Mirella.

Aujourd'hui l'Apeca, pourvue en éducatrices diplômées et dirigée par une Créole énergique, Marie-Thérèse Gervais de Dordogne, était un établissement "justice". On y trouvait de jeunes délinquantes – très peu en réalité car c'étaient plutôt les garçons qui "passaient à l'acte" –, des victimes d'incestes, de mauvais traitements et de violences familiales. La malnutrition, l'alcoolisme, les bas salaires et l'analphabétisme étaient le lot des classes populaires. Les cas d'enfants abandonnés tel Mirella, n'étaient pas rares à La Réunion où, malgré les recensements de l'Insee, on ne savait pas précisément combien l'île comptait d'habitants.

On trouvait des immigrants débarqués clandestinement des îles voisines et des familles entières qui vivaient dans les bois ou les arrières cours, à l'écart, non déclarées, inscrites nulle part. Avec la départementalisation, on avait commencé à s'occuper de ces inconnus, à les interroger

pour connaître leurs noms, leurs parcours. L'État et les mairies voulaient les récupérer et leur donner une existence légale car plus on possédait d'habitants, plus on touchait de subventions.

On découvrait une misère effroyable, des conditions de vie incroyables, on avait même récupéré des enfants sauvages, sans usage de la parole ni sensibilité corporelle. Mirella était-elle l'un d'entre eux ? Le juge des enfants avait placé la petite en observation, attendant les conclusions de l'équipe éducative. Devant le mutisme et le déficit relationnel de la petite, les éducatrices avaient conclu ou à une déficience mentale ou à un autisme et préconisaient un placement en établissement spécialisé. Le psychiatre l'avait vue cinq minutes et était parvenu à la même conclusion.

L'Apeca 24 était un ensemble de cases créoles en bardeaux que jouxtaient une école en préfabriqué et une annexe en béton avec l'infirmerie, la chambre d'isolement et les bureaux des psys. On trouvait aussi une citerne d'eau glacée où, jadis, devant les enfants rassemblés, un bourreau – un ancien d'Algérie payé par les sœurs – fouettait les enfants à coup de chabouk. On disait que les bonnes sœurs possédaient deux cuisines, une européenne et une créole. Les filles méritantes servaient à la cuisine européenne tandis que les punies préparaient cari et salade de choux. Le psychologue de l'établissement,

fraîchement débarqué de Métropole, s'était intéressé à Mirella : était-elle un nouveau Kaspar Hauser, une Oxana Malaya, un Victor de l'Aveyron ? Il était allé chercher l'enfant en salle de classe. Mirella l'avait suivi docilement et s'était sagement assise devant le bureau. Il avait tenté les tests du bonhomme de Goodenough, des cubes de Kohs et des planches du Rorschach. Pas de résultat. Il allait abandonner quand il discerna une lueur dans les yeux de la gamine. Une fugitive lueur d'intelligence, comme un éclair incontrôlé. Oui, il en était sûr maintenant, cette enfant traumatisée et bousculée par la vie s'était retirée du monde, comme mise en grève. Une façon à elle de protester, de dire non. Si cela était vrai, la constance et la résolution de Mirella révélaient une personnalité hors du commun. Il la renvoya à l'école et nota dans le dossier : "Enfant normale. S'est mise entre parenthèses et se réveillera un jour. À garder en observation."

Dring dring !

- Allô j'écoute.
- L'Apeca ? Ici la préfecture, j'aimerais parler à madame Gervais de Dordogne.
- C'est moi-même.
- Je vous passe le préfet.
- Allô, bien le bonjour madame la directrice. Comment allez-vous et comment se portent vos jeunes pensionnaires ?
- Très bien, monsieur le préfet, que puis-je

pour vous ?

- *Comme vous le savez, madame la présidente est actuellement en déplacement officiel à La Réunion.*
- Oui, j'ai lu les journaux, on la dit souffrante.
- *Nous avons dû décommander plusieurs rendez-vous, à cause de la chaleur.*
- Et des moustiques...
- *Etdesmoustiques. Hélas les gens murmurent et imaginent le pire. Alors, pour éviter, comment vous dites, les ladilafés, nous devons montrer qu'elle est vivante et en bon état. Nous avons pensé lui faire visiter votre établissement : il fait frais là-haut et il y a moins de bestioles, n'est-ce pas ?*
- Exact.
- *Nous allons la convaincre de monter chez vous pour une dernière visite, en toute sécurité. Préparez-vous à la recevoir demain, coup de peinture et compagnie. Il y aura la télé et des journalistes de Métropole, alors il faudra faire attention. Pour vous seconder je vous enverrai la sono et du personnel de la sous-préfecture de Saint-Pierre. Et un stock de petits drapeaux.*
- Les délais sont très courts, monsieur le préfet...
- Je sais.
- Nous ferons de notre mieux.
- *À propos, j'ai repris ce matin votre demande d'agrandissement des locaux et d'augmentation des effectifs...*
- Elle date de plusieurs années.
- J'ai émis un avis favorable.
- Merci.

- *Tout se passera bien ? J'ai votre parole ?*
- Vous l'avez.
- *Ecoutez, si tout se déroule sans incident, je vous inscris pour le «merite» l'année prochaine.*
- Le ruban bleu ? C'est trop d'honneur. Je ne fais que mon devoir...
- *Tss, tss. À demain, madame la directrice. N'oubliez pas la présidente, demain, onze heures !*

Marie-Thérèse Gervais de Dordogne se leva d'un bond, rayonnante. Branle-bas de combat ! Elle donna l'ordre aux secrétaires de rassembler les petites et le personnel devant la citerne. Elle grimpa sur une chaise et, se rengorgeant, annonça la fantastique nouvelle. Elle improvisa un discours énergique et mobilisateur, mi en français, mi en créole, exprimant l'honneur fait à l'établissement, la gloire et les lendemains qui chantent.

Elle donna instruction aux maîtresses de faire répéter aux enfants la Marseillaise et P'tite fleur aimée – l'hymne local –, et leur apprendre la révérence et le baisemain. Elle acheva son discours par une déclaration solennelle où se bousculèrent la liberté, l'égalité et la fraternité, le préambule de la constitution, la République, les Droits de l'homme, le respect des lois et les devoirs des citoyens. Se tournant vers les adultes, elle invita les hommes de service à repeindre et briquer les bâtiments, les jardiniers à cisaller la traînasse, les femmes

“Les filles méritantes servaient à la cuisine européenne tandis que les punies préparaient cari et salade de choux,,

de ménage à faire la chasse à la poussière, confectionner les bouquets, faire briller les sols, blanchir les nappes et repasser le linge. Elle acheva en mobilisant les cuisinières pour le punch, les samoussas et les bonbons piments du cocktail.

Ce soir-là, les petites, survoltées, dînèrent bruyamment et, une fois couchées, eurent beaucoup de mal à s'endormir tant elles étaient excitées à l'idée d'être confrontées à une présidente, autant dire une princesse de conte de fées, une Sissi, une sainte du paradis. Dans son coin, discrète et oubliée de tous, Mirella ne dormait pas non plus. Une monitrice, chargée de l'extinction des feux, traversa l'allée et, passant près de son lit, constata un changement, un comportement inhabituel : la petite Mirella avait souri.

Pimpon, pimpon ! Devancé par des motards en grande tenue, un cortège de deux kilomètres montait à l'assaut de la Plaine-des-Cafres. Dans les DS de la préfecture et celles empruntées aux mairies et aux directeurs d'usines, s'étaient entassés les élus, les notables, les chefs de service et les journalistes. Un hélicoptère survolait la Plaine depuis l'aube et des estafettes de gendarmerie bloquaient les carrefours. De méchante humeur, dégrisée – on avait dû lui subtiliser la bouteille de Glenfiddich –, la présidente vomissait dans les virages. Odette Desroches Vaucelle avait pris du temps pour la convaincre de cette ultime visite, faisant appel à sa réputation – la

présidente s'en fichait désormais –, ses devoirs, l'image de la France, bla bla bla. La négociation avait abouti avec l'argument qu'il régnait à La Plaine-des-Cafres une température comparable à celle de l'Auvergne, et qu'on n'y trouvait pas de moustiques (Ce qui n'était pas tout à fait exact.) La DS anthracite aux pare-chocs nickelés et pourvue de petits fanions, s'engagea dans l'allée qui menait au foyer, fit crisser ses pneus sur le gravier rouge et s'immobilisa devant la citerne.

Les pensionnaires à la peau noire, yeux brillants et cheveux tressés étaient rangées par tailles et, encadrées par les éducatrices, agitaient des petits drapeaux tricolores. Côté jardin se trouvaient le psychiatre et le psychologue métropolitains, l'infirmière et les institutrices. Côté cour, madame Gervais de Dordogne, corpulente, en tailleur clair, perchée sur des talons beiges, maquillée, brushinguée et coiffée d'un chapeau à plumes d'autruches. On aurait dit la reine des îles Tonga à Westminster¹. Autour, son staff au garde-à-vous, l'éducateur-chef, l'économie, les secrétaires-comptables. Au fond, le personnel de service, gardiens, chauffeurs, agents techniques, nénènes, jardiniers, cuisinières. Tous petits Blancs

des hauts au visage buriné, hommes en chapeau de cow-boys et rouquines aux yeux clairs, habitants de la Plaine-des-Cafres.

Le préfet s'extirpa le premier du véhicule, suivi par Odette Desroches Vaucelle quiaida la présidente – élégante en tailleur et sac à main Chanel, bibi sur le chef, collier de perles, visage blême et lunettes papillon –, à poser le pied sur le sol cafriplaino. Les enfants allaient entamer la Marseillaise et l'une d'entre elles, tirée au sort, s'avancer avec une gerbe d'anthuriums, quand soudain Mirella rompit les rangs et dévala la pente vers la présidente. Elle agrippa le tailleur rose en hurlant : "Madame Ziskar, madame Ziskar, emmène à moi en France, emmène à moi en France. Maman, maman !" Effrayée, la présidente poussa un cri et dérapa sur le gravier en cherchant à se débarrasser des doigts négrillons.

Elle tomba dans les bras d'un motocycliste de la gendarmerie qui se trouvait derrière. Madame Gervais de Dordogne se précipita et saisit les pieds de Mirella pour lui faire lâcher prise. D'un coup, la jupe de la présidente céda au niveau de la taille, découvrant des jarretelles et une gaine Playtex couleur saumon. La présidente fit une crise, se roulant par terre, s'étouffant, hoquetant et tenant des propos incohérents. À bout de forces et constatant que la petite avait enfin lâché son tailleur, la présidente se releva, échevelée, avec l'aide du préfet et de la secrétaire particulière. Elle remonta dignement sa jupe, réajusta son brushing

1 Le chic et la prestance de la reine Salote Tupou III des îles Tonga (Polynésie) fut remarqué à l'occasion du couronnement de la reine Elisabeth d'Angleterre à Londres en 1953. Mesurant 1,90 m et d'un gabarit imposant, elle resta digne en défilant sous une pluie diluvienne dans une calèche sans capote.

tandis que Mirella se tenait droite devant elle. On écarta Madame Gervais qui, confite de honte, se réfugia dans les bras des cuisinières.

La foule se tut, à l'écoute ce que dirait, en de telles circonstances, la première dame de France. Marie-Josèphe Sauvage de Brantes jeta un coup d'œil éperdu vers Odette Vaucelle et le représentant de l'État. Ne trouvant aucun secours dans leurs visages hagards, elle affronta courageusement l'assemblée. Elle chercha ses mots tandis que son regard embrassait le superbe panorama des montagnes bleues séparant la Plaine-des-Cafres du cirque de Cilaos. Elle saisit alors la main de Mirella et dit, d'une voix frêle mais que tout le monde pouvait entendre : "Mon enfant, pourquoi partir en France ? Ici, vous avez le bon air." Le préfet, sa suite et les employés de l'établissement se dévisagèrent, atterrés. Mirella, interloquée et ne comprenant pas exactement les propos de la présidente, la fixa de ses yeux écarquillés, sourit de ses dents blanches, et répondit, le visage inondé de bonheur : "Maman !"

Le préfet ordonna un repli stratégique. Tandis que les invités remontaient en murmurant dans leurs véhicules, il lança un regard furieux à la directrice de l'Apeca, signifiant suspension des travaux, réduction d'effectifs et inspection de la Sécurité sociale. Sur la route du retour, dans la DS qui fonçait à tombeau ouvert, Odette ne pipait mot, le préfet distribuait des

ordres dans son téléphone de campagne. La présidente sanglotait, s'en voulait et regrettait ses propos : "Quelle idiote je fais... on ne parle pas ainsi à une pauvre enfant", etc... Et s'interrogeait, émue : "Pourquoi cette petite m'appelle-t-elle sa maman ?"

Les éducatrices consignèrent les pensionnaires dans les classes, les privant de sortie et les condamnant pour la semaine à l'eau et au riz sec. Le psychiatre et le psychologue s'esquivèrent et rentrèrent chez eux, le personnel de service rasa les murs. La directrice s'était réfugiée dans son bureau d'où l'on entendit : "Amenez-la moi, tout de suite !" Une secrétaire courut chercher Mirella, rayonnante au milieu de ses camarades et la conduisit devant la directrice. Marie-Thérèse Gervais se tenait, débraillée, avachie derrière son bureau, la clope au bec, une bouteille de gin à la main. Le chapeau à plumes et les chaussures à talon gisaient à terre. Elle jeta un regard sombre à l'enfant : "Baisse les yeux devant moi, espèce ti l'effrontée."

En colère ou sous le coup de l'émotion, Marie-Thérèse Gervais de Dordogne retrouvait son vieux créole. La petite baissa les yeux.

- Alors comme ça ou té pas un "parle pas" ? Espèce chameau, ou té veux roule cari sous d'riz...
- *Mi connais pas.*
- Ouais, ouais. En attendant, ma fille, ou vas aller réfléchir en chambre d'isolement. Le

temps que mi vois quoi qu'ça mi sar faire avec ou. Aller dégage et sorte devant moi².

Mirella tournait des talons quand la directrice l'interpella une dernière fois :

- Attends. Il y a quelque chose que je n'ai pas compris.

Calmée, elle reparlait français.

- Pourquoi as-tu appelé la présidente "maman" ?
- *C'est ma mère.*
- Tu t'es regardée ma pauvre fille ? Tu es noire comme le charbon.
- *C'est ma mère. Elle l'est venue rode à moi. Moi té sûre³.*
- Complètement cinglée. Aller, fiche le camp. Vas ruminer tout ça à la geôle. Et en français, s'il te plaît.

Marie-Thérèse se cala dans son fauteuil, bougonna, insulta le métier d'éducatrice, but une dernière rasade et, épuisée, s'effondra en ronflant sur son bureau.

Une semaine durant on entendit Mirella, en pleine forme, parler haut, chanter et danser dans sa cellule. Les femmes de service, qui l'avaient prise en affection, la nourrissaient

2 Créo : Alors comme ça tu es muette ? Espèce de chameau, tu as voulu nous rouler dans la farine... Je ne sais pas... Ouais, ouais. En attendant, ma fille, tu iras réfléchir en chambre d'isolement. Le temps qu'on décide de ton sort. Aller, sors d'ici.

3 Créo : C'est ma mère. Elle est venue me chercher. Je le savais.

“L'enquête révéla que Mirella était l'enfant survivante d'une quinzaine de fausses couches et d'enfants morts en bas âge issus d'une mère servante de ferme.,”

et, en l'absence de la direction, éducatrices et institutrices, accompagnées des autres enfants, lui tenaient compagnie.

Un matin, la sonnerie du téléphone retentit à l'Apeca.

Dring dring !

- Ici la préfecture. Madame Gervais ?

- *Oui, c'est moi, répondit-elle, la voix encore pâteuse. Monsieur le préfet ?*

- C'est le secrétaire général. Monsieur le préfet est en instance de départ, il est nommé à Saint-Pierre et Miquelon, pas de chance pour lui.

- *Que puis-je faire pour vous ?*

- Hum. Figurez-vous que la présidente s'est entichée de la petite Mirella.

- *À ce propos, on a retrouvé son nom : elle s'appelle Jessica Amourdom.*

- Peu importe désormais comment elle s'appelle. La présidente s'est mis en tête de l'adopter. J'espère que vous avez eu une conduite digne de l'événement et que vous ne l'avez pas exagérément punie. "Emmenez-moi en France, emmenez-moi en France !" Tout compte fait, il faut encourager les départs pour la Métropole, n'est-ce pas ?

- *Euh, oui, monsieur le secrétaire général. D'ailleurs elle chante tout le temps dans sa... chambre. C'est bon signe, n'est-ce pas !*

- Bon. Je diligente immédiatement une enquête. Et je reviens vers vous.

L'enquête révéla que Mirella était l'enfant

survivante d'une quinzaine de fausses couches et d'enfants morts en bas âge issus d'une mère servante de ferme. Cette dernière vivait dans le calabon insalubre d'une exploitation agricole isolée des hauts de Saint-André. La femme, logée et nourrie sans salaire, trimait du matin au soir et était régulièrement battue et violée par son patron. L'enfant était appelée "cette-la", "elle", "l'autre", "ça".

Elle n'était Jessica que pour sa mère qui lui chuchotait son nom à l'oreille. Un jour on retrouva la femme noyée dans le trou d'eau d'une ravine. Le patron l'enterra sans cérémonie dans un champ de cannes, s'enivra et tenta le soir même de mettre Jessica dans son lit. En état de choc, la gamine perdit l'usage de la parole et s'enfuit à travers champs. En longeant une rivière, elle vit la mer pour la première fois et entra en ville où elle erra quelque temps avant d'être recueillie par la baziadrière.

Les tests et les entretiens psychologiques révélèrent une personnalité solide et un QI au-dessus de la moyenne. Cependant, l'enfant possédait un imaginaire développé et croyait dur comme fer être la fille d'un roi, enlevée à la naissance, expédiée dans les îles et confiée à des planteurs de La Réunion. Elle ne doutait pas que ses vrais parents iraient un jour à sa recherche et la retrouveraient.

C'est ainsi qu'un beau matin la DS de la

préfecture vint chercher Mirella pour la conduire à l'aéroport. L'enfant monta dans l'avion, accompagnée par une assistante sociale dépêchée de Paris. Pour Mirella, tout était parfaitement normal car elle "savait" comme elle disait. On avait fini par dénicher dans les registres un soldat Amourdom mort à Diên biên Phu. On le décore à titre posthume et la présidente usa de son autorité pour faire entrer Mirella à la maison des Loges de la Légion d'honneur à Saint-Germain-en-Laye où l'enfant rattrapa son retard scolaire et entama de brillantes études.

Une des pensionnaires s'appelait Mazarine et prétendait être la fille cachée du président nouvellement élu. Tout le monde riait et se moquait d'elle. Seule Mirella, qui prenait ses dires au sérieux, la croyait. Elle le lui avoua en catimini un soir et elles devinrent amies "pour toujours" jusqu'à la fin de l'année. ■

Emmanuel Genvrin

GLOSSAIRE

Apeca : ancien foyer de redressement pour enfants (Association pour l'enfance Coupable et Abandonnée, devenue plus tard Association pour l'Enfance, Centre d'Apprentissage) fondé dans les années trente et situé dans les hauts de La Réunion à la Plaine-des-Cafres pour isoler les pensionnaires. Les garçons étaient au 27^e kilomètre, les filles au 24^e. Aujourd'hui l'établissement est éclaté en petits foyers en zone urbaine.

Bazardière : (créole) vendeuse de légumes au marché.

Bonhomme de Goodenough, Cubes de Kohs, Rorschach : tests utilisés en psychologie de l'enfant. Le premier définit l'âge mental, le second est un test d'intelligence et de développement, le troisième est un outil d'évaluation psychologique.

Cafre : (créole) Réunionnais d'origine ou d'apparence noire-africaine.

Calbanon : (créole) habitat collectif pour esclaves puis pour engagés de La Réunion.

Concorde : avion de ligne supersonique français dont l'exploitation est abandonnée en 2003.

Dakatine : marque strasbourgeoise de beurre d'arachide non sucré très populaire en Afrique et dans l'océan Indien (le nom est une contraction de Dakar et tartine). Le visuel est un blondinet en chemise rouge dégustant une tartine.

Ddass : Direction départementale de l'action sanitaire et sociale.

Diên Bén Phu : défaite de l'armée française en 1954 en Indochine.

DOM-TOM : Départements et territoires français d'outremer.

DS : Citroën aux lignes futuristes, dessinée par le designer Bertoni et commercialisée de 1955 à 1975. Elle fut adoptée par les cadres supérieurs, les notables et les patrons et servit comme véhicule officiel de la République française.

Fromage tête-de-mort : (créole) En réalité, tête de Maure (Noir) Il s'agit de l'Edam hollandais résistant à la chaleur, vendu sous forme de boule aujourd'hui rouge et autrefois noire.

Glenfiddich : whisky écossais.

Insee : Institut national français de la statistique et des études économiques.

Juan Carlos 1^{er} : roi d'Espagne de 1975 à 2014. Sa fin de règne est contestée notamment lorsque l'on apprend qu'il mène une double vie et chasse des espèces protégées en Afrique.

Kaspar Hauser, Oxana Malaya, Victor de l'Aveyron : «enfants sauvages» célèbres. Le premier est apparu en 1828 à Nuremberg, la seconde en Ukraine en 1991, le troisième en 1800 en France.

Ladilafés : (créole) ragots.

Maisons d'éducation de la Légion d'honneur : établissements scolaires secondaires français créés par Napoléon 1^{er}. C'est à l'origine une œuvre sociale destinée à prendre en charge l'éducation de jeunes filles pauvres ou orphelines de guerre, dont les parents, grands-parents ou arrière-grands-parents ont mérité La Légion d'honneur. Le niveau collège est à Saint-Germain-en-Laye, le niveau lycée à Saint-Denis.

Malbaraise : (créole) Réunionnaise d'origine indienne tamoule.

Marie-Josèphe : Anne-Aymone Marie Josèphe Christiane Sauvage de Brantes, mariée à Valéry Giscard d'Estaing, est la fille d'un comte romain, résistant mort en déportation, la sœur d'une abbesse au Sénégal, la descendante d'un ministre de Napoléon, de Charlotte de Bourbon, du duc de Berry, des Faucigny-Lucinge, des Montesquiou-Fezensac, de Louvois. Les Sauvage étaient des drapiers et l'on trouve également comme aïeul un planter cubain, Terry y Derticos.

Nénène : (créole) femme de ménage ou nourrice. Du malgache *neny* (maman).

Ordre national du Mérite : médaille créée par le général de Gaulle remplaçant d'anciens ordres ministériels et coloniaux.

P'tite fleur aimée : (créole) chanson mélancolique de Jules Fossy et Georges Fourcade.

Plaine-des-Cafres : bourg de montagne de la commune du Tampon au sud de La Réunion. En montant, les localités prennent le nom du kilométrage de la route, 23^e, 24^e, 27^e, etc. Il est à noter que la Plaine-des-Cafres est surtout habitée par des petits Blancs. Considérant que cela était dévalorisant pour les habitants et les touristes, un maire proposa, sans succès, de la renommer Plaine-des-volcans.

Samoussa : (créole) petit friand de forme triangulaire, d'origine indienne.

Sissi : surnom d'Élisabeth de Bavière (1837-1898), impératrice d'Autriche rendue populaire grâce à l'actrice Romy Schneider qui tint son rôle au cinéma.

WWF : (anglais) World Wildlife Fund, fonds mondial de protection de la nature.



NOUVELLE

Nirina Gazo

par Marie-Josée Barre

Nirina rentrait des Jeux olympiques de Beijing la tête tout enflammée par les étoiles colorées de l'impressionnant feu d'artifice. L'avion la ramenait à l'île de La Réunion et le vécu intense en Chine bouillonnait encore dans son cœur, dans ses biceps, pectoraux et autres quadriceps.

C'est à la cérémonie de clôture qu'elle avait découvert pour la première fois le «nid d'oiseau» chinois puisqu'elle avait passé toutes ses épreuves d'haltérophilie ailleurs : au gymnase de l'université de l'aérospatiale de Pékin. Aussi, de côtoyer ce soir-là tous les athlètes du monde entier sur le stade national bondé de milliers de spectateurs, resterait à tout jamais le plus beau souvenir de sa vie. Ce fut merveilleusement divin ! – Au lieu de dormir, elle ne cessait de se repasser le film pendant que l'avion filait vers l'aéroport de Gillot.

Les athlètes s'étaient mélangés et enlacés lors de ce gigantesque défilé final. Elle, Nirina, avait eu la chance de prendre dans ses bras le kayakiste français, Natasha l'Anglaise ou encore le superbe Usain Bolt pour les embrasser ! Incroyable ! De plus – à la faveur de la bousculade sur le stade – pas trop loin de la bouche ! Vraiment fantastique ce qu'elle avait pu vivre ! Dans l'ivresse de l'instant elle avait fait, non seulement,

moisson d'émotions, mais également d'un morceau des maillots (masculins) que les champions du Monde – torses-nus – distribuaient autour d'eux. Inestimables trophées que ces bouts de tissus déchirés, car dans sa catégorie des plus de 75 kg en haltérophilie – malheureusement pour elle – c'est Jang, Olha et Mariya qui emportèrent or, argent et bronze. Qu'importe ! À défaut de médaille elle avait fait belle récolte... Elle ferait saliver sa famille de La Réunion avec cela et aussi avec le goût de bave du nid d'hirondelle de Beijing emmagasiné dans le petit bol chinois aux souvenirs.

C'est sûr que tout le village de la Plaine-des-Cafres, là, où elle habite, sera entassé dans la case ce soir, c'est sûr qu'on regardera en boucle les 3 secondes de télévision, où, dans le coin droit de l'écran, on distingue un bout de son nez et ses gros seins étouffés sous le maillot olympique. Et surtout : elle arborera devant les tontons et les tantines, les cousins éloignés et tout le petit monde de la Plaine, les bandes de tee-shirts et elle racontera tout, tout, tout ! On applaudira, on rira, on pleurera, on l'embrassera sans arrêt. On boira un peu de rhum agricole, on dansera le séga, ce sera la fête jusqu'à l'aube... Peut-être même que le maire fera une réception en l'honneur de Nirina Gazo ? Elle y comptait bien, car tout de même

ils n'avaient été que deux champions réunionnais à avoir été sélectionnés pour les jeux ! Elle ne comptait pas Daniel Narcisse, qui lui, depuis très longtemps, avait «déssauté la mer» pour officier avec panache dans l'équipe nationale de hand. Non ! Elle ne comptait que ceux qui avaient habité l'île depuis toujours et qui y résidaient encore : le petit boxeur – mimi comme tout mais pas chanceux non plus – et elle-même Nirina, championne nationale d'haltérophilie tout de même ! En Chine, elle s'était fichtrement battue, avec ses 80 kg corporels, pour l'épaule-jeté et l'arraché de presque la moitié de son poids ! Par triste sort, elle n'avait même pas réussi à atteindre son propre record ! La faute à qui, ou plutôt à quoi ? À cette fichue atmosphère polluée de Pékin ! Les journalistes pouvaient bien raconter tout ce qu'ils voulaient – et surtout ce que les dirigeants chinois voulaient qu'ils disent –, mais elle, Nirina Gazo, avait bien senti, dès son arrivée, la différence de la qualité de l'air entre la capitale chinoise et son lieu natal. Là, où il n'y avait que ciel bleu, fraîcheur et parfum d'acacias. C'est grâce à ce bon air pur des hauts plateaux dans ses poumons qu'elle avait raflé toutes les médailles locales à 18 ans, puis les médailles nationales à 20 ans, ce qui l'emmena à 26 ans à être sélectionnée pour les JO. Ce fut une fierté prodigieuse !



Toute la presse de l'île avait déboulé chez elle : photos devant les massifs d'hortensias, photos à côté des vaches de la ferme de son père, et même, photos au pied du volcan de la fournaise pour la page de couv' du magazine télé. Elle avait posé sous toutes les coutures de son survêtement vert, dents au vent et pied terrassant un haltère. À son retour – même si elle ne rapportait aucune médaille – elle ne doutait pas de leur présence, pressés qu'ils seraient de recueillir ses impressions sur les Jeux olympiques et la Chine ! Des centaines de fans aussi sans doute...

En attendant toutes ces félicités à venir, Niran Gazo – 26 ans, 1m 75, 80 kg et coco rasé avec juste un demi centimètre de cheveux rouges, au milieu desquels courent de petits sentiers dessinés au rasoir électrique – surveille l'arrivée des valises en provenance de Paris, comme tous les autres voyageurs d'ailleurs. Elle cherche des yeux parmi les nombreux guetteurs de bagages le mignon boxeur malchanceux de La Réunion, il n'y est pas. Il aura probablement fait un stop-over à Paris... Tant mieux, elle sera la seule représentante à être interviewée. Sa valise tarde à venir, pourtant elle est

immédiatement reconnaissable flanquée de ses dizaines d'autocollants ! Chose plus étrange : les bagages émergent de leur tunnel, tournent sur le tapis, repartent dans le trou du tunnel et personne ne s'en empare. Que se passe-t-il donc à l'aérogare de Saint-Denis ? Tout de même, cela fait presque une heure que sa famille au grand complet l'attend dehors, et ses fans ! Et les médias ? Rhah !

Énervée, elle lance à haute voix :
- C'est quoi ce merdier ?

Ce qui a pour conséquence immédiate de déclencher les rouspétances des autres passagers, qui, constatent subitement, qu'effectivement personne n'a sa valise, que tout le monde est dans le même sac : privé de valise ! En y regardant de plus près ils décryptent sur les poignées des valises inconnues cette étiquette : « KBWI » au lieu de « RUN ».

- Hein ? Quel est ce charabia ? KBWI ? Kazakhstan ? Koweït ?

Cris hystériques des femmes, bras levés, chapeaux jetés par terre, interpellations tonitruantes des autorités par les hommes, pleurs des gamins et tout un tintouin sont les retombées de la gueulante d'Irina.

Grand bien lui en prit et gloire à elle, car c'est immédiatement le branle-bas de combat dans l'aéroport. Tout le staff s'agit : du responsable des chariots aux grands chefs de l'espace "Arrivée" en passant par ceux de la police des frontières et de simples douaniers. Même la psychologue affectée aux traumatismes accourt et dans son sillage la baby sitter les bras remplis de biscuits et d'albums à colorier. Les téléphones portables se mettent en ébullition dans les deux camps, force est de constater que les valises "RUN" ne pointent pas le bout de leur cuir, toile, plastique et autres inventions.

La terrible sentence leur est communiquée par le grand chef des chefs : "À la suite d'une déplorable erreur à Orly due à l'affluence du retour des athlètes arrivant de Pékin et repartant sans correspondance directe dans mille directions, toutes les

valises à destination de l'île de La Réunion ont été mal orientées et se sont envolées vers l'aéroport de Thurgood Marshall de Baltimore-Washington. Et... vice-versa ! Probablement... ! En fait, à vrai dire, on n'est sûrs de rien..."

La colère s'aggrave illico presto chez les passagers en provenance de Paris :

- Au secours ! Il est fou cet homme !
- Vous n'êtes sûr de rien ? Probablement... ?
Elle est bien bonne !



- KBWI serait Turgoud Marchal ? N'importe quoi ! Retenez-moi, je vais l'égorger !
- Mman, mes jouets...
- Mon Dieu Seigneur ! Et ma gourde d'eau bénite ramenée de Lourdes !
- Non mais, vous vous fichez de notre gueule ?
- Je porterai plainte en haut lieu.
- J'exige un billet pour Baltimore ou

Washington sur le champ, c'est toute ma collection de papillons qui s'envole ailleurs !

Et Nirina, la main sur le cœur, défaillante :

- Noon ! Pas les petits bouts de maillots encore pleins de sueur de mes champions !

Une monstrueuse pagaille s'installe. Une petite dame délurée grimpe sur le tapis roulant qui s'est arrêté de rouler et annonce à la ronde sa décision :

- M'en fiche, je prends la valise qui me plaît et je me tire de ce foutu aéroport.

Et, rajoute-t-elle, narquoise :

- qui sait, j'y gagnerais peut-être au change ? Cette décision occasionne un grand trouble et des débats houleux :

"A-t-on le droit ?" – "Pourquoi pas ?" – "C'est tout ce qui nous reste à faire" – "Bien fait pour eux" – "Qui ?" – "Les Baltimorins-Machins !" – "Ce n'est pas leur faute" – "Alors la compagnie paiera" – "Oui, mais quand ?" – "On verra, en attendant on embarque les valises en otages."

Les officiers en bleu font "Chut, chut..." "Non, vous ne pouvez pas." "Calmez-vous, nous trouverons une solution".

Mais déjà, la dame délurée s'était barrée avec une valise luxueuse en hurlant : "Je la kidnappe, hi, hi ! Si vous voulez me retrouver... Hop ! Attrapez donc mon ticket de siège et débrouillez-vous !". Sur ces faits, elle passa sans encombre la douane désertée pour cause de rassemblement de tous les uniformes au point bagages.

Les douaniers affolés s'apprêtèrent à lui courir après, ils furent immédiatement retenus par le grand chef des chefs, car, voilà qu'à ce moment crucial, un Monsieur bien comme il faut, en costard-cravate, ayant probablement voyagé en classe Club et apparemment bien connu des hommes en bleu et blanc, se racle fortement la gorge pour faire une annonce d'une voix grave :

- C'est juste ! Nous ne pouvons priver les passagers de leur patrimoine sans gage, aussi nous allons chacun prendre en otage, une valise, nous nous engagerons à ne pas l'ouvrir durant 36 heures, le temps pour les autorités de cet aéroport de récupérer les nôtres pour échange. Passé ce délai, écoutez-moi bien tous : petit un, nous ouvrirons la valise en notre possession, petit deux, nous en ferons l'inventaire, petit trois, nous porterons plainte pour la somme différentielle et le préjudice subi, petit quatre, nous deviendrons propriétaires de ce qui ne nous appartient pas si jamais nous en étions satisfaits.

- Monsieur... - intervient respectueusement le grand chef.

- Vous, la ferme ! - s'énerve le riche Monsieur - vous avez 36 heures, pas une de plus !

Et il lui passe un invisible interlocuteur au bout de son téléphone portable tout en continuant à l'adresse des passagers déboussolés :

- Voici comment nous allons procéder : En premier lieu, chacun notera toutes ses coordonnées sur cette feuille. Je la garderai précieusement et je vous promets que chacun de vous sera informé de la suite réservée à cette affaire. Maintenant, nous allons procéder à un tirage au sort et nous nous en irons tranquillement, sans être fouillés, car nous ne sommes pas responsables de ce que contiennent ces bagages. Fussent des

armes, de la drogue, de l'or ou du cuivre ! D'accord ? N'ayez crainte, je m'occupe de la légalité de cette action.

Des pleurs et soupirs à fendre l'âme, des sourires désabusés lui répondent. Pas un applaudissement ne crépite, seulement des mains molles qui se lèvent pour voter pour cette solution abracadabrante mais somme toute rassurante. 2 h 30 se sont écoulées depuis l'arrivée de l'avion, Nirina accuse le coup du décalage horaire "Pékin-Paris" - longue attente - puis "Paris-Réunion". Ses gros seins s'affaissent. Elle pense : "Heureusement que je n'avais pas eu à emporter tout mon matos ! Ah, mais pour mes p'tits bouts de maillots puants, qu'est ce que je regrette... Quelle perte inestimable ! C'est à mourir de chagrin !" C'est sous l'emprise de cet état d'esprit sinistrement nébuleux qu'elle vote oui.

Une gamine en pleine forme criaille en sautillant, comme si l'assistance se trouvait à un radio-crochet télévisé : Pour la valise noire, tapez 1 ! Pour la bleue, tapez 2 ! Pour la rouge, tapez 3 ! Comme personne ne se joint à son excentricité déplacée, elle s'applaudit bruyamment alors que les formalités sérieuses de tirage au sort s'organisent. Et ce qui fut dit fut fait. Chacun s'en alla dos courbé, traînant un bagage étranger comme un boulet. Nirina, elle, hérita d'un sac quelconque, anonyme, en épaisse toile de jean un peu sale. Elle se dirigea vers la sortie, les larmes aux yeux. Comble de l'amère déception : pas de journalistes, ni de fans, seulement son frère qui l'attendait depuis l'aube en trépignant d'impatience et qui grognassa en tapotant sa montre : "À c't'heure seulement ?"

Les retrouvailles à la case de La Plaine furent tristes, la visualisation des 3 secondes sur le DVD enregistré par sa famille, fut triste. Elle eut juste le temps de pointer son doigt sur ses gros seins : "Là... c'est moi !" que déjà son frère zappait vite du DVD au programme télé. Les 36 heures passèrent tristement,

Nirina ne raconta rien de rien de son voyage et ne sortit pas de sa case. À la 37^e heure, elle reçut un appel de quelqu'un se disant la secrétaire de l'influent Monsieur riche. Celle-ci lui annonça que tous les bagages étaient définitivement introuvables, Orly ne savait plus quoi répondre, que faire... En ce mois d'août surchargé, la Compagnie avait embauché des stagiaires qui ont commis mille bêtises... Il paraîtrait même que certaines valises auraient été dirigées vers Vladivostok ! C'était le cafouillage total à ne rien comprendre... En conséquence, le délai imparti étant écoulé, elle pouvait ouvrir le bagage qui lui avait été désigné et qui dorénavant lui appartenait, et que, si elle n'en était pas satisfaite, elle pouvait se joindre au collectif pour une plainte en bonne et due forme.

Nirina déposa le sac cadenassé sur son lit, s'empara d'un énorme couteau de cuisine qui servait à tuer le cochon et le lacéra de toutes ses forces, avec rage.

Une chose bizarre déboucha de l'une des entailles. Elle tira dessus avec dégoût, l'extirpa à moitié et reconnut immédiatement la combinaison «Speedo» de...

- NOOON ! JE RÊVE ! AAAHHH !

Elle hurla avec tout le souffle comprimé depuis tant de temps dans sa poitrine et tomba dans les pommes.

La famille accourut.

Du sac éventré affluaient, envahissant toute sa chambre, des odeurs de piscine, de sueur, de Chine...

Une combinaison d'entraînement un peu délavée ainsi que tout le petit linge sale de Michaël Phelps, le grand champion américain de natation, s'exhibaient, par les balafres du sac, sur le lit de Nirina Gazo.

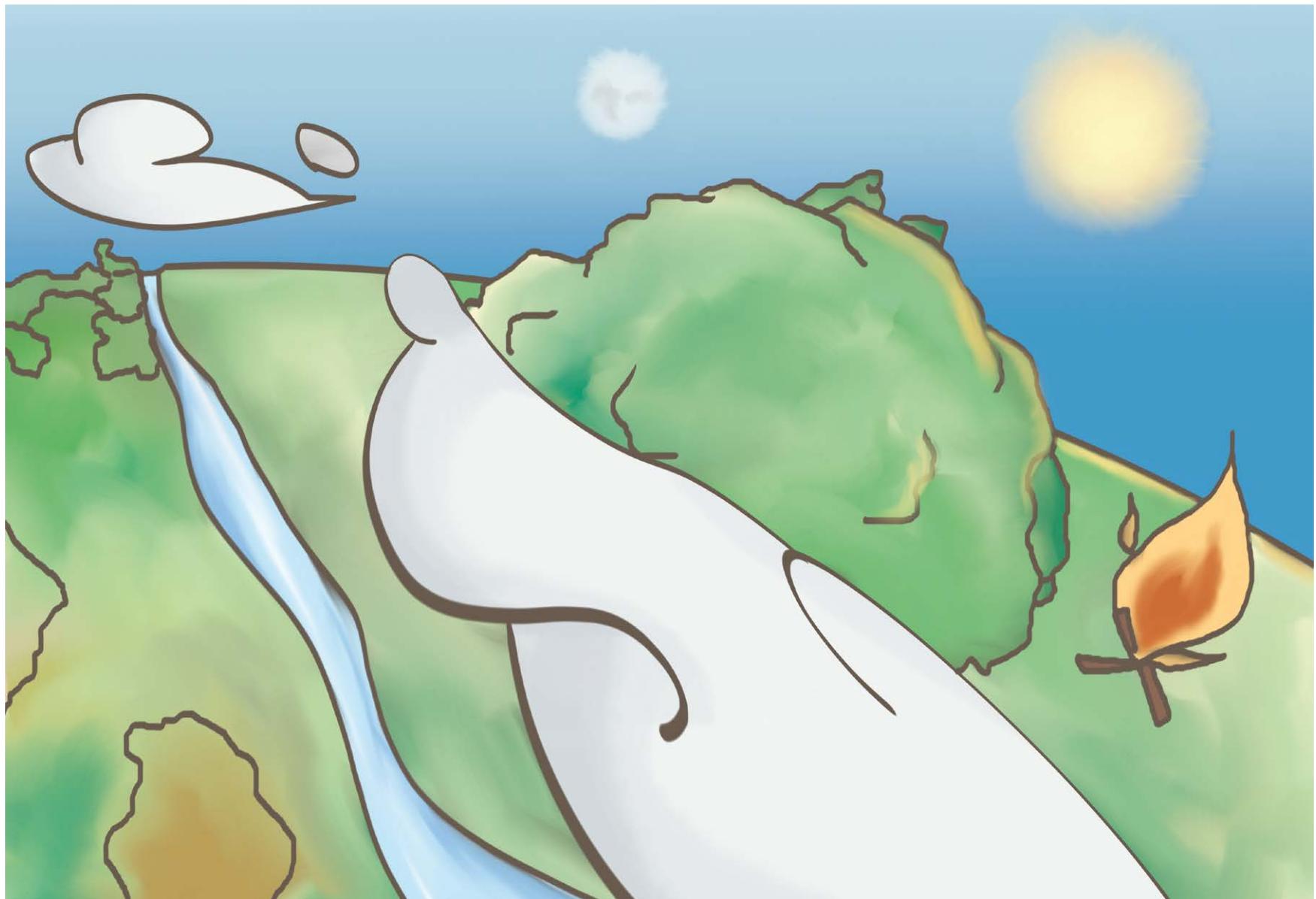
Elle ne porta jamais plainte. ■



CONTE

Il était une fois...

Hanitra Sylvia Andriamampianina



“*I*l était une fois», dit-on, mais c'est une formule consacrée que tout conteur qui se respecte doit prononcer pour ouvrir les fenêtres du monde de l'ailleurs : ailleurs dans le temps, dans l'espace, dans la dimension... Alors..., il était une fois... mais cette fois-là, c'était au tout début, la toute première fois... La toute première fois, il n'était rien, et il était tout. Et il s'appelait Tout. Donc, il était une fois Tout.

Tout était seul. Il était grand, équilibré. Il vivait dans une profonde quiétude, dans une totale sérénité. Jour et nuit, matin et soir, ses actions se résumaient en deux choses : aller et venir, sans répit. Et la force était si immense en lui que de ses mouvements, générant de fortes vibrations, naissaient des choses. À leur tour, celles-ci reproduisaient ses mouvements à lui, les mouvements originaux.

Ainsi naquit Grand Astre. Il allait et venait dans le firmament et se montrait à la place de Tout qui restait invisible. Les vibrations de Tout lui donnaient en plus un éclat insoutenable.

... Ainsi naquit Petit Astre, qui courait après le premier, sans jamais réussir à le rattraper. Il arrivait quand même à capter les relents de sa lumière.

... Ainsi naquit Air, qui allait et venait rapidement partout, s'habillant de forces différentes, de multiples figures : brise, zéphyr, rafale, tempête...

... Ainsi naquit Eau, qui parcourait l'espace, de haut en bas, de bas en haut, et sous différentes formes et variables forces.

Un jour, dans le firmament, Petit Astre, réussit à surprendre Grand Astre. Ce que Tout ne voulait pas empêcher car il avait décidé de laisser agir à leur guise les éléments qui émanaient de lui... Donc, on ne sait par quelle magie, Petit Astre réussit à surprendre Grand Astre et fusionna avec lui. Leurs deux lumières s'affrontèrent et s'éteignirent un moment. Quand ils se libérèrent de leur étreinte, leur lumière revint.

Mais naquit ainsi Feu. Feu voulut défier Tout. Ce que Tout ne pouvait pas permettre. Le NON qu'il exprima émotionnellement brisa Feu qui se figea en multiples éclats épars immobiles dans le firmament.

Un autre jour, Eau chercha à entrer en union avec Air. Air se laissa séduire. Mais leur enlacement fut si fort que leurs vibrations soufflèrent l'espace où se forma une immense étendue terreuse et figée en bas.

Ce que voyant, et au souvenir des éclats brillants figés en haut, Tout réalisa la naissance d'un désir à l'intérieur des éléments. De sa compréhension naquit Arofo¹, Vie.

Et comme lui, Arofo allait et venait, apparaissant ici pour disparaître là-bas ; mourant là-bas pour renaître ici. Des êtres s'animèrent alors sous son action. Ils étaient de toutes les natures, de toutes les formes et de toutes les couleurs. Mais frustrés par les mouvements de Arofo qui allait et venait comme bon lui semblait, logeant chez eux sans s'annoncer, les quittant sans prévenir, les êtres voulaient le garder captif, l'emprisonner, lui ôter tout mouvement.

Ce que Tout ne pouvait pas permettre. Mais au souvenir de ce qui s'était passé avec Feu, Air et Eau, il ne voulait plus qu'une nouvelle entité figée, inanimée, voie le jour. Alors, pour calmer les êtres, il leur souffla sa part invisible. Cette part qu'il exhala était aussi forte que sa force à lui, immense, puissante et... mouvante. Invisible mais présente, c'était Hatea², Amour.

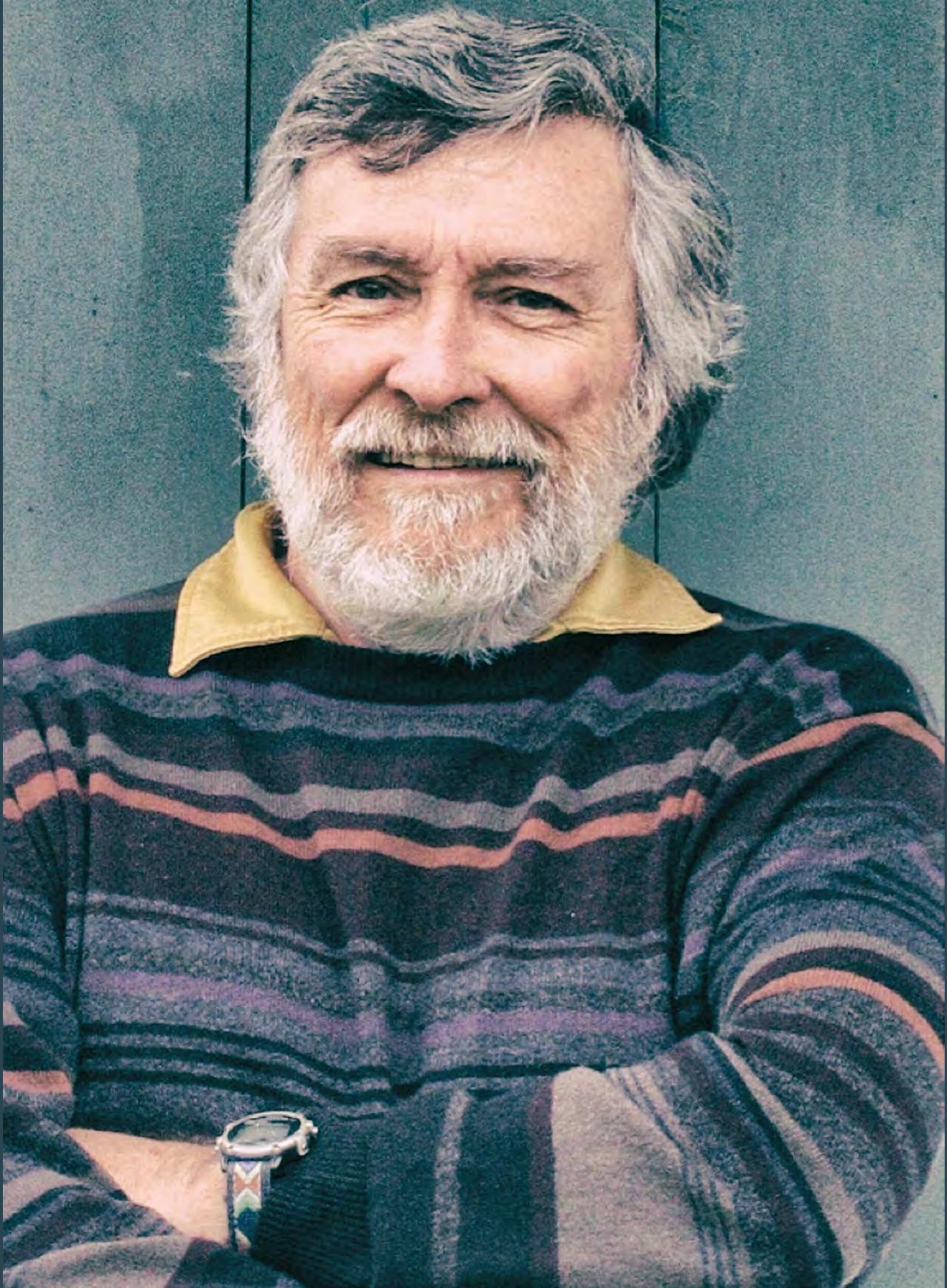
Et comme Tout, Hatea allait et venait, créant les rires, créant les pleurs ; provoquant les soupirs et les cris de plaisir ; faisant naître l'espoir, tout comme le désespoir. Et surtout, par adoration provocante pour Tout, elle recréa le feu et la flamme. Tout feu, Tout flamme...

C'était ... il était une fois. Mais jusqu'à ce jour, Amour s'en va, Amour revient...

Un conte est un conte ! Je vais, je viens ; gémisssez, mais jouissez ! ■

¹ Entendre «arouf».

² Entendre «haté-a», le «a» final ne comportant pas d'accent dans sa prononciation.





FRANÇOIS BARCELLO

Dr Jekyll & M. Hyde

En entretien avec **Aime. J**

Il était une fois... Un écrivain québécois talentueux, inclassable et bourré d'humour, nommé François Barcelo, vint en résidence d'auteur pour 2 mois à l'île de La Réunion. Il faut préciser qu'avant d'engager son long périple par les airs, le Dr Jekyll & M. Hyde de la littérature québécoise (comme on le surnomme) est allé «Courir à Montréal et en banlieue», parce qu'il aime ça et aussi pour faire le plein de forces physiques, car en s'embarquant le 30 avril à son aéroport de Trudeau, ce n'est que 2 jours après (presque 3) qu'il arrive à celui de Roland Garros.

BADINAGE AVEC UN ÉCRIVAIN QUÉBÉCOIS

François Barcelo, invité par le CEDAACE* en 2008, vous avez effectué une résidence d'auteur de 2 mois à La Réunion. Vous avez rencontré de très nombreux écoliers, travaillé avec eux sur vos ouvrages. On vous avait fait bosser très fort, aviez-vous alors rouspétré. Est-ce vrai ?

On ne m'a pas fait travailler très fort. Je viens de revoir mon agenda d'avril à juin 2008, et il y avait beaucoup de journées libres. J'ai pu me balader à vélo et explorer votre île, tout à fait paradisiaque, mais pas à la manière des autres îles que j'ai connues.

Mon seul problème a été le résultat de ma méconnaissance du système scolaire français. On m'avait demandé si j'acceptais de rencontrer des élèves de maternelle. J'ai accepté avec joie. Au Québec, la maternelle commence à 5 ans, parfois 4, jamais avant. Je communiquais aisément avec ces gamins et gaminas. Ici, je me suis parfois trouvé devant des enfants de 2 ou 3 ans. Il y en avait que je soupçonnais de ne pas avoir encore une bonne maîtrise de langue française même si leur créole était mille fois meilleur que le mien. C'était parfois gênant de les voir admirer le plafond ou compter leurs doigts pendant que je parlais.

Plus sérieusement, quelles rencontres ont pu charmer l'incroyable auteur prolix que vous êtes ?

La grande majorité des rencontres ont été très enrichissantes – pour moi sûrement et probablement pour les élèves aussi. Je me souviens d'une école où des élèves avaient traduit en créole un chapitre d'un de mes livres. J'ai toujours leur texte. Il m'arrive de le relire, mais mon créole progresse à pas de tortue. Je me souviens surtout du cirque de Mafate, où on m'a emmené en hélicoptère (une balade inoubliable, que l'État devrait offrir gratuitement à tous les Réunionnais et Réunionnaises au moins une fois dans leur vie). Je me rappelle surtout d'une jolie petite

FRANÇOIS BARCELO est l'auteur de plus de soixante-cinq romans pour adultes, polars, essais, recueils de nouvelles et d'une vingtaine d'albums et romans pour la jeunesse.

Carnets du métro de Montréal, son livre le plus récent, illustré par Raynald Murphy, vient de paraître pour célébrer le cinquantième anniversaire du métro.

Il est père de quatre enfants et grand-père de six filles et un garçon.

Né le 4 décembre 1941, à Montréal. Après avoir obtenu une maîtrise ès-arts en littérature française à l'Université de Montréal, il devient rédacteur publicitaire. Il fut même un des vice-présidents de ce qui était alors la plus grande agence de publicité du monde, J. Walter Thompson. Il quitta le monde de la publicité en 1988 pour se consacrer uniquement à l'écriture.

école au milieu d'un cadre spectaculaire, devant laquelle des élèves se sont fait un plaisir de jouer à mon intention une pièce de théâtre de leur cru.

On m'a aussi fait l'honneur d'écrire une dictée à un concours qui réunissait des jeunes de La Réunion, de Mayotte, de Madagascar et de Maurice (j'espère que je n'oublie personne). J'ai presque honte d'avoir mis tant de pièges orthographiques. Heureusement, peu de participants sont tombés dedans.

En effet, il s'agissait de la finale du championnat d'orthographe du CEDAACE, qui eut lieu dans l'hémicycle du Conseil Général, en présence de sa présidente, Nassimah Dindar. Indigo se délecte d'afficher quelques-unes de vos chaussetrappes, pour les élèves de 6^e ! « C'était là que nous nous retrouvions à la fin de tous les après-midi des jours de semaine. Nous faisions nos devoirs et étudions nos leçons avant le dîner. Sur mon pupitre, trônait un dictionnaire prématûrement abîmé. J'y avais sans cesse le nez fourré, à la recherche de verbes bizarres, de noms excentriques,

d'adjectifs inaccoutumés. Cette source intarissable de renseignements, je l'avais tellement feuilletée que sa couverture jaune orangé tombait en lambeaux, même si l'année scolaire était à peine entamée. Ça et là, des pages arrachées par accident avaient été remises tant bien que mal à leurs places approximatives. »

Malgré votre dictée diabolique, La Réunion a été ravie et honorée d'accueillir un écrivain de votre envergure ! Aucun genre n'échappe à vos griffes d'insatiable amoureux des mots. On est époustouflé à la lecture de votre bibliographie, de vos conférences, de vos interventions in and out of Canada. Vous avez été plusieurs fois primé, mille cent fois interviewé, vous n'arrêtez pas ! Alors nous, à Indigo, on se pose cette phrase terre à terre : François Barcelo sait-il que de nos jours il existe des lits pour recharger les batteries humaines ?

J'ai eu 75 ans l'an dernier, et je dois avouer que j'ai ralenti. Mes travaux d'écriture

sont de moins en moins nombreux. Je ne blâme pas la baisse d'énergie, mais la perte d'ambition. Je sais maintenant (j'aurais dû m'en douter bien avant) que je n'aurai jamais le prix Nobel, ni même le Goncourt. Je fais encore quelques rencontres scolaires dans différents coins du Québec et du Canada. Mais je ne présente plus ma candidature aux résidences d'écrivain à l'étranger, pour laisser la place aux autres. D'ailleurs, une nouvelle génération de jeunes auteures et auteurs québécois prend une place bien méritée, que je leur cède volontiers. Heureusement, il y a encore de ces jours bénis où je commence une histoire et je prends plaisir à la continuer parce que j'ai hâte de connaître la suite. D'autres jours, lorsque je rencontre des élèves dans les écoles, j'ai la joie de voir dans leurs yeux que le plaisir de lire n'est pas une espèce menacée de disparition. Et il y a de plus en plus de jours où je ne fais presque rien, même s'il me semble que le temps passe plus vite que jamais.



PRIX ET DISTINCTIONS

Il est l'auteur du premier roman québécois publié en édition originale française au Danemark. Il s'agit de *Une histoire de pêche*, dans *Fiction française* (Gyldendhal, 2000), collection destinée à l'enseignement du français en Scandinavie.

En plus d'être le premier Québécois publié dans la Série Noire de Gallimard, son roman *Cadavres* a été adapté au grand écran en 2008 par le cinéaste Érik Canuel. Il a reçu en 1999 le Grand Prix littéraire de la Montérégie, pour l'ensemble de son oeuvre, et, en 2003, le Grand Prix du livre de la Montérégie pour *Carnets de campagne*. De plus, *J'enterre mon lapin* a obtenu une mention spéciale au prix de la francophonie d'Issy-les-Moulineaux. Et ses Chroniques de *Saint-Placide-de-Ramsay* ont été finalistes du prix du polar de Cognac en 2007 et du prix du roman policier de Saint-Pacôme en 2008.

François Barcelo a été boursier du Conseil des arts et des lettres du Québec en 1997, du Conseil des arts du Canada en 2000, et a fait partie à trois reprises d'un jury pour l'attribution de bourses du CALQ.

DU CÔTÉ DE LA JEUNESSE

Son roman *La fatigante et le fainéant* a obtenu le prestigieux prix du Gouverneur général en 2007. *Le nul et la chipie* a reçu le tout premier prix TD. *Le menteur et la rouspéteuse* a été récompensé du prix de l'AQPF-ANEL. *Premier trophée pour Momo de Sinro* a remporté le prix Hackmatack en 2002, en plus d'obtenir, tout comme *Première blonde pour Momo de Sinro*, le Sceau d'argent des prix M. Christie. Cinq de ses livres se sont classés dans les cinq premières places du palmarès Livromanie de Communication-jeunesse.

Pour en revenir à La Réunion, vous avez été l'invité d'honneur, aux côtés d'Axel Gauvin et de Claire Karm pour un débat comparatif sur les difficultés des langues régionales à occuper les places qui leur reviennent. Cela s'est passé dans les salons de la Villa du Département, en présence de la directrice du service culturel, Mme Catherine Chane Kune. La salle était pleine d'artistes et d'écrivains. Il y eut des moments forts pour nous tous. Et pour vous ?

Grosse soirée, que celle-là ! On m'a traité en grand personnage. Des gens ont interprété de mes textes, on m'a posé des tas de questions pertinentes. J'ai par contre été embarrassé par une question d'Axel Gauvin au sujet de la littérature des autochtones du Québec. Pour la mauvaise raison que je n'en connaissais pas grand-chose. Il faut dire que les autochtones ne comptent que pour 1% de la population du Québec, alors qu'ils vont chercher 10% dans des provinces anglophones de l'Ouest. De plus, leurs territoires (des réserves, pour la plupart) sont éloignés les uns des autres

et ils parlent plusieurs langues différentes, quand ils connaissent la langue de leurs ancêtres. Mais depuis une dizaine d'années, il y a de plus en plus de chansons en innu, inuktituk ou cri et quelques livres aussi, généralement écrits en français, mais qui rendent compte de la condition souvent difficile de nos premières nations.

Que suggérez-vous pour que nous avancions plus vite vers une diffusion, hors frontières, de notre langue créole ?

Je ne saurais vous conseiller dans la diffusion de la culture créole. Je suis d'ailleurs un peu étonné que votre langue soit parlée sur tant de continents. Je ne sais pas si elle se parle de la même façon, dans les Antilles, dans l'océan Indien et en Afrique, mais il me semble que ce sont les premiers endroits que vous pouvez conquérir par les mots – qu'il s'agisse du livre, de la chanson, du cinéma ou de la télévision.

Et peut-être des traductions en créole de vos livres jeunesse ?

Pourquoi pas ? Je reste à l'écoute de toutes propositions.

Dans le prolongement de votre séjour vous avez écrit un curieux roman intitulé «Ça sent la banane», une sorte de huis clos se déroulant essentiellement à Saint-Denis et dont le héros est déroutant. Parlez-nous en...

En réalité, le personnage du roman était infiniment plus perplexe que je ne l'ai été. J'ai tout de suite reconnu que la chanson «Ça sent la banane» était du français, mais j'ai trouvé amusant que mon personnage (un vieux Québécois ronchonneur et un peu borné) n'y arrive pas tout de suite. La chanson était interprétée avec un enthousiasme tel par les élèves, que j'ai cru qu'il s'agissait d'une chanson folklorique, sinon d'un hymne national non officiel. Après m'être renseigné, j'ai demandé à son auteure, Jacqueline Farreyrol, la permission d'utiliser le titre de sa chanson comme titre de mon livre. Elle a gentiment accepté et m'a fait parvenir un de ses albums présentant une chanson sur la Gaspésie, région québécoise quasiment insulaire et qui a sans doute un peu de l'esprit des gens de La Réunion. Chaque année, en recevant mon rapport de droits d'auteur des

éditions Québec-Amérique, je constate qu'il se vend encore quelques copies de mon roman, pour la plupart en version numérique, et il est fort possible que j'aie encore quelques fans à La Réunion. L'éditeur m'a dit que c'était le titre qui se vendait le plus dans la collection Mains libres (qui, il faut le dire, ne vise pas du tout les listes de best-sellers). Je mets toutefois en garde les lecteurs et lectrices éventuels : La Réunion n'est pas le sujet (ni même le cadre visible) du roman ; c'est plutôt le vieillissement qui, à mon grand regret, ne ralentit pas même s'il me force à ralentir.

On vous abandonne à votre triste sort de romancier inépuisable, merci François Barcelo, pour ce kas la blague de loin, avec l'île de La Réunion et merci pour votre imposante œuvre littéraire. ■

*CEDAACE : Centre Départemental Artistique pour l'Animation et la Culture des Enfants.



Théâtre





Emmanuel Genvrin

“Le théâtre Volland a semé des graines.”

par **Thomas Subervie**

Photos : **Corine Tellier**

Fondateur et metteur en scène emblématique du théâtre Volland, Emmanuel Genvrin a écrit, joué, vécu pour son art et sa liberté d'expression. Il a notamment signé onze pièces et trois opéras au sein de sa troupe. Ses nouvelles parues dans Kanyar depuis 2013 (et aujourd'hui dans Indigo...) et son premier roman *Rock Sakay*, sorti chez Gallimard en 2016, marquent un nouveau départ dans la carrière d'un homme qui n'a pas fini de nous surprendre.

“L’année 2018 marquera les quinze ans du retrait de notre théâtre». Installé sur la terrasse de sa grande maison coloniale, cachée par une luxuriante végétation, Emmanuel Genvrin semble avoir choisi une vie au calme après bientôt quatre décennies sur le devant de la scène. Encore aujourd’hui, cette aventure semble ancrée en lui et il la défend: «Volland, c'est d'abord une troupe qui a gagné tous ses paris, en totale indépendance». Une bande qui n'a pas hésité à aborder les sujets sensibles de La Réunion «lontan», mais aussi ceux de la société contemporaine. La dernière création, l'opéra «Chin», version lyrique de «Quartier Français» par exemple, traitait de l'alliance du communiste Paul Vergès et du sucrier René Payet afin de sauver une usine sucrière. Pour l'ancien étudiant en psychologie, «le théâtre dépasse parfois le pur spectacle, pour devenir un phénomène de société. Dans notre cas, on sentait une forme de solidarité se dégager des représentations, tant c'était fort». Si cette popularité est tout ce que pouvait espérer l'équipe, elle est en fait le fruit de la rencontre entre un monde créole et le théâtre populaire. Fondée en 1979, la compagnie n'est pas encore professionnelle, composée d'acteurs issus aussi bien de milieux bourgeois que populaires : Pierre-Louis Rivière était fils d'usinier, Arnaud Dormeuil apprenti maçon, Nicole Payet ouvrière.



Pour son fondateur, «*La troupe était le reflet d'une société réunionnaise en devenir*». À l'époque, le Centre Réunionnais d'Action culturelle (le CRAC) privilégiait la langue française et le répertoire classique, ce qui restreignait son public. Vollard brisa les codes en créant des spectacles originaux nourris de langue, de musique et même de cuisine créole. Au-delà du succès de leurs spectacles, on retiendra leur volonté de stimuler le public, de lui apporter un autre regard. «*J'avais les mains libres pour l'idéologie et on souhaitait être une minorité active et consciente*», explique Genvrin. L'objectif était humaniste et républicain, il ne s'agissait pas seulement de divertir mais aussi d'instruire, notamment sur l'Histoire maintes fois manipulée, voire déformée par les idéologies et l'action politique. Le metteur en scène a d'ailleurs une opinion bien tranchée : pour lui, on ne doit subventionner des œuvres que si elles apportent «*une plus-value intellectuelle et artistique*». Le spectateur doit sortir d'une représentation «grandi», «meilleur» et mieux instruit de la société dans laquelle il vit. Pour l'État et les collectivités, la culture doit constituer un investissement comparable à celui de l'école et de la santé.

«Ils ont changé les serrures»

«*Nous n'étions pas là pour faire des bénéfices, mais avec Lepervenche et ses vingt-cinq mille spectateurs, on aurait pu être le Puy du Fou réunionnais*», s'amuse-t-il. Toutefois, comme souvent quand on conteste l'ordre établi, on ne se fait pas que des amis. Après avoir été contraint de quitter le Grand-Marché en 1987, Vollard devra plus tard abandonner Jeumont, l'actuelle Cité des Arts de Saint-Denis : «*Un jour, ils ont changé les serrures*», déplore Emmanuel. Sans réel soutien politique, abandonnée par le ministère de la Culture, placée en redressement judiciaire pour sept années, ses directeur et président condamnés en correctionnelle pour injure à l'administration en 1999, chassée de ses locaux, la troupe connut, pour finir, un mercato indécent de ses comédiens et personnels. «*Un jour, on jouait Séga Tremblad dans la petite salle Canter de l'Université du Moufia, un lundi parce que nos comédiens travaillaient les vendredis et samedis au Centre dramatique. C'est là que j'ai réalisé que le théâtre Vollard devait changer ou mourir*». Il y avait des causes plus profondes, une société désormais départementalisée avec des jeunes moins engagés, moins revendicatifs, moins identitaires. En outre, une génération d'élus sans véritable sensibilité artistique avait pris le pouvoir à la faveur de la régionalisation et, en Métropole, l'État central abandonnait ses ambitions culturelles. Chacun pouvait constater que les budgets de la création diminuaient tandis que le PIB de La Réunion grimpait. «*A suivi une baisse de la qualité des textes proposés, limités à des monologues et des dialogues, la perte de savoir-faire professionnels comme la réalisation de décors et de costumes (Fermeture des ateliers de Champ Fleuri), l'abandon de la tradition lyrique, la fin les tournées dans les établissements scolaires et les écarts.*» Et Genvrin de conclure : «*Ne nous plaignons pas, vingt-cinq ans, c'est une longue et belle vie théâtrale. Après tout, les âges d'or du genre n'ont jamais duré plus de vingt ans*».







Eveilleur de consciences

Pour que le théâtre Vollard reste dans les mémoires, Emmanuel Genvrin s'est lancé dans la création d'un site internet dédié à la troupe*, véritable mine d'informations sur son histoire. De même, des images collectées durant ces décennies ont été compilées dans des captations et des films documentaires, avec le bémol que les pièces n'avaient pas toutes été enregistrées avec des moyens professionnels. Aujourd'hui sont en cours d'édition les œuvres complètes et les pièces de Vollard pour jeune public. Il compte raconter la saga de Vollard, « *mais d'une façon littéraire, un chantier commencé avec la nouvelle Gran Marché parue dans le Kanyar n°5* ». Au début des années 2000, la bande connaît un épisode musical au cours duquel naîtra Vollard Combo, clone de *Tropicadero*, avec Arnaud Dormeuil en chanteur vedette, Yaelle Trulès et Tatiana Ehrlich en choristes. Un album voit donc le jour et des concerts sont donnés jusqu'en 2004 entre la Métropole et leur île. Mais, crise du CD oblige, la musique ne nourrit plus son homme. Genvrin se lance alors un nouveau défi, l'opéra: « *Cela a été une aventure très excitante et exigeante intellectuellement aux côtés de Jean-Luc Trulès* ». Naissent deux opéras, *Maraina* et *Chin*. On attend le dernier, *Fridom*. En 2016, l'auteur touche-à-tout dévoile son premier roman : *Rock Sakay*. On y suit le parcours de Jimi, lycéen passionné de rock en quête d'identité. Un voyage initiatique entre La Réunion, Madagascar et la Métropole. Quel que soit le support, « *l'artiste est un éveilleur de consciences* » poursuit Emmanuel, qui le prouve une fois de plus en traitant d'un sujet méconnu, voire tabou : la colonisation française de Madagascar par des Réunionnais. Si une telle exigence paraissait indispensable à l'heure de la naissance de la troupe confrontée à une société encore « *muette et percluse de non-dits* », Genvrin considère qu'il est toujours nécessaire d'ouvrir les fenêtres et d'apporter de l'air frais. « *Ca me faisait plaisir que les choses avancent, mais on n'était pas là non plus pour mettre le feu* », tempère-t-il, se considérant comme un homme de compromis : « *J'avais affaire à des élus trop prudents, à des journaux parfois injustes, au racisme, à des pressions religieuses et irrationnelles, tout en contentant les médias nationaux pour lesquels le modèle domien reste antillais...* ». Aujourd'hui, alors que nous vivons selon lui « *les basses heures du théâtre réunionnais* », l'avenir est entre les mains du politique. Et ce dernier n'est pas assez actif : « *Autrefois, quand un Drac ou un conseiller était nommé à La Réunion, il s'exprimait publiquement sur son action. Cela fait vingt ans que ce n'est plus le cas et le Dac Ol nommé sous Sarkozy est resté le même sous Hollande* ». Mais ces problématiques culturelles ne seraient en fait que le symptôme d'un mal plus profond, celui de la survivance d'un système colonial que Genvrin décrit comme un plaquage de la France sur un territoire situé à 10 000 km. Il vaudrait mieux que La Réunion trouve sa voie et s'insère davantage dans son environnement proche, ce qu'il appelle « *l'Indianocéanie* », seule porteuse de cohérence et d'espérance. ■

* www.Vollard.com

Musique



Davy Sicard

“Le maloya, c'est le remède contre la souffrance”

Interview réalisé par **Hilaire Chaffre**
Photos : **Corine Tellier**

C'est à Bras-Panon, petite ville de l'Est de La Réunion, que je rencontre Davy Sicard, une des plus belles voix de l'île qui est tantôt forte, tantôt feutrée, toujours envoûtante et remplie d'une émotion qui vous touche au plus profond. Elle vous transporte en des lieux et des époques différents, entre modernité et authenticité. Davy est l'exemple même de l'artiste qui honore son pays, son histoire, sa culture. Il me reçoit chez lui, au milieu d'un jardin créole tenu par Sandra son épouse. Plus précisément sous la varangue, d'où l'on peut apercevoir l'antre du maître des lieux : son studio d'enregistrement. Endroit propice à la création, mais surtout au travail. Le chanteur et musicien est un acharné du détail, du moindre mot à la moindre note. Davy Sicard est né en 1973 à Colombes, dans les Hauts-de-Seine, d'un père malgache et d'une mère réunionnaise. La famille s'installe à La Réunion trois ans plus tard. Depuis, c'est là que Davy vit, entouré désormais de son épouse Sandra et leurs deux enfants.



indigo 100

CMF
MARTIN

KAPORAL
VINTAGE EDITION
DWG GOODS



DISCOGRAPHIE

Ker volcan 13/03/2003 (auto-prod)
Ker maron 12/06/2006 (Warner)
Kabar 20/09/2008 (Warner /Universal up music)
Mon péi 17/12/2011 (auto prod)
Mon zanfan 25/05/2015 (auto prod)
Sacré meilleur artiste de l'année aux Trophées des Arts Afro-caribéens en 2009

HIL : Comment définis-tu ta musique ?

Davy : J'ai très vite arrêté de chercher à le faire. Les journalistes la définissent comme du « Maloya Kabossé » (titre d'une des chansons qui m'a fait connaître du public). Cela me convient très bien car la base de ma musique, c'est le maloya avec des influences de soul et de blues. À vrai dire, je me sens même soulagé de ne pas avoir à chercher d'autre définition.

... (rire) ...

H : Le mot Maloya pour toi ?

D : C'est un mot magique. Par exemple, quand on dit Histoire, on pense au passé. Mais quand on parle de maloya, on parle d'aujourd'hui en partant d'hier, mais aussi en pensant à demain. C'est un mot fort, qui évoque la musique, l'histoire, une certaine philosophie, la spiritualité et, d'une certaine manière, un art de vivre. Le maloya ce n'est pas la douleur, mais au contraire un remède contre celle-ci. À la manière de ces esclaves, qui, après avoir passé une dure journée de labeur, font du maloya pour s'évader de leurs souffrances, être libres le temps de quelques notes, et devenir plus forts.

H : Contrairement à ton premier Album «Ker Volcan», plus world music, tes autres créations se rapprochent du maloya, pourquoi avoir choisi cette voie ?

D : «Ker Volcan» c'est un ressenti, un cheminement personnel. C'est le résultat d'un besoin de s'exprimer, d'une façon un peu explosive. En ce qui me concerne, c'est une réussite. C'était un premier pas et c'est peut être le plus important. Rien n'est comparable au premier, le numéro «un» est unique et ce qui arrive par la suite en découle. Je dois avouer qu'avant d'enregistrer «Ker Volcan» j'avais déjà envie de faire du maloya. Je n'étais pas prêt techniquement, bien que j'avais déjà écrit «Grampèr té su mon zépol» en 1996. Ce titre se trouve finalement sur l'album «Ker Maron».

H : Quel est l'instrument qui exprime le plus ta musique? Et comment composes-tu ?

D : Ma voix. Si je devais partir sur une île déserte l'instrument que je ramènerais serait ma voix. Je suis quand même très attaché à d'autres instruments comme le bobre et le roulèr. À La Réunion, la culture musicale est d'abord instrumentale avant d'être vocale. Contrairement à d'autres pays comme Madagascar où le chant est le premier instrument pratiqué. Ici, personne ne veut chanter. Nos artistes célèbres sont d'ailleurs des références incontournables de par leur composition, leur écriture ou leur interprétation. Mais malheureusement pas vocalement. D'ailleurs, le premier instrument dans l'histoire de l'homme c'est la voix. Dans mon cas, ma voix c'est moi. Lorsque je compose, je suis toujours dans l'émotion, que j'essaie transcrire avec des mots. Cela peut souvent prendre des années pour lui donner corps. Honnêtement, c'est assez complexe.
...(rire)...

Je veux que ma musique soit positive, changer la tonalité pour ne pas être dans la plainte, la misère. Cela ne m'empêche pas pour autant de dénoncer. À la manière des chanteurs de maloya de l'époque de la censure. Lorsque pratiquer ce genre musical relevait presque de l'acte citoyen. J'ai un immense respect pour eux. Heureusement ce n'est plus le cas de nos jours.

H : Le maloya s'exporte-t-il ?

D : Oui, c'est évident. À titre de comparaison, je ne pourrais pas dire la même chose du séga. La portée médiatique diffère en fonction des artistes, mais même le maloya traditionnel s'exporte (Gran Moun Lele). Mon cursus est un peu différent, mais je suis un héritier de cette grande famille. N'oublions pas notre jeunesse culturelle, et surtout le fait que nous pouvons aller encore plus loin avec un bon encadrement.

H : En 2009, tu es sacré meilleur artiste aux Trophées des Arts Afro-caribéens, raconte-nous.

D : J'ai été très surpris, vu les noms des autres artistes en compétition (Rokia Traoré, Tanya Saint Val et Patrick Saint Eloi, ...). Mais je pense que c'est une récompense pour le chemin parcouru. Ce trophée m'a apporté beaucoup de confiance et immanquablement, cela m'a aidé pour le choix des programmations par la suite. Pour la petite histoire, la vidéo qu'on retrouve sur internet, dans laquelle j'interprète «Au nom de mes pères», a été publiée en 2008. Mais en vérité, c'est en 2006 que j'avais chanté cette chanson. C'est elle qui a certainement emmené ma nomination.

H : D'où vient la graphie utilisée sur tes albums ?

D : La graphie que j'utilise s'appuie sur le KWZ et le TANGOL, entre ces deux graphies il y a une réflexion. Encore une anecdote. En 1995, je faisais partie d'un groupe, «les collèges Brother». J'y ai écrit un maloya «Zistwar rényoné». Après concertation, nous avons choisi une graphie qu'un membre du groupe a décidé de changer de son propre chef. Il l'a remplacée par la graphie étymologique qui utilise le français comme base. Je l'ai très mal vécu, j'ai eu l'impression de renier une part de moi. Ce fut extrêmement violent.

La graphie a un rapport direct avec l'identité. J'ai donc décortiqué le dictionnaire d'Alain Armand «Kréol Français». J'ai également mené mes propres réflexions, qui m'ont poussé à me dire que je ne pouvais pas tout accepter. Il y a des mots que je ne prononce pas comme ils sont écrits, par exemple je ne dis pas «zamè» mais «jamais». Ce n'est pas tout à fait un «J» ni un «Z» mais un mixte des deux. Nous menons aussi une réflexion constante avec Francky Lauret et Luciano Mabrouck afin de proposer un outil sur la graphie. Le but est d'essayer de rester le plus cohérent possible avec la façon de parler des uns et des autres, tout en simplifiant l'écriture.

Je dois reconnaître que pour certaines personnes, il y a aussi un aspect politique. Il serait difficile de dissocier les deux, c'est comme cela que ça s'est passé. C'est aussi une question de justesse pour ne pas dire justice. Considérant que la langue officielle est le français, doit-on oublier pour autant que les habitants arrivés à La Réunion sont d'origines diverses avec leur propre langue (malgache, africain, chinois, indien...) ? Quelle est alors la première langue ? Pas le français à mon sens. D'où cette réflexion pour être en harmonie avec toutes ces composantes.

H : Pourrais-tu vivre dans un autre pays ?

D : Oui, par exemple à Madagascar. J'y suis très attaché pour beaucoup de raisons. Mais aussi en France ou au Québec. Cela dépendrait de pourquoi je devrais partir.

H : Si tu n'étais pas chanteur ?

D : J'aurais aimé être professeur des écoles. J'avais commencé mes études pour intégrer l'IUFM à l'époque. Mais cela ne s'est pas fait.

H : Avec Laurent Voulzy, tu parraines l'association Aïna Enfance et Avenir, comment ? Pourquoi ?

D : Une amie, de ma femme, Sandra, lui a demandé en premier lieu de me parler de cette possibilité. Lorsque j'ai rencontré les responsables de l'association à l'occasion d'un de mes concerts, j'ai accepté devant l'ampleur de leur implication. Cela s'est fait en accord avec Sandra. Nous nous concertons toujours pour ce genre de choix. Pourquoi ? Tout simplement parce que j'avais la possibilité de le faire et l'envie. D'autant plus qu'il s'agit d'enfants, qui plus est d'enfants malgaches.

H : Tes projets ?

D : Le projet présent serait de diffuser le plus largement possible le spectacle que j'ai écrit avec ma fille «Zenfan rev». J'ai beaucoup d'ambition pour lui. Pour le reste je ne veux pas me fixer d'objectif d'album. Je ne veux pas conditionner ma façon d'écrire car je réagis à l'instinct. Ce n'est pas programmable. Cela peut être problématique lorsque l'on vit de la musique, mais c'est mon choix professionnel, mon choix de vie. ■





Beko

L'opéra de blues du pays des épines



Dans l'androy, chanter est une seconde nature. La musique s'apprend dès l'enfance, et accompagne jusque dans la mort. Le beko accompagne alors le défunt vers le royaume des ancêtres, tout en perpétuant auprès des vivants la sagesse et la philosophie des anciens. Récit d'une vie, le beko est aussi, et surtout, l'histoire d'une communauté. Le beko est un héritage, un patrimoine.

Quand il est question de beko, ce sont la chaleur et la profondeur des voix des groupes et chanteurs issus du Sud de Madagascar qui viennent à l'esprit. La puissance dégagée par Mama Sana. La basse entraînante de Sengemana. La douceur envoûtante de Mbasalala.

Pays de musique

Mais il n'y a pas qu'eux. De toute la Grande île, le sud, et en particulier cette partie du pays où la végétation se réduit souvent aux épines, l'Androy, est sans doute l'endroit qui regorge le plus de chanteurs à voix. «*Cette région est un véritable pays de musique. Les Antandroy sont plus musiciens que le reste des Malgaches*», écrit l'ethnomusicologue Victor Randrianary dans son article sur Mama Sana, publié dans le numéro 15 des Cahiers d'ethnomusicologie, publié en novembre 2012. «*Dès leur plus jeune âge, ils (les Antandroy) sont largement immergés dans la musique*», poursuit-il. Dès cinq, six ans, les enfants «*pratiquent les jeux vocaux galeha*», ces échanges chantants et à rime où les interlocuteurs se traitent de tous les mots – et de tous les maux – en chanson. Ils s'entraînent aussi «*aux halètements rimotsy, une technique vocale d'expirations-inspirations forcées destinée à dynamiser un chant*». Ils savent au moins «*danser le tsinjabe*» et ils apprennent à «*maîtriser les percussions corporelles, le tambour langoro et différents chants*». «*Même l'Antandroy ordinaire connaît un minimum de pratiques musicales*», souligne encore Victor Randrianary pour démontrer l'étendue de la maîtrise vocale et musicale des habitants de cette région.

Chant de louange

Graves ou aigües, les voix tandroy qui chantent le beko transpercent l'âme, la déchirent, la déchiquètent même, avant de l'emmener voguer vers le bleu du ciel. C'est là, dans cette pureté, que celle-ci rencontre alors et se mêle avec celles de ceux qui sont partis plus tôt, ceux qui ont ouvert la voie : les ancêtres, ces «*gens qui sont à l'origine des royaumes et des clans*», ainsi que les définit l'ethnomusicologue. Car le beko est avant tout un chant de louange à l'endroit d'une personne décédée. C'est ce chant qui accompagne le défunt sur le chemin qui l'emmène vers son statut d'ancêtre, et qui le conduit parmi ceux qui furent avant lui. Mais ce n'est là qu'une de ses fonctions. Le beko entraîne aussi les vivants dans la profondeur de la culture tandroy, et leur fait découvrir et redécouvrir l'esprit et le cœur de la société de ce pays des épines. «*Par le portrait du défunt brossé par l'artiste rentre, au fur et à mesure, à petite dose, la culture tandroy*», confie Carson Rangers, ethnomusicologue, auteur d'une thèse sur le beko. Le beko raconte l'histoire du défunt, et à travers ce récit, relate aussi le quotidien des habitants de l'androy. Le mpibeko, ou sairy, ce chanteur sollicité par les familles dès qu'elles apprennent le départ d'un proche, cherche d'abord à connaître le défunt, son parcours, ses attaches, sa famille, sa généalogie. L'idée est de le décrire le plus fidèlement, pour lui rendre hommage. Puis, à travers des textes improvisés, le sairy lie le défunt avec sa communauté dont il connaît la tradition sur le bout des doigts.

Donneurs de leçons

« Tous les sairy sont illettrés, mais leur connaissance de l'androy est phénoménale, incroyable. Sur ce sujet, ils sont tout simplement incollables », indique Carson Rangers. Forts de ce savoir, ils vont parfois jusqu'à insister sur les règles à suivre et les conduites à tenir à la suite de certains faits racontés dans leur chant. Donneurs de leçons les « mpibeko » ? Et pourquoi ne le seraient-ils pas ? Le firaketana, cette encyclopédie de la langue malgache ne définit-il pas le beko comme le baiko, l'ordre auquel on ne peut qu'obéir et qui devrait ainsi être suivi à la lettre, rappelle encore Carson Rangers. Le mpibeko est un chanteur avec une voix magnifique mais aussi un conteur hors pair. Quand il raconte une histoire, il le fait en musique. Comme à l'opéra. Quand sa voix s'élève, il est souvent dans la mélancolie. Il peut parfois verser dans le drame, et se mettre à évoquer des souffrances. Mais il peut aussi parler des épisodes de joie et de bonheur. Comme dans le blues. Avec son récit, il peut tenir en haleine son auditoire pendant des heures, voire des jours, des semaines. Carson Rangers parle d'«un talent hors du commun», d'une «performance que l'on ne peut aujourd'hui égaler», d'un «art oratoire que seul le sairy peut posséder». Non pas que les musiciens d'aujourd'hui qui revendentiquent faire du beko ne soient pas talentueux. En bons Antandroy, ou du moins influencés par la culture antandroy, ils ont la voix et la musique dans le sang. Ils possèdent sans doute aussi la connaissance de la tradition. Mais «la scolarisation, les medias, la religion ont apporté un changement dans la vie quotidienne du Tandroy», poursuit Carson Rangers qui estime que «chanter le beko à la manière ancienne est aujourd'hui une quête impossible». Il s'agit alors de «faire passer le message d'une autre manière». La chanson ne sera plus aussi longue que celle chantée durant les veillées mortuaires. Ses textes ne seront pas non plus improvisés. Mais elle continue de s'inspirer du beko. Elle raconte des histoires de vie. Elle transmet la sagesse de l'Androy. Elle fait découvrir les us et les coutumes du peuple du pays des épines.



Précurseurs

Jean Fanovona, dit Gabin, fondateur du groupe Vaovy, a été l'un des précurseurs de ce beko moderne, plus «urbain», à la fin des années 1960. «Il s'est approprié le beko pour faire passer son message», analyse Carson Rangers. Dans Salakao, signale-t-il, Gabin raconte l'histoire d'un enfant prodigue qui veut retourner à la maison. «Pour obtenir le pardon du père, omnipotent au sein de la famille, il va d'abord solliciter la mère qui est plus clémence», explique le sortant de l'institut national des arts et des langues orientales (Inalco) de Paris. L'enfant demande alors à sa mère en chantant «salakao raho ene, salakao fa matahotse te holy...». Puis, il y a eu Manake, contemporain de Gabin, fils d'un pasteur, qui, avec Seresere «relate l'exploitation, la contrainte et les oppressions colonialistes subies par le Tandroy travaillant dans le sisal à Amboasary». Ont suivi Vetson'Androy qui «décris le vécu quotidien des femmes de la région», Mbasalala qui «dénonce la couardise des jeunes dans maola», Tsimihole qui «montre qu'il est fier de la culture tandroy dans lomalilaly», Sengemana qui «ironise sur les gens paresseux dans bemanantry». Carson Rangers n'oublie pas Mama Sana, née dans l'Androy et véritable «ambassadrice de la culture tandroy, parlant de l'histoire de son peuple, de ses ancêtres, de la philosophie de ses sages». Elle a beau ensuite avoir «choisi d'être Sakalava et de rester fidèle à cette ethnie jusqu'à la fin de sa vie», ainsi que le signale Victor Randrianary, l'Androy et son beko ont laissé des traces dans sa musique.



Le galeha ou comment le Tandroy apprend à chanter

PAR CARSON RANGERS

sorte de questions-réponses. On commence à chanter en traitant son rival de tous les maux. Après, celui-ci répond. Seulement, il faudrait que ce soit à bout-rimé. [...] le galeha est l'occasion où l'on se défoule pour sortir des propos scabreux, des insanités sans pareilles envers un tiers. En entendant une allusion qui est faite à son égard, l'autre, qui se trouve à une distance assez loin, réplique. Il faut chanter fort pour que celui qui a lancé les hostilités puisse entendre la réponse. C'est comme cela que le Tandroy apprend sans le savoir. C'est l'une des raisons qui fait que le Tandroy parle fort dans la vie de tous les jours. Lorsque vous écoutez le galeha, c'est le canevas du beko que les enfants intérieurisent sauf dans les propos qui diffèrent. Les mots vulgaires, vous ne les entendrez jamais dans le beko».

Education musicale

«Quand Sana a quitté l'Androy pour aller chez les Sakalava, elle avait déjà reçu une éducation musicale assez complète, comme tous les Antandroy», raconte Victor Randrianary. Une éducation d'autant plus complète que «l'attachement à la musique est beaucoup plus important chez les castes nobles dont sa famille d'origine fait partie». Des rythmes proches de ceux des Antandroy restent fortement présents dans la musique de Mama Sana, et c'est le beko, cette âme du deep-south, ce blues profond dont elle n'a jamais su se défaire que retiendront d'elle les frères et sœurs Njava qui disent l'avoir parmi leurs références musicales. Aujourd'hui, le beko n'inspire pas que les musiciens du sud. D'autres se sont aussi mis dans le bain. Qu'ils pratiquent du jazz comme Tritra, ou qu'ils soient plus dans la pop ou la pop rock comme Dock Holiday, voire dans le rock et le hard rock, à l'instar de Tselatra et de Kazar. S'inspirent également du beko, les blues de Manake, de Tearano et de Vahombey, le world-music avec D'Gary, Salala, Regis Gizavo,

Tsimihole ou Tinondia, le chant de variété de Poopy, de Voahangy et de Raindimby, ou encore le folksong de Lolo sy ny Tariny, Mahaleo et Ricky. Mais «la liste est longue», reconnaît Carson Rangers qui exclut d'emblée «ceux qui privilégient davantage tout ce qui fait bouger le postérieur par rapport au contenu du message». Ceux qu'il cite font sans doute partie de ceux qui ont compris la philosophie du beko. «Des chansons qui reflètent un parcours», résume-t-il. Parce que pour prétendre comprendre le beko, «il faut acquérir de la discipline, cultiver l'amour et le courage, puis, être persévérant». La philosophie du beko, c'est aussi «des paroles spontanées, qui disent ce que l'on ressent et qui parlent de ce qui tient à cœur». «Le beko, c'est ici et maintenant. C'est vivant», conclut-il. ■

LOVA RABARY-RAKOTONDRAVONY

*Arts
Plastiques*





Lionel Lauret

“Fixer des images pour créer une rencontre”

par **Thomas Subervie**
Photos : **Corine Tellier**

À 45 ans, l'artiste aux multiples facettes Lionel Lauret a le vent en poupe à La Réunion. Il multiplie depuis plusieurs années d'imposants projets dans les rues de l'île. Ces derniers s'additionnent à ses nombreux travaux personnels, qu'il développe dans son atelier de Saint-Denis, et qui s'exposent régulièrement, jusqu'en Corée du Sud.

dans l'aéroport Roland Garros, se marient de manière étonnante avec le cadre qui nous plonge dans l'histoire pas si lointaine des colons et de l'esclavage. Une grande pagaille organisée qui semble coïncider avec ce que ressent intérieurement l'artiste. «*Je vis avec des personnages qui m'habitent, ils vivent tous dans le même univers*», explique le natif de La Réunion.

«*Tous ces personnages sont un peu comme mes icônes et ont toujours été avec moi*», confie-t-il. C'est d'ailleurs comme cela que fonctionne l'artiste. Toujours sur la brèche, il œuvre potentiellement 24 heures sur 24 et n'est jamais à l'abri d'une inspiration qui l'entraînera jusqu'au bout de la nuit s'il le faut. «*Il n'y a jamais de rythme*», ce qui donne, selon lui, une fragilité permanente à son travail, voire à sa vie. «*Tout peut disparaître, ça n'existe pas si tu ne renouvelles pas l'énergie*», résume Lionel.

Et bien qu'il vive de sa passion, pas question pour lui de dénigrer son activité, qu'il considère bien comme un travail : «*Il y a une valeur créée, et un véritable engagement de tous les instants*». Cela se traduit effectivement dans sa manière de procéder, puisque «*c'est en faisant que l'inspiration vient en général*», détaille-t-il. Lionel Lauret admet même qu'une part de hasard peut de fait intervenir dans ses créations qui sont toujours construites en deux temps. D'abord, cela se profile dans son esprit, puis vient le moment de projeter l'idée matériellement, «*et là des nouvelles choses peuvent émerger*». Bien plus rodé qu'à ses débuts, Lionel reconnaît que c'est moins le cas aujourd'hui. De belles surprises peuvent cependant encore surgir au cours

Partir à la rencontre de Lionel Lauret dans son atelier, c'est s'exposer à une vague d'émotions qui mêlent patrimoine traditionnel et modernité créative, à l'image du travail de l'artiste. L'impression la plus forte est d'être constamment bombardé de sensations contradictoires. Dès l'arrivée dans la cour de cette grande maison coloniale d'époque et son superbe jardin, on prend déjà une petite claqué. L'endroit est désormais, et depuis cinq ans, la demeure de l'artiste ainsi que son atelier géant. Le lieu déborde d'œuvres en tout genre : peintures, sculptures, et productions plus atypiques, comme le distributeur automatique de T-shirt qui trônait autrefois

Lionel Lauret fonctionne par cycles. On le comprend par la contemplation de ses séries, que ce soit les très abstraites «confitures de plutonium», ou les créations un peu plus terre à terre comme ses portraits imaginaires. Les «Boz» et les «Peaux d'âme» en sont les meilleurs exemples. Présents un peu partout dans la grande demeure, les premiers sont des petits êtres au regard fascinant – Boz est en fait la contraction de «beaux yeux» –, tandis que les autres sont des visages féminins dont le regard, là encore, transperce le spectateur. Le but ici est d'inverser les rôles entre le public et les œuvres, «*ces déesses qui nous observent*». Le travail de Lionel comporte un aspect mystique indéniable.

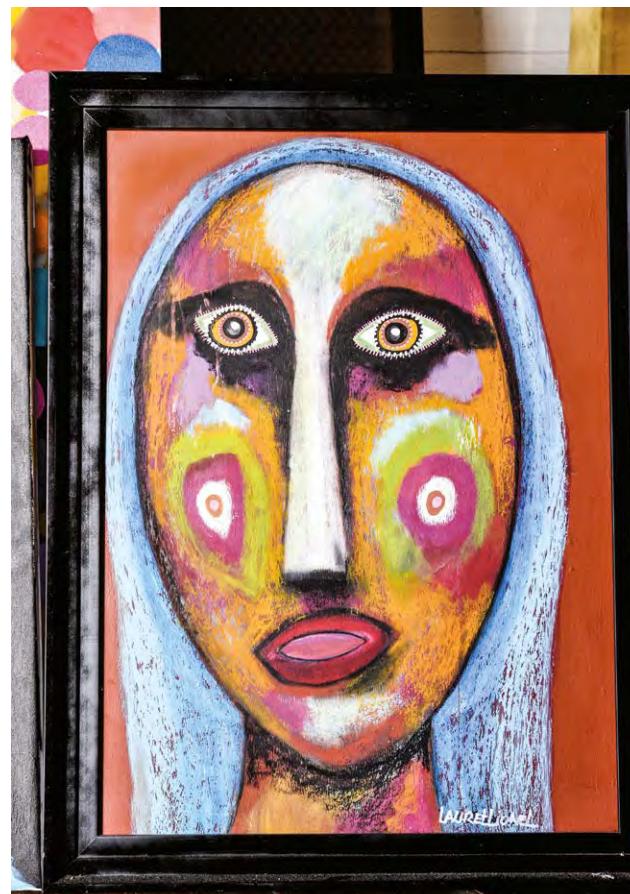
de la transposition des idées. De nature très dispersée de son propre aveu, Lionel essaie d'en faire une force par le fait d'être en permanence «dans l'idée de faire les choses». Mais certaines prennent plus de temps. Par exemple, une de ses dernières visions serait de rendre un hommage aux baleines par le biais d'œuvres sous-marines, dans le style du travail de Jason deCaires Taylor en Méditerranée ou en Amérique. Une inspiration qu'il pense liée à la crise des requins qui frappe La Réunion depuis 2008 : «Il s'agit aussi de se réapproprier cet espace perdu. Tout en parlant d'autre chose que de cette problématique bien connue», pour Lionel. Une manière peut-être d'apporter sa pierre à l'édifice pour la guérison du traumatisme vécu par de nombreux réunionnais.

Lionel Lauret est donc un artiste aux applications variées. En plus de peindre et sculpter, il aime s'essayer à des médias différents comme la lumière. Une de ses dernières envies est de travailler à l'aide de rétroprojecteurs, et surtout de les bidouiller pour voir ce qu'il peut faire à l'image. Mais au-delà de ses créations en elles-mêmes,

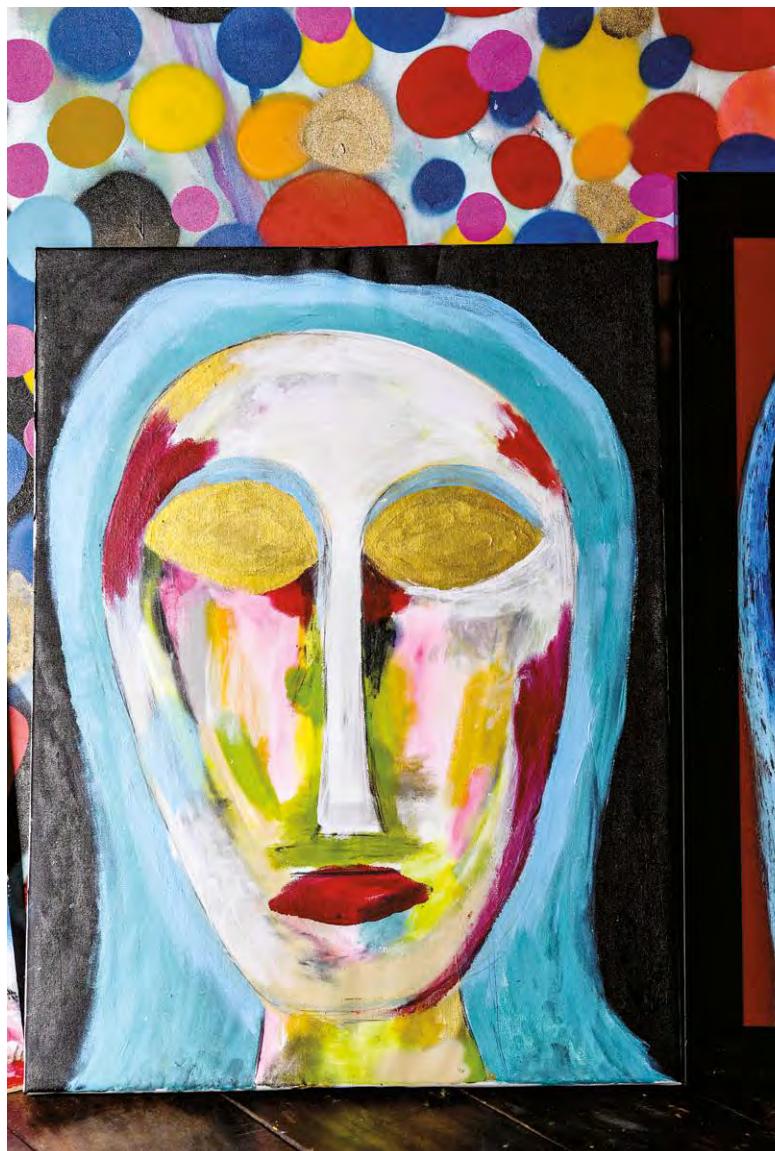
“Mon identité c'est le mélange”

Lionel aime travailler le contexte dans lequel ses œuvres sont exposées. Notamment à travers des projets ludiques, qui rendent son travail plus vivant. À l'occasion des présentations de ces fameux Boz par exemple, une procédure d'adoption accompagnait l'appropriation des petits êtres par les visiteurs : «On avait récupéré des contrats de la DDASS des années 1980, c'est un jeu». Au-delà de l'aspect ludique, il a également pu découvrir qu'à l'époque, les adoptants s'engageaient également auprès de l'organisme à ce que les filles deviennent de bonnes mères de famille, et que les garçons fassent des études. Ajoutant une dimension supplémentaire à l'œuvre. Si pour lui, l'artiste fait une description du monde dans lequel il vit tout en envoyant des messages, ce qu'il appelle «fixer des images qui vont créer une rencontre entre l'artiste et le spectateur», il n'a évidemment pas manqué d'observer son propre environnement. Il en tire son opinion sur

l'influence de ce contexte sur le travail des artistes locaux. D'une part, l'insularité elle-même fait que l'on se trouve entouré d'un environnement hostile, qui n'est pas le nôtre, l'océan. La présence d'un volcan actif contribue également à la rudesse du milieu. Et au milieu de cette brutalité, «une sorte de paradis». Pour Lionel, cette ambivalence n'est pas anodine, bien au contraire. «Cela forge une réelle identité à La Réunion, avec des artistes de caractère». On pourrait l'appliquer à l'ensemble du bassin océan Indien ; mais par son caractère historiquement plus enclavé, une énergie particulière se dégagerait de son île. Il voit deux piliers à cette identité : le lieu en lui-même d'abord, sa géographie et ses caractéristiques environnementales, et ensuite le métissage, qui joue un rôle prépondérant pour les artistes : «Particulièrement le fait d'être issus de cette rencontre Afrique-Asie, une essence assez rare», considère Lionel Lauret. S'il reconnaît que ce discours est omniprésent, il n'y voit pas qu'une opération de communication : «On le sent en nous. Mon identité, c'est le mélange». ■









L'artiste-peintre malgache Jean Yves Chen est l'un des plus éminents disciples de l'hyperréalisme. Ses tableaux s'attachent à décrire minutieusement les réalités malgaches tout en finesse et en détail.

Par **Raoto Andriamanambe**



RENCONTRE AVEC

Jean Yves Chen,

aquarelliste hyperréaliste

“Vivre l’art, vivre de l’art”

Certains artistes ressemblent à leur œuvre. Tel est Jean-Yves Chen : un catogan à la Zlatan, une volute de fumée de cigarette en permanence, un regard perçant... Peu affable et discret, l'aquarelliste malgache préfère laisser son pinceau s'exprimer. Depuis cinq ans, il vit presque en reclus dans la petite ville d'Ampefy¹. Rencontre avec le « prince » malgache de l'aquarelle et un des maîtres de l'hyperréalisme. Pour nous, il a accepté de revenir sur une carrière longue de trente ans.

Indigo : À quel âge avez-vous découvert que vous étiez doué pour la peinture ?

Jean Yves Chen : Aux environs dix-douze ans. J'avais remarqué que j'étais à l'aise, plus que d'autres enfants, avec un crayon à la main.

Quel a été le déclencheur pour vous ?

Comme tous les enfants, je faisais du gribouillage. Cependant, mon entourage

remarquait que mes dessins étaient déjà expressifs pour mon âge. Presque comme tous les gamins, je reproduisais les photos découpées dans les magazines ou dans les livres. En 1975, mes parents m'avaient envoyé à Taïwan pour apprendre la langue chinoise. J'y avais rejoint mes frères. Le choix de mes parents n'était pas anodin : à l'époque, la situation à Madagascar était difficile avec l'avènement du socialisme-marxisme² et dans les années soixante-dix, Taïwan était largement plus développé que la Chine.

Vous avez opté la voie des Beaux-arts. Était-ce un choix personnel ou un impératif dicté par vos parents ?

Une fois mes études fondamentales effectuées, il fallait que je fasse un choix. J'ai décidé d'intégrer le département des Beaux-arts. Le cursus me plaisait et c'était aussi le moins cher (rire). J'avais déjà des notions de base en peinture mais c'était

un départ à zéro. Les techniques basiques m'ont été prodiguées. La maîtrise des fondamentaux permet de consolider l'art avec son instinct et son talent. Certains peintres doués n'arrivent pas à exprimer leur talent, à cause d'une technique défaillante. Ces trois années d'études m'ont réellement permis de « dompter » la peinture.

Aviez-vous une idée de votre futur travail, durant vos études ?

Je n'en avais aucune idée. Après mes études, j'ai été guide touristique pendant six ans. Pendant cette longue période, je n'ai pas touché à un pinceau. Néanmoins, je n'ai pas totalement décroché avec le monde de l'art. Les circuits que je proposais intégraient la visite de musées ou de galeries. Ce n'est qu'à mon retour à Madagascar que le goût de la peinture m'est revenu. J'étais sous l'influence de Pierrot Men³ et Léon Fulgence⁴. L'art est comme la bicyclette, il ne s'oublie pas.



JEAN YVES CHEN, EN QUELQUES DATES

- Né le 26 juillet 1962 à Mananjary (Sud-est de Madagascar)
Diplômé de l'école des Beaux-Arts de Taïwan
3^e prix à un concours national de peinture en 1980 à Taïpei
1^{ère} expo en 1988 à l'Alliance française de Fianarantsoa avec Pierrot Men
1991 Ouverture de sa galerie « L'Aquarelle » où il tient 2 expos par an
1997 Ouverture de la galerie « Le poisson d'Amour », île Maurice
1997 Expo Ambassade de Madagascar Paris
2001 Expo Sicam Antananarivo
2005 Expo Centre Culturel Albert Camus
2008 Expo Hôtel La Croix du Sud, Fort-Dauphin
2011 Invité d'honneur à Mad'arts-sur-Vie, Le-Poiré-sur-Vie, Vendée
2012 Expo Gare Soarano Antananarivo

Quelles ont été les circonstances qui vous ont conduit à repeindre ?

J'avais voulu exécuter un portrait en l'honneur de mon père. À l'époque, je n'avais pas de matériel. J'en ai emprunté à Pierrot Men. J'avais une amie qui faisait des dessins à l'aquarelle qui me prêtait également les siens. Au contact de ces personnes, j'ai repris goût à la peinture et je m'y suis entièrement focalisé.

Pourquoi avoir choisi l'aquarelle ?

Au début, j'optai plutôt pour la peinture à l'huile. Rapidement, je me suis focalisé sur l'aquarelle pour une raison plutôt insolite. J'ai déménagé à Antananarivo en 1988. Mon colocataire était fortement gêné par la forte odeur émanant de la peinture à l'huile. Il a donc fallu que j'opte pour une autre technique plus douce et moins nocive. À partir de là, je ne me suis plus passé de l'aquarelle.

Au fil des décennies, vous êtes passé maître dans l'hyperréalisme. Quelles sont les raisons qui vous ont poussé à suivre cette voie artistique ?

Les productions du peintre américain Ralph Goings m'ont fortement impressionné et inspiré. Même les photos ne peuvent rivaliser avec ses tableaux. Il m'a influencé et ses œuvres m'ont guidé dans ses pas. Certains aquarellistes exécutent un tableau en moins de quinze minutes. Il me faut près de trois jours à une semaine pour terminer une œuvre. L'hyperréalisme permet de mettre en valeur les détails. J'adore retrancrire ce que je vois. Saisir les détails et capter la moindre ride ou pli me motivent. La complexité d'un sujet m'enthousiasme à un haut point. C'est pourquoi je ne travaille qu'à partir des photos que je prends.

Vous mettez particulièrement en exergue les ombres, les reliefs et les volumes dans vos tableaux...

Une aquarelle sans ombre est une œuvre ratée. Les couleurs de base de l'aquarelle sont les pastels donc il est important de faire attention aux reliefs.

Vous souvenez-vous de votre premier tableau ?

J'avais peint une paire de sandales, un mégot de cigarette avec des rocailles aux alentours. Une image que j'ai saisie quand j'étais dans la brousse.

Dans quelle mesure une scène aussi banale vous a-t-elle inspiré ?

C'est l'essence même de l'hyperréalisme. Nous nous attelons à mettre en lumière les petits détails et les petits riens qui peuvent échapper aux simples spectateurs.

Comment le public a-t-il accueilli vos premières œuvres ?

Ma première exposition à l'École de la congrégation chinoise de Fianarantsoa⁵ était

un succès. Cela me réconfortait dans ma vocation. J'avais réussi à vendre un tableau. Ce qui était suffisant pour me faire gagner de quoi vivre pendant un mois (*rire*). Léon Fulgence m'avait dit : «qu'est-ce que tu fais à Fianarantsoa, viens à Antananarivo». J'ai suivi ses indications.

You êtes au sommet depuis trente ans.

Comment vivez-vous ce succès ?

Bien évidemment, il y a des hauts et des bas. Quand je suis au creux de la vague, je m'évade en faisant des balades en province et en dénichant un sujet intéressant. Les voyages sont une bulle de bien-être pour moi. Moi et Pierrot Men nous nous «évacuons» souvent. L'année dernière, nous avons effectué une virée dans la côte Sud-Ouest de la Grande île. Nous avons arpenté l'Allée des Baobabs⁶ jusqu'à Morombe⁷. Il a fait des photos, j'ai capté des sujets pour les retranscrire en tableaux. Il faut se ressourcer souvent pour éviter la routine.

Comment choisissez-vous vos sujets ?

Bien sûr, j'obéis à mon instinct mais, je n'ai pas honte de le dire, il y a aussi une logique commerciale. Devant un sujet, je sais intrinsèquement que le tableau y découlant peut se vendre. J'ai comme devise : «me faire plaisir et faire plaisir aux autres». 80% des sujets qui m'intéressent séduisent aussi ceux qui achètent mes productions.

Quels sont les sujets qui vous intéressent ?

J'ai toujours eu un petit faible pour les aquarelles en drapé et en plongée. Notez que les portraits sont plus faciles à réaliser que la délicatesse des plis. Les piroguiers, le village de Soatanàna⁸ ainsi que les lambahoany⁹, sont les sujets récurrents dans ma production. En plus, j'en arrive à vendre beaucoup (*rire*). Plus sérieusement, je prends souvent l'exemple d'un chanteur. En composant un morceau, il a derrière la tête l'idée d'un beau succès commercial. Je n'ai pas honte de dire que l'art doit faire vivre, et que l'on doit vivre de l'art. Je ne veux pas d'une reconnaissance posthume. Il faut profiter du succès de son vivant. Je peins depuis trente ans. Récemment, je me suis pris de passion pour les gouttes d'eau sur le pare-brise. C'est très difficile à faire. Il faut une maîtrise technique importante pour le faire. J'adore ce genre de défi.

Vous vous mettez dans quelles conditions quand vous peignez ?

J'écoute la radio ou une bonne musique. Je m'enferme dans ma bulle. Habituellement, quand je ne suis pas trop fatigué, je me réveille à deux ou trois heures du matin pour peindre.

Pourquoi cette réclusion à Ampefy ?

Cela n'a rien à voir avec la peinture. C'est une question personnelle. Il y a trop de tentations à Antananarivo (*rire*) !

Qui sont les artistes malgaches que vous admirez ?

Je vous une grande admiration pour le paysagiste Roland Raparivo¹⁰, sans omettre Léon Fulgence, ses coups de pinceau sont impressionnants. Quand il y a des expositions au Tahala Rarihasina¹¹, je viens souvent pour admirer ce que font les jeunes artistes malgaches. Ils sont talentueux mais ils pèchent au niveau technique qui est pourtant fondamental – comme je l'ai dit.

Comment appréhendez-vous la folie internationale en matière d'art avec des prix qui s'envolent, notamment pour l'art contemporain...

C'est un constat mais il ne faut pas oublier que derrière ces ventes, il y a tout un marketing et des gens de talent qui font la promotion des artistes. Pour l'anecdote, j'expose et je vends mes productions à l'île Maurice. Par rapport à un autre artiste, il faut que je vende dix tableaux pour atteindre son niveau de prix. Je n'ai rien contre les démarches artistiques, cependant la surenchère est parfois exagérée. J'ai peint près de six mille œuvres, je les ai presque toutes écoulées tout au long de ces trente années. ■

1 Ampefy : une commune rurale située dans la région d'Itasy, sur les Hautes terres malgache.

2 La Grande île entraînait dans sa période socialiste-marxiste sous l'impulsion de Didier Ratsiraka.

3 Pierrot Men : de son vrai nom Chan Hong Men Pierrot, né le 21 novembre 1954 à Midongy du Sud à Madagascar, il est l'un des photographes malgaches les plus célèbres.

4 Léon Fulgence : artiste-peintre et galeriste malgache.

5 Fianarantsoa : une ville des Hautes terres de Madagascar, capitale de la Province de Fianarantsoa et chef-lieu de la région Haute Matsiatra.

6 Allée des Baobabs : un groupe de baobabs qui bordent la route de terre entre Morondava et Belon'i Tsiribihina dans la région de Menabe dans l'Ouest de Madagascar.

7 Morombe : une ville située dans la partie Nord-Ouest de Madagascar.

8 Soatanàna : situé à quelques kilomètres au Nord-Ouest de Fianarantsoa, Soatanàna est un village où tout le monde s'habille en blanc.

9 Lambahoany : paréo malgache.

10 Roland Raparivo : l'un des plus grands peintres et paysagistes malgaches.

11 Tahala Rarihasina : lieu d'exposition dans la capitale malgache.

«Ce tableau que j'ai fait il y a 20 ans résume ma personnalité et ma vie. L'art est chevillé à mon corps et à mon âme. Je ne peux plus me passer de la peinture, c'est un mode de vie et un métier à la fois. J'ai adopté un esprit assez surréaliste pour le faire».





« Cette nature morte décrit une porte indo-arabe dans la ville de Mahajanga. C'est un trésor qui est assez méconnu et en péril. Les motifs et la minutie du travail effectué m'ont particulièrement attiré ».

«Une chemise avec
des plis, une main
tenant une rose...
Cette coquille est
presque vide. Cette
image représente
un amant».

J.Y. Chen
2005





«Les paysages majestueux de l'Andringitra m'ont inspiré pour ce travail.
Deux enfants se trouvent presque sur les cimes de cette montagne
avec la main d'un peintre qui dessine et matérialise le rêve de création
qui berce les artistes».



«À Manakara, sur la plage de Mangarivotra, les femmes attendent et guettent patiemment le retour des pêcheurs.

Il y a, à la fois, du mouvement mais également une certaine posture qui m'impressionne ».



«Les détails des nattes vendues sur un marché,
dans la bourgade de Betafo, ont réveillé mes sens
artistiques. Les nattes tressées sont un sujet qui
revient fréquemment dans mes œuvres».



« Ce tableau est un condensé des sujets qui me plaisent : une image de dos et les paréos. Je l'ai peint à l'issue d'un voyage à Antsiranana ».





«Les couleurs chatoyantes, les détails en nombre, lieux de vie, les marchés
– notamment dans les villes de province – me sont
une source d'inspiration intarissable».





«À Ihosy, les taxis-brousses ne font pas que transporter les hommes.
Ils acheminent aussi les volailles dans un ballet fascinant».

«Soatanàna, le village blanc, est un de mes sujets de prédilection.
Les plis sur les lambas, les volumes que les ombres ainsi que les
chapeaux très détaillés font que ces scènes soient vivantes et
agréables à retrancrire en tableau».

Cinéma





Emmanuel Parraud

“Le silence n’arrange jamais rien”

par **Thomas Subervie**

Avec ses trente ans de métier, le réalisateur Emmanuel Parraud est un chevronné du 7^e art. Son dernier long-métrage «Sac la mort» (2016), tourné à La Réunion avec des acteurs amateurs du pays, a reçu l'honneur d'être le premier film en créole réunionnais sélectionné au festival de Cannes. Il affirme pourtant avoir tout juste «trouvé sa voie», grâce à ce film.

“Au départ, je me destinais à une carrière d'ingénieur agricole». Emmanuel Parraud naît à Chambéry et grandit en milieu rural jusqu'à ses vingt ans. C'est à cet âge qu'il découvre son goût pour le cinéma. «Pour rattraper mon retard, je pouvais regarder jusqu'à cinq films par jour», se remémore l'enfant de Savoie. Son intérêt se transforme vite en une passion, dont il fera sa carrière. Dans une industrie qui peut éléver ses protagonistes au rang de stars, Emmanuel préfère rester derrière la caméra : «le cinéma est un super moyen d'aller à la rencontre des gens». Que ce soit les figurants, les maquilleurs, les costumiers, etc, sur son siège de cinéaste, il se place donc au centre de ce microcosme. Ce métier, il l'a «appris sur le tas», par compagnonnage comme le voulait la profession dans les années 80 avant l'éclosion des multiples écoles de

cinéma. Un parcours qui fait aujourd'hui sa force, habitué des petits budgets il se plaît dans ce type de productions : «je trouve par exemple que les acteurs amateurs embarquent avec eux une part de réalisme, proche du documentaire». À partir de 1988 et «La steppe», sa première création officielle, les courts-métrages et les documentaires s'enchâînent, notamment pour de grandes chaînes comme Arte, Canal + ou France 3 et souvent primés dans les festivals.

Concours de circonstance

Mais comment donc ce réalisateur métropolitain en est-il venu à faire un film sur La Réunion profonde, ses habitants et ses maux ? «Sac la mort» raconte effectivement une histoire réunionnaise comme il s'en déroule tant, chaque jour, partout sur l'île. Celle d'individus perdus au sein d'une

société malade de son chômage, réfugiés dans l'alcool, et dont l'existence semble dénuée de tout sens. Cette fois ce ne sont pas quelques colonnes voyeuristes dans les médias locaux qui leur sont consacrées, mais un film de cinéma. Un vrai beau film qui s'intéresse à ces personnes, leurs trajectoires et leurs sentiments, à leur dignité plutôt que simplement conter leurs déboires. L'aventure débute en décembre 2003 dans un centre social de Vaulx-en-Velin, où travaille alors Emmanuel. Une ville jumelée à celle du Port, à La Réunion. Le président du centre social est un Réunionnais, il en apprend aux jeunes du quartier sur ce département d'outre-mer. Le discours des jeunes qu'il côtoie l'agace : ils se plaignent sans cesse du passé colonial de l'Algérie. Lui vient l'idée de leur démontrer que certains territoires comme La Réunion ont encore plus souffert, notamment d'avoir subi un esclavage de masse. Il organise pour eux un voyage à La Réunion. Il leur demande de filmer son retour chez son père à cette occasion, un père dont il n'a pas de nouvelle depuis 14 ans de séparation. Emmanuel part avec eux et s'envole pour l'île Bourbon. Sur place, deux évènements marquent particulièrement le cinéaste.

En écoute permanente

À l'arrivée chez le parent perdu de vue, l'équipe assiste d'entrée à un mélodrame flamboyant, des retrouvailles «à l'américaine». «Je ne pensais pas que cela existait en France», explique Emmanuel. Il comprend qu'une réalité bien différente de celle qu'il a toujours connue se joue sur ce petit caillou. Un peu plus tard, alors qu'il doit récupérer du matériel oublié sur le tournage, le «zorey» fait l'erreur de franchir le portail de son propre chef pour aller toquer à la porte. Il se retrouve alors nez à nez avec une fourche, aux mains d'un habitant fulminant. Selon la coutume, il faut attendre au portail d'être invité à entrer, sous peine d'être perçu comme un intrus menaçant. Toutes ces différences le passionnent très vite. Il affirme d'ailleurs que ce contexte, l'immersion au cœur d'une culture qui lui est étrangère, a joué sur son travail : «en permanence à l'écoute pour essayer de comprendre, je ne pouvais juste pas prendre cette posture du réalisateur qui s'apparente souvent à une figure divine sur le plateau.»

«Sac la mort» en lui-même naîtra d'une rencontre. Lors de son précédent court-métrage («Adieu à tout cela», 2010) deux comédiens sortent du lot pour Emmanuel. Une amitié se noue progressivement entre le métropolitain et les locaux. Une idée s'impose alors à lui, il doit écrire un film pour chacun d'eux. Il s'inspirera de leurs vies. Lors d'une conversation, Patrice raconte à Emmanuel qu'il existe une pratique mystique bien connue sur l'île. Sollicités par des personnes désespérées, des guérisseurs renferment une malédiction dans un sac qui contient, entre autres, une volaille décapitée. Le détestable paquet est alors abandonné à un carrefour, dans l'espoir qu'un tiers roule dessus par inadvertance. En pareil cas, le malheureux hérite alors de l'infortune du commanditaire. C'est le sac la mort. Si la plupart des habitants de La Réunion connaissent la pratique, «les gens évitent le sujet», constate le metteur en scène. De même, une fiction dont le personnage principal est un «soûlard», cela a de quoi émouvoir une société réunionnaise qui ne s'est pas affranchie de tous ses tabous. «Malgré leurs défauts,

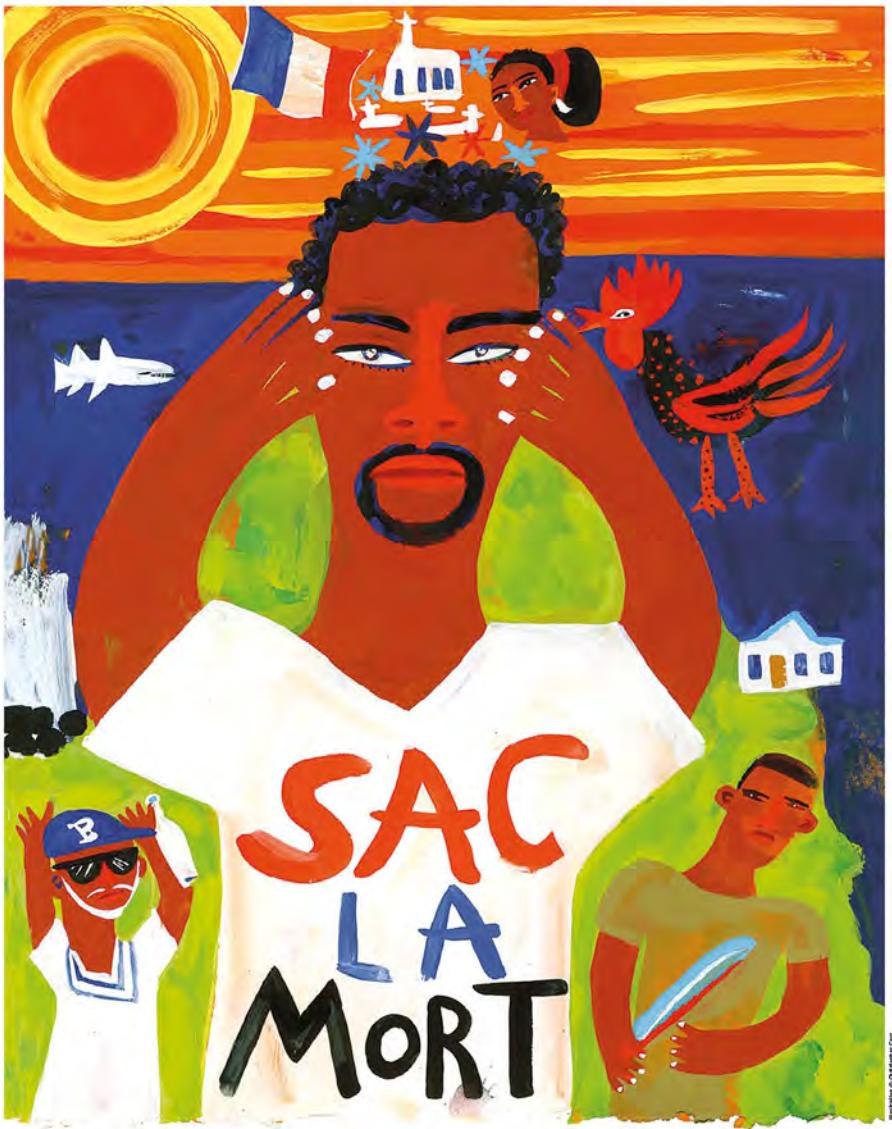
les héros de mon film ont une énergie incroyable et méritent qu'on leur consacre des œuvres», se défend Parraud. On lui a pourtant plusieurs fois reproché de mettre en avant des aspects trop négatifs de La Réunion. Pour certains, il ne faudrait donc parler que des magnifiques paysages et des gens qui réussissent. Une grave erreur pour celui qui considère que «le silence n'arrange jamais rien».

Une richesse incroyable

Lorsque l'équipe de tournage arrive sur place, le projet est d'abord pensé comme un court-métrage. Mais le film se déroule dans un milieu et traite d'un sujet que le réalisateur continue de découvrir en temps réel. «Nous avons été très attentifs aux propositions des comédiens, qu'elles soient conscientes ou non». Le groupe fonctionne sur le modèle d'une «improvisation constructive» et donne l'impression «de s'amuser tout le temps». En s'écoulant les uns les autres, on s'adapte à ce que dit son interlocuteur, ce qui donne une discussion plus ou moins réaliste. «En cela, c'est un

« Spike Lee relocalisé à Saint-Denis de la Réunion ! » [GraziaItaly.com](#)
« Une étonnante aventure de la vision... » [Slate.fr](#)

Cédric Walter, Gérard Vassieux et les Filles de l'Atalante présentent

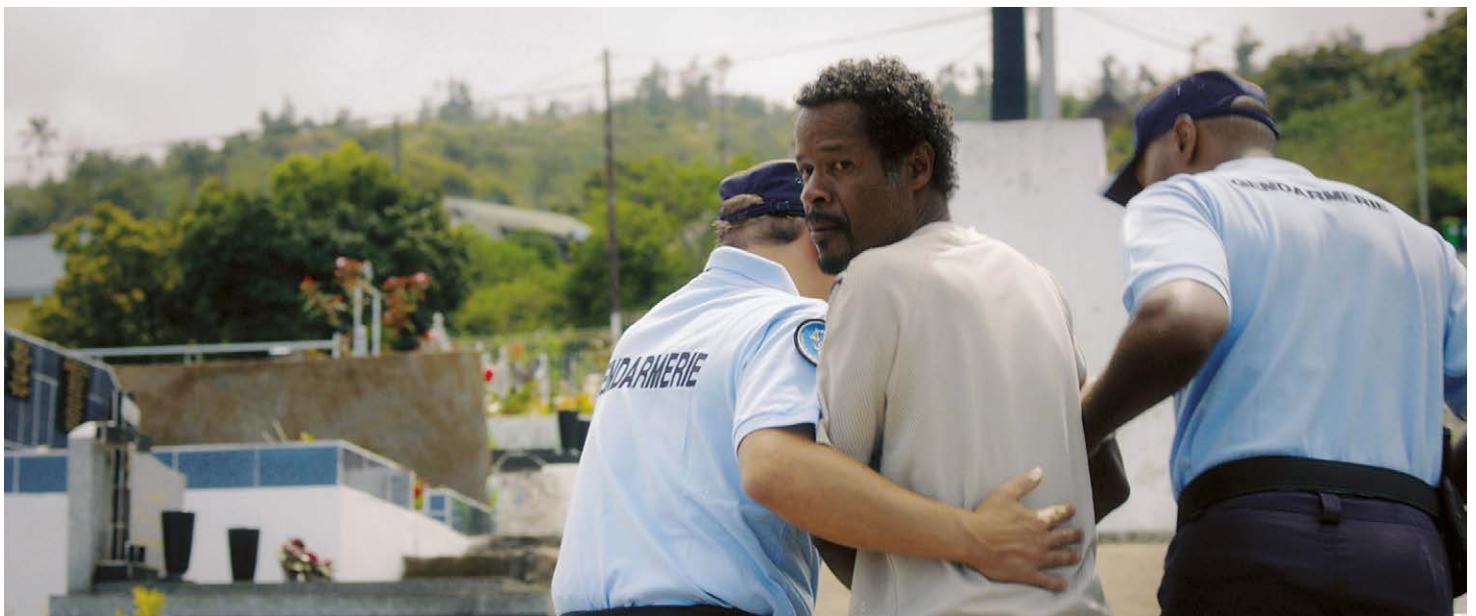


LITTÉRAIRE CINÉMA
ENTRETIENS RÉUNION
RENÉ ALIBERT FILM
ARD CINÉMA
UN FILM D'EMMANUEL PARRAUD VIENNALE FEMI

avec PATRICE PLAINESSE, CHARLES-HENRI LAMORGE, MATHIEU TALBOT, GAMILLE DESGRANGES, HÉLÈNE RAD, NOËLLE CHOUETTE... scénario d'EMMANUEL PARRAUD, écrit avec BENJAMIN DE CERZARETA et ALAIN BISCHOFFER première assistante EMILIA LE RUIT, régie ÉVA TOURENT
réalisation GREGOIRE POMFÉCQUELLÉ, montage THIERRY PONTECAILLE, mise en scène NOËLLE CHOUETTE en coproduction avec CINÉMA NOUVELLE, en co-réalisation avec CÉDRIC WALTER, MANUEL PARRAUD, OLIVIER MARQUET - A VUE CINÉMAS et CINÉPHILE PROJECTION EN COMMUNAUTÉ AUTONOME CANARIA, avec la participation CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE, ANNEE 2011 et le soutien de LA RÉGION NÉO-CALEDONIE en partenariat avec LE CINC, distribué par GÉRARD VASSIEUX - LES FILMS DE L'ATALANTE

spectre

film fait avec les Réunionnais et non pas un film sur eux», avance fièrement son architecte. Les acteurs ont d'ailleurs eu une grande responsabilité dans la transposition du scénario en créole. Très vite, le scénario passe donc de 40 à 82 pages, pour un budget et un timing inchangés. Emmanuel se souvient d'un tournage «dynamique». Pour un budget final de 160000 euros, postproduction comprise, le résultat est bluffant. «Le budget moyen d'un film français est de 2 millions d'euros», tient à rappeler l'autodidacte. Au-delà du tour de force technique, «Sac la mort» semble avoir touché au cœur beaucoup de Réunionnais : «Les gens étaient émus de voir que des sujets aussi proches de leurs vies pouvaient être traités de cette manière, au cinéma». «C'est la première fois qu'on parle de nous», semblaient le remercier certains. À toutes ces personnes, Emmanuel Parraud délivre le même message : «Vous avez une richesse incroyable». ■







“La poésie est notre arme intime et ultime”

par Sophie Louÿs
Photos : Corine Tellier

«Un cercle, “un ron” ! Des poètes s'y succèdent. La langue créole claque, leurs pieds vibrent sur la terre basaltique. Oté fonnkézèr “detak la lang, demay lo kér!”¹ Oh poète ! déverrouille ta langue, démèle ton cœur ! Si la poésie avait cet étrange pouvoir d'aider à panser les plaies et les injures de l'histoire, si cette poésie était une manière d'être au monde, alors, sur l'île de La Réunion on la nommerait fonnkèr.»

Dann fon mon kér (au fond de mon kér) est le premier documentaire de création de Sophie Louÿs, une jeune auteure réalisatrice de l'île de La Réunion. Produit par la nouvelle société réunionnaise We Films, Dann fon mon kér souhaite mettre en valeur le pouvoir et les questionnements de cette forme poétique qu'est le fonnkèr.

Le contexte

À La Réunion, en regardant la mer, derrièr la line tèr laba, (derrière l'horizon), on voit l'océan Indien et on imagine les terres mères qui sont à l'origine du peuplement de l'île, un peuplement lié aux tragédies de l'esclavage, de l'engagisme et de la colonisation.

Les kabars fonnkers sont des réunions dédiées à la déclamation de poèmes. Ils ont été créés dans les années soixante-dix par des intellectuels et des artistes pour lutter contre la politique assimilationniste de l'époque, qui avait pour vocation d'effacer tout particularisme culturel sur l'île devenue département français. La langue créole, le Maloya et les kabars étaient alors officieusement prohibés.

¹ Extrait de «In romans pou détak la lang démay mo kér» d'Axel Gauvin.



Emprunté au mot malgache *Kabary*, l'objectif du *kabar fonnkèr* était de faire vivre la langue créole, de reconnaître l'histoire douloureuse longtemps étouffée et de prendre conscience d'une identité réunionnaise faite de multiples origines.

Aujourd'hui les *kabars fonnkèrs* existent toujours. Les poètes sont des *fonnkézérs* et le public est appelé *l'entouraz pintad* (*l'entourage pintade*). Sur la scène, que l'on nomme un *ron*, les *fonnkézérs* se succèdent pour déclamer leurs textes. Le maître de *kabar* est celui qui invite les poètes à *Rant dann ron* (à rentrer dans le rond). Pendant ces *kabars*, la langue claque en créole et en français. La langue est belle et puissante, le lieu est intimiste, on aime se retrouver ensemble pour l'amour de la poésie, pour comprendre aussi *kisa nou lé* (qui sommes-nous) ?

Genèse du film

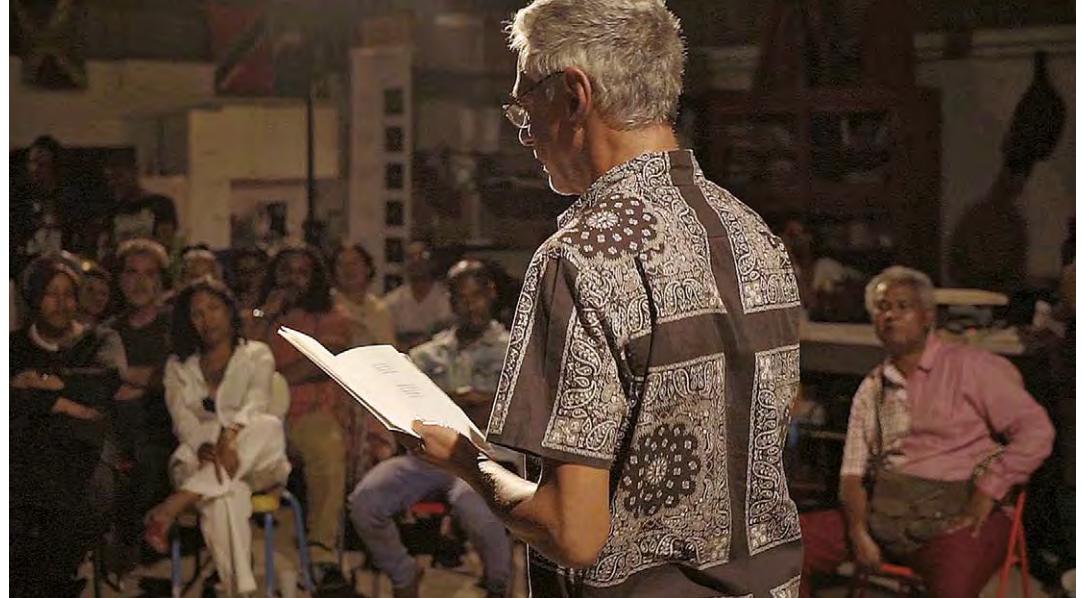
Arrivée dans l'océan Indien à l'âge de 12 ans (à Mayotte, puis à La Réunion à 16 ans), Sophie s'imprègne de la culture de la région qui l'accompagne et la structure dans sa construction de femme. Cela lui permet aussi de prendre conscience de l'esprit colonialiste que porte encore la France. Ce qui la pousse à s'interroger sur l'histoire de l'île, « celle qui résonne dans les cœurs » « celle que l'on ne nous raconte pas à l'école ».

En 2003, après des études de sage-femme, Sophie se lance dans la réalisation de petits courts métrages, avec l'association Kino Réunion dont la devise est : « Faire bien avec rien, faire mieux avec peu, mais le faire maintenant ». Ce mouvement Kino existant



un peu partout dans le monde lui a permis de créer un réseau avec des vidéastes de la zone océan Indien et de l'Europe avec qui elle a «appris à filmer».

En parallèle, elle découvre, l'univers des kabar fonnkèr. «Je me souviens des kabars organisés à l'ancien Palaxa à Saint-Denis. J'ai trouvé ça très fort, tout ce monde qui se réunissait et qui mettait sa sensibilité à nu, l'ambiance était amicale et engagée.» En apprenant à écrire le créole au cours d'une formation au conservatoire de théâtre de La Réunion, elle prend conscience de la beauté de la langue et de sa puissance poétique et politique. «Cela me fascine, que des femmes et des hommes réunionnais aient choisi d'utiliser les armes de la poésie pour se battre contre la politique assimilationniste de l'époque, afin de garder leur mémoire. Leurs questionnements poétiques nous proposent de retrouver l'essentiel : l'humour, la quête spirituelle, le rapport à la vie, aux éléments, à l'autre, au Monde et à sa manière de l'habiter». Sa pratique de la maïeutique et de la vidéo lui permettent de voyager



(Mali, île de Pâques, Nouvelle-Calédonie, Madagascar, Terres australes...) et d'approfondir ces questionnements : « comment l'histoire des diverses colonisations s'inscrit dans l'inconscient collectif et dans l'histoire individuelle ? » « Comment fait-on pour vivre avec cela ? »

En 2011, elle intègre un Master 1 d'audiovisuel à l'ILOI dans le but de se professionnaliser, pas forcément dans le but de rentrer dans une logique de rentabilité. Prendre son temps, « pour pouvoir réfléchir », reste une priorité. Sa pratique des accouchements l'a forcément inspirée dans son travail artistique ; la vie et la mort qui se côtoient de façon si brusque, les expériences de vie parfois traumatisantes des femmes qu'elle accompagne... tout cela l'invite à développer son empathie, à tenter de comprendre les processus psychologiques liés aux traumatismes et à questionner cette notion de résilience.

Porteuse de ces expériences le reste devient logique... Et si elle réalisait un film sur la poésie, le fonnkèr ?

Fabriquer un film

Malgré l'aspect industriel qui est indissociable au cinéma, c'est la portée universelle du 7^e art qui l'attire. Comment raconter le fonnkèr en lui donnant une portée universelle ? Pour établir un scénario qui puisse être entendu par tous, Sophie s'appuie sur plusieurs questions qui la touchent dans le fonnkèr : Le pouvoir de la langue, la reconnaissance de l'histoire, l'importance de reconnaître les différentes parts de son identité, l'aspect thérapeutique de la poésie qui peut aider à exorciser les blessures de l'histoire si violente et finalement en quoi être poète, c'est tout simplement une manière d'être monde, de décaler son regard « *un regard poétique qui serait finalement notre arme intime et ultime pour affronter la vie et toucher du doigt le subtil* ».

Pour écrire ce film, elle s'initie au langage cinématographique ainsi qu'aux enjeux du documentaire de création et aux techniques d'écriture. Pour cela elle bénéficie d'une résidence



d'écriture à Madagascar grâce au dispositif DOC OI, porté par les états généraux du documentaire de Lussas, ainsi que d'un atelier de design sonore organisé au festival des scénaristes de Valence. « La différence entre le documentaire et le reportage, c'est que dans le reportage un sujet doit être relaté de la manière la plus objective possible. Dans le documentaire c'est le point de vue de l'auteur qui est porté, il devient un documentaire de création quand y est intégré un point de vue esthétique et cinématographique autant en termes de sons, de lumières, de cadraages... afin d'appuyer le propos. »

Le scénario *Dann fon mon kér* obtient une bourse d'écriture nationale de la SCAM « Brouillon d'un rêve » qui a permis à Sophie de trouver des producteurs ancrés dans le cinéma et le documentaire de création et de peser dans la balance en termes d'aides (même si les financements restent difficiles pour cette forme de cinéma).

La forme du film

Dann fon mon kér, propose de poser une caméra intimiste au cœur d'un kabar fonnker. Dans un jeu d'aller-retour, par glissements, échos et résonances. Cet univers de kabar laissera place, par intermittence, à des témoignages de poètes et à des échappées poétiques faites de poèmes, de musiques, d'instants du quotidien. Des instants de nature incarneront une évolution du rapport de l'homme à son milieu, en s'opposant au regard édulcoré d'une nature Eden. Cette nature fera petit à petit corps avec le poète qui se réappropriera alors cette terre réunionnaise qui fut, aux premières heures de sa colonisation, une terre d'exil. Sur la fin du film, les fonnkézers entameront l'ascension d'un piton porteur du mythe de la Lémurie. « Ce n'est pas simple de filmer un poète en train de déclamer sans que cela relève de la simple captation. J'ai donc observé pendant plusieurs années les différents fonnkézers lors des kabars fonnker (notamment ceux organisés par les éditions K'A). Comment se comportent-ils dans le ron ? Comment vibrent leurs corps, leurs voix ? Quels sont leurs rituels ? Cela m'a

permis d'établir un dispositif filmique différent pour chaque poète. » Pendant une semaine, un tournage en équipe réduite a été organisé pour recueillir la parole des poètes et organiser un kabar fonnker dans lequel la caméra serait admise au plus près des fonnkézers. En parallèle, je me suis promenée pendant un an et demi avec caméra dans mon sac afin de capter sur le vif des scènes du quotidien ou de la nature poétiques et incongrus.

Le film devrait sortir d'ici la fin de l'année ou en début janvier. Nous pourrons y voir des fonnkézers aux univers multiples, les zorboutan nout kiltir tel que Patrice Treuthardt qui nous invite à sortir du fénwar et à vivre en poésie, Anne Cheynet, Axel Gauvin, Carpanin Marimoutou, mais aussi André Robèr, la fonnkézeuse Kaloune, Babou B'jalah, Mikaël Kourto, Francky Lauret, Stéphane Gilles, Kafyab lo maronèr, Sully Andoche.

Une goutte d'eau contre l'extrémisme et le communautarisme

« Le fonnker me paraît nécessaire, car sa démarche, loin d'être manichéenne, est courageuse, elle nous invite à fouiller, ce qu'il y a au fond du cœur et de nos tripes, ce qui nous a été transmis. Je pense que bon nombre de conflits actuels sont liés à ce manque de courage de regarder réellement ce que nous portons en nous et de reconnaître l'histoire telle qu'elle a été dans toute sa complexité. C'est dans cette démarche saine que la rencontre avec soi et avec l'autre devient réellement possible, et que la frustration génératrice de renfermement sur soi, de communautarisme et de mouvements extrémistes laisse la place à des rapports plus harmonieux. Libérés de ces systèmes de pensé, nous pouvons alors toucher du doigt une autre manière d'appréhender l'humanité et d'y donner de l'espoir ». ■

In fonnkèr pou «détak la lang»
In fonnkèr pou «démavouz la vi»
In fonnkèr, in rèv, i ral nout lam
In fonnkèr kont lo zamalam
In fanafoute pou bann boubou kashèt
dann fénwar
‘Rézilians’, mémwar, priér, in lespwar
Oté fonnkézèr, ral awmin dann toute
kalité somin néna
Pou in akoz, in kestion i rézone kom
in traka...
Somanké nou sa gaingn touzour
rézist èk la poèsi ek nout fond’kèr ?

Un poème pour «débloquer» la langue.
Un poème pour libérer la vie des filets.
Un poème, un rêve, imprègne
notre âme.
Un poème contre de tristes spectres.
Une tisane médicinale qui soignerait les
blessures cachées.
Une résilience, une mémoire,
une prière, un espoir.
Ô poète réunionnais, entraîne-moi vers
tous les chemins possibles.
Pour un pourquoi, puis une question,
qui résonne comme une angoisse...
Réussirons-nous toujours à résister
avec la poésie, avec notre
«fond de cœur» ?

SOPHIE LOUYS





Mounir Allaoui

“La distinction historique entre vidéo et cinéma n'a (quasiment) pas eu lieu : ce que fait l'exemple des arts audiovisuels de l'île de La Réunion à la théorie postmoderne de Frederic Jameson.”



Avec la création d'écoles et de centres de formations en audio-visuel qui nourrissent d'artistes et de techniciens les divers dispositifs de diffusion d'images et objets artistiques (télévisions, festivals, cinémas et expositions), l'art audiovisuel réunionnais s'est particulièrement développé ces vingt dernières années. La Réunion est dotée d'infrastructures de formation artistique qui sont généralement calquées sur le modèle de la Métropole. Une culture européenne de l'image, ainsi que ses catégories esthétiques y sont donc inculquées. Par exemple, l'Ecole Supérieure d'Art de La Réunion appartient au réseau des écoles supérieures d'art françaises, l'ANDEA, et dépend de l'autorité des ministères de la culture et de la recherche supérieure. Mais au-delà de ces contingences liées aux politiques territoriales étatiques, qui influent sur les normes théoriques, pratiques et esthétiques, il est évident que les formes de la vidéo et du cinéma ont avant tout une histoire mondialisée inséparable d'une «matérialité», c'est-à-dire, de possibilités offertes par les outils technologiques. Ainsi c'est, tel que l'entend le théoricien du postmodernisme Frederic Jameson, «(...) parce que la culture est devenue matérielle que nous sommes maintenant en mesure de comprendre

qu'elle a toujours été matérielle, ou matérialiste, dans ses structures et fonctions. Nous, les postcontemporains, avons un mot pour cette découverte – un mot qui a volontiers remplacé l'ancien vocabulaire des genres et des formes – et il s'agit du mot médium, et en particulier son pluriel médias, mot qui regroupe aujourd'hui trois signaux relativement distinctifs : celui d'un mode artistique ou d'un mode spécifique de production esthétique ; celui d'une technologie particulière, organisée généralement autour d'un dispositif central ou d'une machine ; et enfin, celui d'une institution sociale.»¹

L'ILOI (Institut de l'image de l'océan Indien) forme techniquement ses étudiants. La compréhension fonctionnelle des outils, logiciels d'animation et de montage, et de leurs applications dominantes dans les industries du cinéma et du jeu vidéo, passent avant le questionnement esthétique que peut proposer une école d'art ou de cinéma, par exemple. Ce, bien qu'en art vidéo et en cinéma, l'esthétique ne soit pas non plus libre du technologique, la manière de construire les images étant fortement

liée aux avancées techniques. Les paradigmes esthétiques se construisent donc au rythme des multinationales à l'origine des outils de production audio-visuelle. Dès lors, il nous semble difficile, avec comme objet de notre argument un art fabriqué à partir d'outils technologiques fruits d'un capitalisme mondial, de restreindre cet art à une histoire essentiellement locale (sur le plan des contingences étatiques ou celles des particularités régionales), cela sans pour autant nier des particularités endogènes liées aux référents culturels «immatériels» plus qu'à la nature «matérielle», l'origine technique des images. Cette dichotomie entre «matériel» et «immatériel» que nous maintenons ici contre la position donnée par la citation de Jameson, nous permettra de défendre, malgré tout, une croyance en une réalité esthétique, en vidéo et cinéma, liée aux cultures locales ou aux habitus des institutions artistiques. Cultures locales que certains projets institutionnels avortés² ont tenté d'orienter vers la notion d'immatérialité.

¹ Frederic Jameson, *Le Postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*, les éditions Beaux-arts de Paris, 2007, p.121.

² Je pense ici au projet de centre culturel intitulé *La maison des civilisations et de l'unité réunionnaise* (MCUR) qui a avorté suite à la défaite de la liste conduite par Paul Vergès aux régionales en 2010.



30 sec of, vidéo, 2011,
courtesy Marie Vic et FRAC Réunion.

La vidéo et le cinéma contemporain face à la théorie postmoderne de Frederic Jameson

La vidéo et le cinéma ont eu, tout en ayant un langage commun, des histoires distinctes. L'histoire du cinéma, pour des raisons d'infrastructure dues aux exigences industrielles de ce médium, a très peu concerné la production d'images endogènes à La Réunion. Celle de la vidéo, qui bénéficie d'outils et infrastructures plus légères, est d'abord liée à la télévision et aux productions amateurs. L'émergence du numérique au début des années 2000 change évidemment la donne, démocratisant le filmage et le montage informatique d'images vidéo de bonne qualité technique. Les étudiants formés dans les écoles d'art et d'image de La Réunion bénéficient ainsi de ce courant mondialisé qui va bouleverser les distinctions entre vidéo et cinéma.

Le numérique a techniquement uni les mondes de la vidéo et du cinéma, rendant les passages d'un médium à l'autre plus simples, ou plutôt réduisant la différence technique à une différence esthétique, théorique et institutionnelle. Il n'est plus possible sur des bases purement techniques, matérielles, à la manière de certains arguments de Frederic Jameson dans son ouvrage, de faire de la vidéo (et de la télévision) un cousin du cinéma. Sur le plan de la production technique, les deux catégories se confondent désormais, la distinction semblant se maintenir uniquement lors de la diffusion ou dans les habitus institutionnels qui créent l'histoire de ces formes. Plutôt que du côté de Jameson nous aurions donc tendance, sur le même plan historique (théories élaborées au début des années 1990) à nous ranger du côté des provocations de Jean-Paul Fargier : «*Bref, que le cinéma, finalement, né par accident, à la place de la télévision, c'est qu'un avorton de télévision.* (...)

Mais la vidéo dit aussi à la télévision que la télévision, obsédée par le modèle du cinéma, oublie parfois d'être elle-même, ne parle pas assez sa propre langue. Et que cette langue que la télévision devrait parler pour être elle-même c'est elle, la vidéo. »³

Jameson partait de l'art vidéo pour donner à voir la vidéo (et la télévision) comme principal médium de la culture postmoderne et du capitalisme tardif. Chez lui, l'art vidéo, les MTV et la publicité partagent comme points communs une temporalité sans profondeur, un emploi très fréquent d'images purement référentielles, à rapprocher, sur le plan sémantique, du logo. Ainsi, par rapport au cinéma, les particularités techniques de ces médias que seraient la taille plus petite de l'écran et l'image « délavée », participent à renforcer une différence esthétique. Cette différence est ici « génétique », car technique ; et en même temps, l'imagerie plus plate, moins profonde que celle du cinéma, semble prise, dans la dialectique que donne à voir Jameson, dans un flux continu (la télévision)

et « intertextuel » qui rendent difficile une lecture unitaire sous la forme d'œuvre. Jameson parle même d'une atténuation des notions de chef-d'œuvre et d'auteur dans ce champ de la culture postmoderne. Pour lire l'image vidéo et télévisuelle, il faudrait constamment et consciemment l'associer à d'autres images, celle-ci ayant une tendance au pastiche, et étant dans l'incapacité à faire sentir la possibilité d'une alternative aux symboliques dominantes du capitalisme tardif. Il s'agirait donc d'un art, d'une culture qui ne stimulerait que fort peu l'inconscient de son spectateur, ou réduirait cette stimulation de l'inconscient à l'invocation de désirs simples, identifiés dans les produits de la publicité ou les clichés et « logos » les plus présents. Il n'y a pas de rupture, de distance critique entre le monde de la culture postmoderne véhiculée majoritairement par les moyens de la vidéo (et de la télévision) et la société capitaliste. Évidemment, ces particularités postmodernistes passent de la vidéo comme médium de prédilection du capitalisme tardif aux formes plus « archaïques » (modernes) que sont le cinéma et la littérature, par exemple. Et à l'inverse, il est aussi question d'une persistance des formes « archaïques » au sein même de la vidéo. On pourrait ainsi

dire que cette persistance de « l'archaïque » des formes de la culture moderne du côté de la vidéo, et le passage à l'esthétique postmoderne du côté du cinéma, se sont vus synthétisés, après les années 1990, par l'avènement du numérique. On a ainsi pu constater à partir du début des années 2000 des allers-retours plus fréquents entre les catégories institutionnelles distinctes que sont l'art contemporain et le cinéma d'art et essai, d'artistes vidéastes et cinéastes. On peut citer, pour ce qui est des noms les plus connus : Apichatpong Weerasethakul, Steve McQueen, Matthew Barney, Agnès Varda, Wang Bing, Tsai Ming Liang, Douglas Gordon et Phillippe Parreno, etc. Ces artistes/cinéastes développent leurs travaux entre ces deux paradigmes. Weerasethakul utilise par exemple des matériaux réalisés pour l'installation *Primitive*⁴ comme bases de son film primé à Cannes, *Oncle Boonmee* ; Gordon et Parreno présentent *Zidane, un portrait du XXI^e siècle* au cinéma et en installation vidéo. On peut aussi constater, bien qu'ils intéressent peu notre propos, des va-et-vient constants entre le

3 Jean-Paul Fargier in « De l'universalité de la (langue) vidéo », Ciné et TV vont en vidéo, de l'incidence éditeur, 2010, p.165.

4 http://www.kickthemachine.com/works/Primitive%20sub_website/Primitive_Project/primitive_project.html



monde de la télévision (séries télévisées, publicité, clips) et celui du cinéma. Peut-on dès lors dire que les catégories esthétiques, postmodernisme = art vidéo et télévision, modernisme = cinéma, ne sont plus opérantes ? Qu'elles n'ont été qu'un moment de l'histoire de la technique confondu avec l'histoire de la culture et de l'esthétique contemporaine ? Qu'il n'y a pas de tendances globales déterminées par la nature technique d'un médium, mais plus une multitude de tendances esthétiques qui cohabitent dans la diversité des médias ? (Cette hypothèse n'a pas été écartée par Jameson, bien qu'il ait fait le choix de créer sa perspective théorique en acceptant *a priori* l'existence d'une culture postmoderne qui dans le cas de la vidéo serait matériellement, technologiquement prédéterminée).

Influences globales vs particularités locales

Chez Jameson, la culture et l'esthétique postmodernistes sont aussi présentées comme essentiellement produites dans les grandes villes américaines (et japonaises), qui sont à l'avant-garde du capitalisme tardif et des flux médiatiques qui les accompagnent. Cette perspective historique postmoderniste opposant la vidéo au cinéma est bien moins prégnante dans les institutions ou mondes

médiatiques et artistiques de territoires n'ayant pas connu une forte présence du médium cinéma, ou ayant tardivement accueilli l'art vidéo. Cet écart historique est d'abord dû à des raisons d'infrastructure et d'économie. Le cinéma est un art industriel ayant demandé durant le XX^e siècle, jusqu'à l'avènement du numérique, une certaine capacité et logistique « industrielle » que n'avaient pas des territoires éloignés des monopoles de production des sociétés industrielles. Dans ces territoires n'ayant pas connu de mouvement cinématographique significatif, la vidéo et la télévision ont été (dans le dernier quart du XX^e siècle) les principaux médias de diffusion de l'imaginaire localement consommé ou produit par les moyens de l'image en mouvement.

Avant l'ère numérique, hors des formats de la télévision et du documentaire il est probable que la vidéo ait aussi servi de substitut au cinéma, que ce soit pour la création ou pour la diffusion d'œuvres cinématographiques. Aux Comores, par exemple, le cinéma a été essentiellement consommé en vidéo. Créant dans une perspective inverse à celle que donne le professeur Xuguang Liu de la *Beijing Film Academy*, pour le cas de l'art contemporain en Chine, une confusion esthétique entre les deux médias : « *Dans le domaine de l'art contemporain, l'art vidéo n'a jamais été un "OVNI" en Chine. C'est certainement grâce à l'industrie*



Energie sombre, 2012,
courtesy Florian Pugnaire et David Raffini,
et FRAC Réunion.

cinématographique qui existe déjà depuis plus de 100 ans et nous a permis d'avoir des bases solides. Cependant, ceci fut une arme à double tranchant puisque lorsque nous nous sommes initiés à l'art vidéo, nous n'arrivions pas à nous empêcher de comparer les œuvres vidéographiques et artistiques aux œuvres cinématographiques; certaines éminentes personnalités ont même exigé que l'art vidéo hérite des caractéristiques du cinéma.»⁵

On pourrait dire qu'aux Comores, grâce à la vidéo, le cinéma n'a jamais été un «OVNI», les désirs mimétiques de création cinématographique ont été couvés par la diffusion du cinéma en vidéo, et désormais avec la légèreté logistique et la réduction

des coûts permises par le numérique, ces désirs trouvent moyen d'expression.

Comparer le cas de l'art contemporain en Chine à celui du cinéma-vidéo dans les territoires n'ayant pas connu une histoire industrielle forte, nous permet de voir en quoi les problématiques historiques qui ont opposé la vidéo au cinéma à travers le thème de la postmodernité des sociétés postindustrielles peuvent être moins opérantes, voire caducs dans ces cas particuliers. Ainsi, peut-on croire que la confusion, dans ces territoires, entre vidéo et cinéma d'avant l'ère numérique aide à survoler la question postmoderniste telle que problématisée par Jameson. On se risquerait là à faire du numérique et de la question de la différence entre art vidéo et cinéma plus une question institutionnelle et esthétique qu'une question technique, ce qui aboutirait à l'idée que la subjectivité, la sensibilité esthétique de ces territoires était, avant même l'ère

numérique, prédisposée au paradigme de l'audio-visuel numérique.

En effet, aux Comores comme à La Réunion la production en art vidéo et cinéma se développe comme si la question d'un passage d'une culture de l'ère industrielle moderne à une culture de l'ère post-industrielle postmoderne n'avait jamais eu lieu. Il nous faut donc avant d'aller plus loin dans notre argument revenir sur l'état des institutions aidant à former les réalisateurs et vidéastes locaux. À La Réunion il n'y a pas d'école de cinéma, mais l'étude technique et esthétique des moyens de réalisation audio-visuelle est prise en charge par deux écoles, situées dans la ville de Le Port : l'ILOI (Institut de l'image de l'océan Indien) et l'ESA Réunion (Ecole Supérieure d'Art de La Réunion). Il s'agit de deux lieux de formation artistique ayant pour principal fondateur un même homme, Alain Séraphine.

⁵ LIU Xuguang, in «Au cœur du langage visuel d'aujourd'hui», revue *Mondes du cinéma* numéro 7, éd. LettMotif, 2015, pp.279-280.

Adama,
film d'animation, 2016,
copyright : Océan Films.



L'ILOI enseigne des disciplines appartenant au paradigme numérique : jeu vidéo, animation 2D et 3D, réalisation vidéo (destiné au cinéma et à la télévision). Cette formation fournit aux télévisions et au studio d'animation Pipangaï (situé aussi dans la ville de Le Port), des contingents de techniciens, réalisateurs ou assistants. C'est notamment à Pipangaï qu'a été réalisée l'animation du film *Adama*, sorti en salle en 2016, et nominé aux césars. L'adaptation de la bande dessinée *Zombillénium* a aussi bénéficié de cette infrastructure. Cependant, plus que la formation aux techniques d'animation, c'est la partie formation à la réalisation vidéo destinée au cinéma ou à l'art vidéo qui intéresse le plus notre propos. Ces deux exemples d'œuvres d'animation, bien

qu'ayant bénéficié d'équipes techniques basées à La Réunion sont avant tout le fait d'univers créés par des auteurs non réunionnais. Des personnes ayant développé des travaux audiovisuels dont ils sont les auteurs, ont été aussi formées dans le système des écoles d'art. Leurs productions sont à tendance cinéma d'art et essai (documentaire ou court métrage de fiction) et art vidéo, elles répondent à la dynamique du schéma « transdisciplinaire » des artistes/cinéastes internationaux cités plus haut. Je pense ici au travail vidéo et cinéma de jeunes artistes tels que Erika Etangsalé (formée à l'ILOI), Sophie Louÿs (ILOI), Myriam Omar Awadi (ESA Réunion, ESA Brest), Yohann Queland de Saint-Pern (ILOI, ESA Réunion, ESA Rouen), Soleïman Badat (ESA Réunion), Laurent

Zitte (ESA Réunion) ou Esther Hoareau (ESA Réunion, ESA Dijon), Olivier Carrette (Installé à La Réunion, formateur à l'ILOI, formé à Bruxelles à l'école de La Cambres). Les artistes issus de l'école supérieure d'art ayant une tendance transdisciplinaire, la vidéo et le cinéma sont souvent pour eux des pratiques parmi d'autres.

Le parcours «scolaire» de bon nombre d'entre eux interdit déjà de les réduire à la culture d'un seul territoire géographique, et met donc à mal le désir de notre texte de créer une histoire particulière de l'art audio-visuel de La Réunion. Ce qui fait dès lors de l'idée d'une application différente de la notion de culture postmoderne à la particularité réunionnaise une chose non effective sur le plan empirique. Ce qui est applicable à la réalité sociotechnique d'un territoire «réel», matériel ne l'est pas systématiquement pour un territoire «immatériel», culturel et artistique, issu de cette même réalité sociotechnique. On pourrait donc dire que les théories sur les cultures industrielles et postindustrielles sont certes plus pertinentes appliquées à la réalité de territoires ayant été fortement industrialisés, mais que les imaginaires de ces divers territoires circulant hors des contingences matérielles liées à la réalité sociotechnique qui a permis leur production, la culture d'un territoire ne se confond pas à sa réalité sociotechnique. Par exemple, la culture états-unienne n'existe pas qu'aux États-Unis, ce à la fois à cause de la forte circulation d'objets culturels issus de ce

territoire, dépendant donc de ses capacités de production et de diffusion, mais aussi car les habitants d'un territoire différent de celui d'où proviennent ces objets peuvent adopter leurs formes esthétiques dans leurs propres productions culturelles, et même si cela se fait sans moyens techniques de production et de diffusion équivalents.

La différence entre culture industrielle et culture non industrielle ou culture postindustrielle se joue dans les moyens de réalisation des objets culturels. Mais nous avons vu que l'ère numérique permettait la production et la diffusion à moindre coût d'objets vidéo/cinéma que l'on ne pouvait imaginer jusque là que dans le cadre de contingences industrielles lourdes. Le tournant, pour ce qui est de la non distinction entre cinéma/vidéo, a eu lieu au début des années 2000 avec la démocratisation du montage vidéo informatique et des caméras numériques à moindre coût. Les artistes vidéastes issus des écoles de La Réunion que nous avons choisi de nommer ont commencé à produire au début des années 2000. Ainsi, la question de la distinction art vidéo/cinéma, chez eux, ne se pose que dans le cadre de contingences mondialisées.

De manière générale la distinction entre art vidéo et cinéma produite par la théorie postmoderne de Jameson n'est donc contredite que sur le plan sociotechnique : le passage au numérique a amoindri la distinction technique entre moyens de productions audiovisuelles, mais aussi entre productions de territoires ayant été industrialisés et

l'ayant moins été. Mais comme les territoires n'ayant pas connu d'industrie cinématographique sont passés directement à la production en vidéo numérique, la théorie postmoderne distinguant cinéma et vidéo sur des bases techniques, datant d'avant le numérique, n'y est pas applicable ou alors applicable seulement en détachant cette histoire de sa particularité régionale. La dimension culturelle et esthétique ne résiste qu'ainsi. La question postmoderne en vidéo/cinéma bien que n'étant a posteriori plus effective sur le plan technique (matériel), l'est encore totalement sur le plan institutionnel et esthétique (immatériel). Il y a une histoire de l'art vidéo distincte de celle du cinéma, en témoignent les revues, textes qui continuent à aborder ces formes en maintenant une différence. De ce fait, de manière contradictoire, en adoptant le choix de Jameson, en partant d'une perspective purement matérialiste, la vidéo et le cinéma deviennent le même médium. C'est seulement en restant sur un plan historique, culturel et esthétique (immatériel), entretenu par des discours et pratiques institutionnelles, que cette différence peut se maintenir. ■

CE TEXTE A ÉTÉ ÉCRIT
DANS LE CADRE D'UNE RÉSIDENCE
D'ÉCRITURE AU FRAC RÉUNION





Les églises font leur cinéma

par Lova Rabary-Rakotondravony et Raoto Andriamanambe

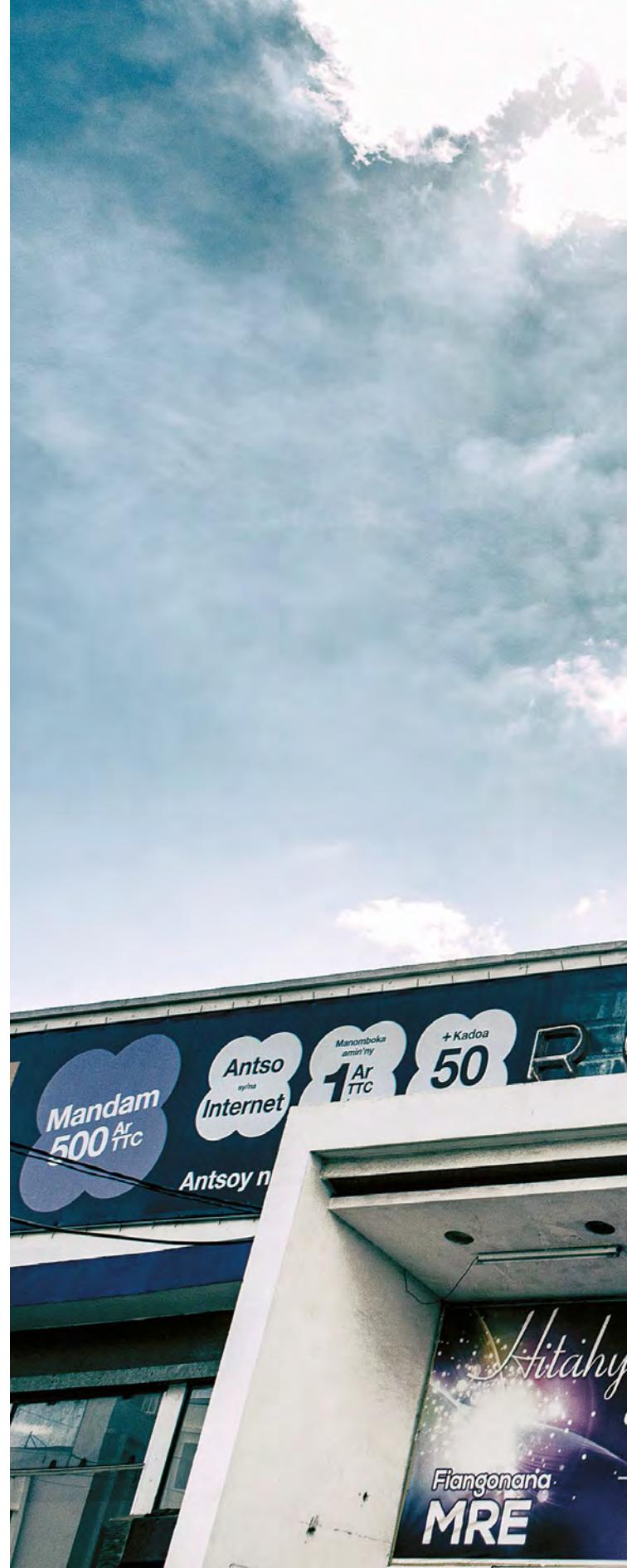
Depuis quelques années, les salles obscures malgaches vivent quotidiennement des illuminations. Dans les salles de cinéma les plus emblématiques, le cinéma a laissé sa place aux cultes chrétiens.

Le port de tête est altier. Le regard perçant. Le smoking cintré à perfection. Une immense typographie moderne accroche le regard. Ce n'est pas l'affiche du dernier James Bond mais le «billboard» annonce la fréquence des cultes des Messagers Radio Évangélique (MRE). C'est le leader de l'église lui-même qui en fait la «promo». Son nom est Jocelyn, Pasteur Jocelyn. Depuis des décennies, il est la tête de pont des églises «cadettes», la dénomination «lisse» des sectes à Madagascar par les institutions ecclésiales traditionnelles. Depuis 20 ans, cette église en particulier, sous la conduite du pasteur, investit le Roxy, une salle de cinéma emblématique de la capitale malgache.

Rêves

10 heures, en ce dernier mercredi du mois de novembre 1970, à Antananarivo. Les jacarandas sont en fleur. Le quartier se pare en mauve. Il fait chaud et l'air est lourd. Les nuages sont gorgés de pluie. Sur l'air de «Ole Man Trouble» d'Otis Redding, Jean-Claude «Rakl» avance d'un pas presto et plein d'assurance avec sa clique. Il arbore une balafre qu'il exhibe fièrement sur le visage. Avec sa coupe afro – la coupe dite «brown», du chanteur américain James Brown – le jeune homme arpente le quartier d'Antaninarenina avec ses autres amis «zalé»¹. Ce quartier est l'un de leur «saloon» préféré car il est proche des salles de cinéma Roxy, Ritz et Rex.

¹ Zalé : des jeunes de la capitale désœuvrés se définissant par identification aux «Alliés» de la Seconde Guerre mondiale (Françoise Raison-Jourde).





anao
anie Jesoa

Tongasoa

Pateur JOCELYN
RANJARISON

Pateur JOCELYN
RANJARISON

FAMCONANA
MRE

ALAHADY

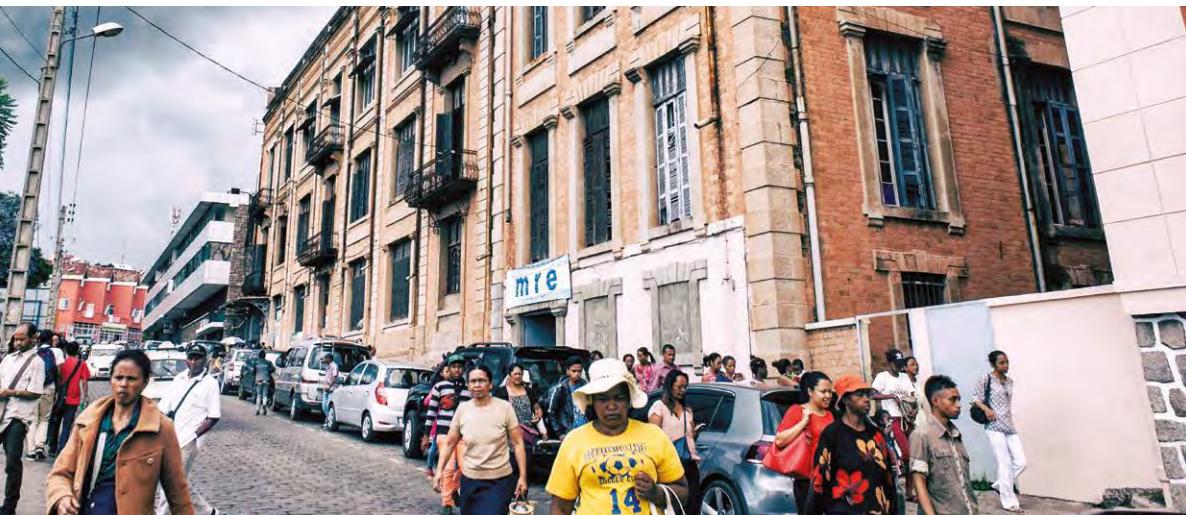
ALATSINAINY

ALAROBIA

ALAKAMISY

SABOTSY
REUNIONDES JEUNES

Fandahara and TEN
Alatsindiny → Sabotsy
Sora → Gora DREAMIN
Ireo fotoam-bavaka
01.00 - 09.30
10.30 - 12.30
14.00 - 16.30
06.30 - 12.00
08.30 - 13.30
14.30 - 16.30



Après avoir fumé du chanvre indien, notre «zalé» décide de voir un film pour s'évader de la dure réalité du quotidien avec ses amis. Le choix porte sur l'un de ces westerns dont les «Zwam»² raffolent tant. Ces jeunes d'origine populaire sont bien souvent descendants d'esclaves. Ils se sont appropriés de la culture du western avec l'imaginaire qui va avec. D'ailleurs, leur nom fait référence aux westerns dont ils sont friands et reflète leur goût pour les codes de langage. En effet, en ces débuts des années 70, le cinéma est devenu la pièce maîtresse de l'identité «zalé».

Ces jeunes désœuvrés de la capitale malgache s'extasient devant les rêves vendus par les John Wayne et consorts. Ils se nourrissent des exploits des «roles»³ contre les Indiens. Même les quartiers sont rebaptisés du nom des villes célèbres du Far West. Anjanahary est par exemple surnommé Texas. Toutes les symboliques et les images de cet univers reviennent dans la culture. Les personnages : le cow-boy, les Indiens ; le décor : la diligence, le saloon, le climat de violence et les duels. Dans ce sens, le cinéma Roxy est leur temple. Un paradis pour s'évader de l'enfer du quotidien : le chômage, la délinquance et la marginalisation dans cette société tananarivienne fortement inégalitaire. Rakl achète son ticket à 100 fmg pour voir le film Sabata. Écran noir, puis une image et le rêve commence.

Révolution

Depuis les années 70, de l'eau a coulé sous les ponts. Au fur et à mesure que la trajectoire économique malgache a suivi une pente descendante, les offres culturelles se sont également

amenuesées. Comme dans toutes les capitales qui se respectent, les Tananariviens étaient friands de cinéma. Chaque mercredi, jeudi et les week-ends, ils se ruait dans les salles obscures. À cette époque, s'offrir une télévision était un luxe. Alors, le cinéma allait bon train. Évidemment, les adolescents y allaient pour sortir avec des amis et souvent avec des «petits amis». «Beaucoup de jeunes ont construit leur vie amoureuse dans les salles de cinéma», raconte, nostalgique, Tsarafara Rakotoson, alias Rajao, comédien star de la vidéo malgache.

Dans les années 70, la Grande île ne recensait pas moins d'une cinquantaine de salles. Selon Karine Blanchon, dans son article *Écrans noirs sur l'Île rouge. Voir le cinéma à Madagascar, hier et aujourd'hui*, «le nombre de spectateurs à Antananarivo était de près de 1 700 000 à cette même période». Néanmoins, la révolution de 1972 est passée par là. La révolution socialiste et son *Livre rouge*, aussi. Avec l'avènement de la deuxième République, l'État décide de contrôler la diffusion des films. Il s'attribue dès lors le monopole de l'importation, de la distribution et de la programmation des films. Les salles sont invitées à diffuser de plus en plus de films «soviétiques» et nord-coréens, ainsi que des images de propagande.

Rio est l'un des premiers à baisser rideau dès 1974. Mais les autres ne vont pas tarder à l'imiter. Les salles emblématiques ferment tour à tour leurs portes. Vendues ensuite à des investisseurs privés, «elles ont été détournées de leur utilisation initiale», regrette Lova Nantenaina, réalisateur et producteur. Bon-Temps Ramitandrinarivo, directeur général de l'Office malgache du cinéma (OMACI), préfère plutôt dire qu'elles «accueillent une série d'activités qui génèrent des revenus pour leurs propriétaires». Ce que le cinéma, dans le contexte actuel, ne permet plus. Elles deviendront alors au fil du temps des entrepôts, des centres commerciaux, des salles de spectacle ou des... églises.

2 Zwam : Zatovo Western Amical Malagasy. Jeune chômeur, prolétaire, jeune homme d'origine servile, esclave. Groupe de jeunes des quartiers d'Antananarivo, autre dénomination du zalé.

3 Rôles : le héros d'un film.



Vidéos-gargotes

Avec la fermeture des salles de cinéma, les Malgaches se consolent avec ce que Karine Blanchon, spécialiste des cinémas de l'océan Indien et auteure de deux ouvrages et de nombreux articles sur le septième art à Madagascar, appelle les «vidéos-gargotes». «Dans ces lieux exiguës, sans fenêtre et équipés d'une télévision, des films d'action américains ou asiatiques sont diffusés sur support VHS puis VCD», écrit-elle. La démocratisation du petit écran va faire le reste. La multiplication des stations de télévision qui se créent dans le sillage de la libéralisation au milieu des années 90 emmène les films dans les foyers. Tout comme l'arrivée des lecteurs DVD de très bon marché sur le marché de l'électronique. Le boom de la technologie et l'absence de contrôle facilitent le piratage des films étrangers, vendus sur DVD et diffusés sur certaines chaînes sans avoir payé aucun droit.

La télévision supplante le cinéma avant que les écrans ne s'imposent dans la culture du septième art. Les téléspectateurs ne semblent plus rechercher «*cette expérience sensorielle*» décrite par Lova Nantenaina. «*Cette sensation d'être coupé du monde, mais aussi de voir, d'entendre et de ressentir*». La culture est reléguée au second plan. «*L'érosion culturelle ne concerne pas uniquement le cinéma. Elle s'étend à tous les domaines comme le théâtre. Presque toutes les salles de spectacle ont perdu leurs identités et leur fonction*», lâche, amer, Mandimby Maharo, webjournaliste et créateur du webzine Culture261⁴.

De temps en temps, des films dits du cinéma populaire, sont diffusés dans ces salles. Mais ces projections se font en «avant-première» de la sortie en VCD et DVD. «*Une véritable erreur stratégique*

4 www.culture261.com



des producteurs. Ils se retrouvent piratés dans l'heure qui vient», s'indigne encore Lova Nantaina. «Le cinéma peut pourtant être rentable pour les exploitants des salles», glisse-t-il. Encore faut-il évidemment avoir de bons programmateurs. Et des salles qui répondent aux normes technologiques. Mais en attendant, «suivre le circuit des salles et la chronologie des médias occasionne aujourd'hui davantage de pertes que de profits pour les producteurs», signale Bon-Temps Ramitandrinarivo. D'où «le refus de beaucoup de cinéastes de la projection de leurs œuvres à Madagascar», poursuit-il.

Temple

Il est midi. Un mois de novembre 2017. Un mercredi. Le ciel est gris. Les jacarandas sont en fleur. Dans sa chemise fraîchement repassée, un sexagénaire arpente difficilement les escaliers d'Antaninarenina. Le regard de Rakl s'est adouci. Le visage raviné par les rides trahit le poids des années. Même la balafre s'est estompée avec les rides. Dorénavant, le sexagénaire ne veut plus changer le monde, ni la société malgache. Les histoires de western, de far west, de duels... font partie de l'histoire ancienne. S'il arpente les rues d'Antaninarenina, c'est toujours pour rejoindre le cinéma Roxy, mais cette fois-ci pas pour admirer les duels mémorables de Clint Estwood, mais pour le culte hebdomadaire du mercredi des MRE. L'ancien «Zalé» a bien changé. Aujourd'hui, il est un homme respectable, chauffeur de taxi et fervent fidèle de cette église. «Je m'en suis sorti», nous confie-t-il. «Son» temple du cinéma western est devenu une église. Les chants de louange nourris à grand renfort de synthétiseur, de batterie et d'applaudissements ont remplacé les bandes-son d'Ennio Morricone. La quête a succédé au pied levé l'entracte habituel.



Dans son église au Roxy, Pasteur Jocelyn Ranjarison agit presque en chef d'orchestre. Du cinéma, il partage l'esthétisme et le goût du rythme pour ses cultes. Fin musicien de surcroit et manager touche-à-tout à l'américaine, le pasteur a réussi à fédérer autour de lui des milliers de fidèles dans la capitale ainsi que dans toute l'île. Le cinéma Roxy, jadis dédié au septième art emmène dorénavant les ouailles au septième quotidennement. Depuis près de 20 ans, le Seigneur est loué du lundi aux premières heures pour bien commencer la semaine, les mercredis, jeudis, vendredis à la mi-journée, et bien sûr le dimanche. Même destinée pour le cinéma Ritz voisin, occupé par l'église Shine. Est-ce que le fait d'occuper une salle cinéma dérange autre mesure les fidèles ? «Le spirituel est plus important que le temporel», répond Rakl. Un autre répond en rigolant «c'est bien que ce soit en plein centre-ville. Je peux aller aisément rejoindre mon bureau après le culte». Dans toute cette histoire, les fans de films et de la culture cinéma ne savent plus à quel saint se vouer. Il leur faudra un véritable miracle pour qu'un ou des investisseurs, voire l'État, s'intéressent au cinéma... ■



Photographie



Corine Tellier

Carpe Diem

*“Certains regards en disent long...
Les yeux ne mentent pas, ils sont les messagers de nos émotions
et de nos pensées... dans les yeux il y a la vérité !”*



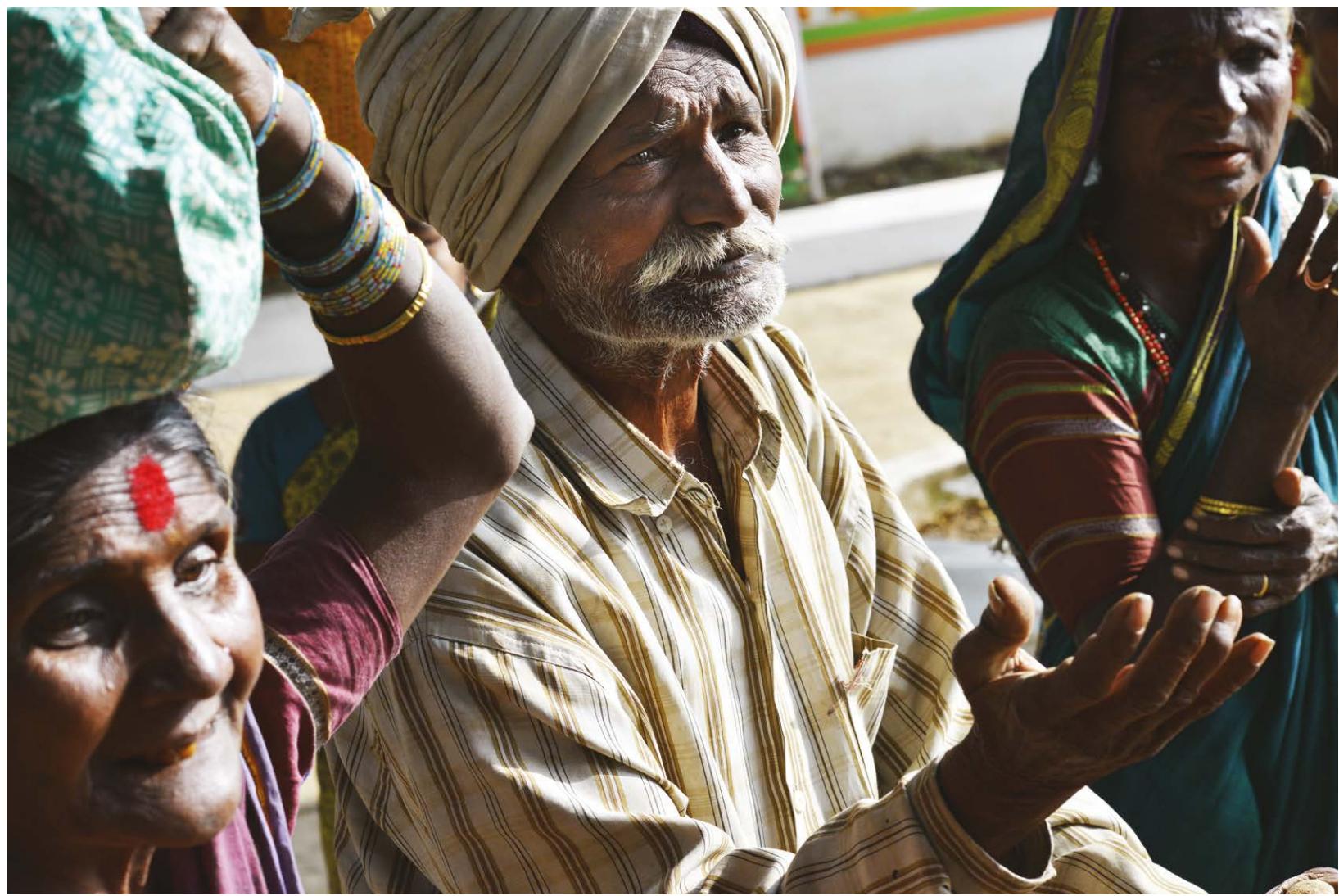




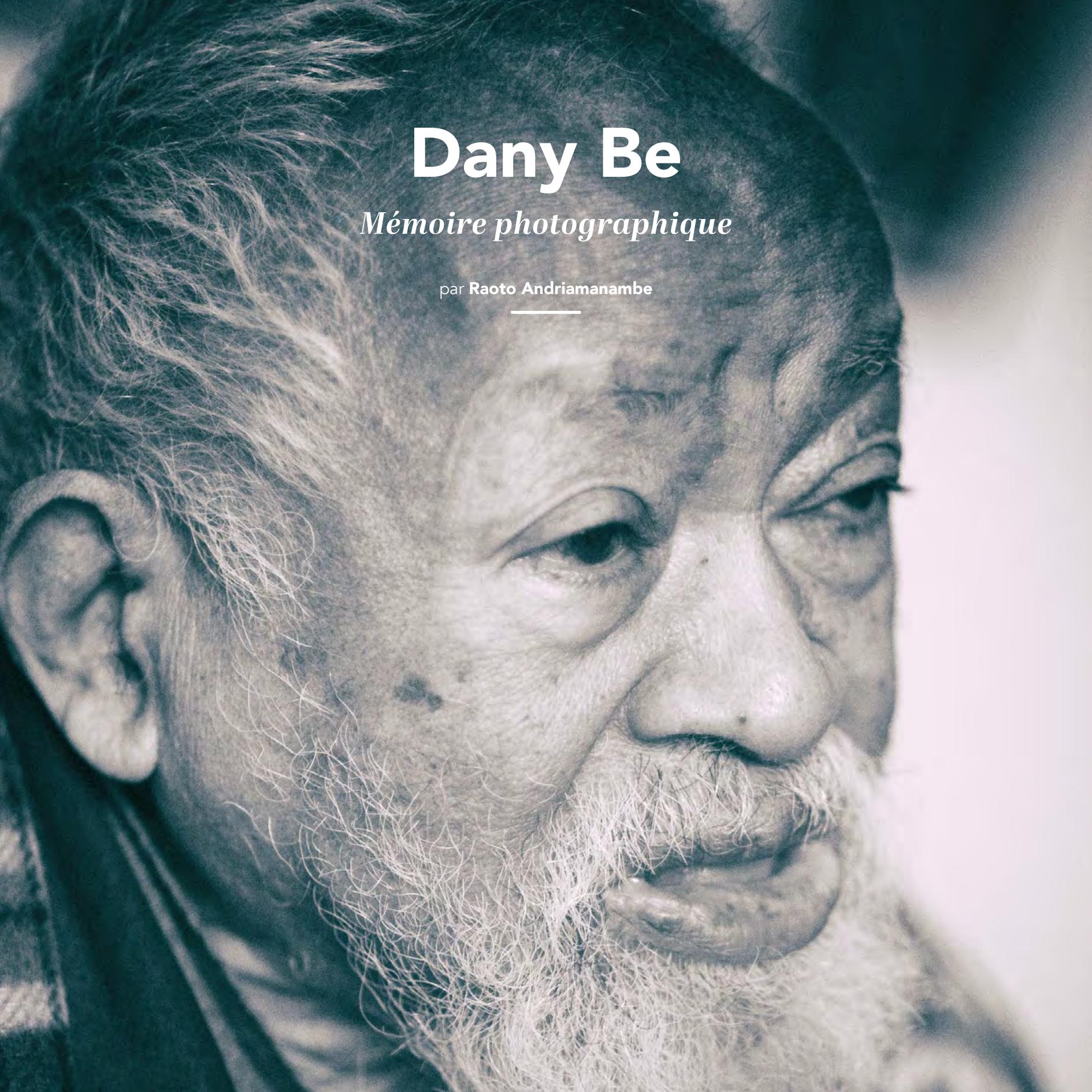












Dany Be

Mémoire photographique

par **Raoto Andriamanambe**



Dany Be est la figure iconique du photo-journalisme malgache. Toujours révolté, témoin impétueux de son temps, il a capté les évènements marquants de l'histoire de la Grande île. Retour sur cinquante-huit années de photos et d'anecdotes avec l'un des maîtres du noir et blanc.

De jeunes garçons fixent l'objectif en souriant, tandis que le train est en gare. La légèreté de la scène contraste avec la gravité de son contexte. Nous sommes le 13 décembre 1972. Les Merina doivent quitter la ville portuaire de Toamasina, peuplée majoritairement par les Betsimisaraka. Certains le feront sur des wagons destinés au bétail. Ce cliché, en noir et blanc, trône dans le salon d'un des fils de Daniel Félix Rakotoseheno, plus connu sous le pseudonyme de Dany Be. «C'est l'un des clichés que j'apprécie le plus», souffle l'octogénaire. En effet, cette photo résume son art: «observer et critiquer les travers de la société où nous évoluons», comme il aime tant le rappeler.

Faire de la photo autrement

C'est dans cette maison cossue, dans le quartier tranquille de Sainte Marie «kely», que le «monument» nous accueille tout en souriant, le regard vif malgré le poids des années, de la maladie et de la fatigue. Comme à l'accoutumée, il ne peut s'empêcher de parler des actualités – vieux réflexe journalistique – et de commenter l'avenir du monde de la presse malgache. «Je m'inquiète du devenir du métier, dit-il. Il faut résister et être solidaire». Dany Be sait de quoi il en retourne. Avec son appareil photo comme fidèle compagnon, il a été à la première loge pour assister à la lente mutation du journalisme et de la société malgache. Les domaines de la photographie et du journalisme, l'homme est tombé dedans quand il était petit. Né en 1933 d'un père journaliste, le jeune Dany Be fera ses premières gammes dans l'armée française en 1956 «lors des longues marches militaires dirigées par de beaux "salauds" corses», apostrophe-t-il avec le franc-parler qui est le sien. «Les officiers prenaient des photos des atrocités qu'ils

avaient commises. C'est à cette époque que je me suis dit que je devais faire de la photographie autrement». C'est avec l'armée française qu'il découvrira les quatre coins de la Grande île et s'initiera à la photographie.

Cru centennal

Une fois démobilisé, il intègre le studio à Antsirabe de Paul Rakotozafy, un photographe malgache célèbre. Il y apprend les rudiments des techniques de développement en laboratoire. «Il m'avait interdit de toucher à ses appareils photo. Je devais tout simplement me contenter d'apprendre en regardant», rigole-t-il. Son grand frère lui conseille de venir travailler à ses côtés, dans un studio photo à Antananarivo. 19 mars 1959, une inondation d'une intensité exceptionnelle frappe la capitale malgache. Durant ce cru centennal, le néophyte Dany Be fera ses preuves. Le jeune homme embarque sur une vedette puis prend des clichés, la boule au ventre. «Je n'avais pas le droit à l'erreur puisque les photos devaient être envoyées

directement à Paris», se remémore-t-il. Cette inondation, qui restera dans les annales de la capitale, le lancera dans le grand bain de la photographie. Il est l'un des rares photographes malgaches à avoir pris de tels clichés historiques à plus d'un titre. En mars 1960, le prestigieux journal *Le Courier de Madagascar* l'embauche. Muni de son Rolleiflex, il s'initie aux arcanes du métier auprès de grands noms de la photographie comme Aris Rakotondrazaka, un de ses mentors. À partir de là, tout s'emballe. Dany Be couvre les actualités économiques, politiques et sportives ainsi que les voyages présidentiels. Son talent de photographe s'est vite affirmé et lui a valu une collaboration avec l'agence française GAMA photo et l'américaine United Press International.

Événements historiques

Au beau milieu de notre entretien, Dany Be prend le temps de sortir une pile impressionnante de photos. Ses yeux s'illuminent quand il redécouvre le cliché montrant un éphèbe avec une musculature impressionnante adoptant une posture féline. C'est l'immense Jean Louis Ravelomanantsoa. Finaliste olympique lors des J.O. de Mexico en 1968, détenteur du record d'Afrique et de Madagascar du 100 m en 10 secondes lors des Jeux du monde disputés à Helsinki en novembre 1971. Un athlète très proche de Dany Be qui est aussi les yeux et la mémoire de l'âge d'or du sport malgache à travers ses succès et ses défaites mémorables, «à l'image de cette rouste huit buts à zéro que le club de football AS Saint Michel a prise en Soudan en 1963. Ou encore en 1965, quand ce «satané» Théodore Ranjivason lâche le témoin alors que le relais malgache en 4x100 m est largement en tête lors des premiers jeux africains», enrage-t-il. Son poste au *Courrier de Madagascar* lui permet ainsi de visiter le monde (Brésil, Mexique, Philippines, Sénégal, etc.)

et d'immortaliser les évènements historiques comme ce jour du 25 mai 1963. Date de la création de l'OUA qui deviendra l'Union Africaine. Il captera les moments forts de la République malgache, comme le premier vol sans escale Paris-Tana, ou l'inauguration par Philibert Tsiranana de l'aéroport d'Ivato et bien d'autres.

Détention

Ce sont les travaux qu'il a faits, retracant les grands évènements de l'histoire contemporaine, qui lui ont valu la postérité. Il sera l'un des rares journalistes qui a pu se rendre dans le Sud lors de la révolte du 1^{er} avril 1971 menée par Monja Jaona, «qui était un très grand ami et un grand homme», retrace-t-il. De cette expédition de vingt jours dans le Sud, il produira des clichés marquants et mémorables. Il couvrira le samedi sanglant du 13 mai 1972 pour *Paris Match*. C'est aussi au début des années 70 qu'il capte la transformation de la société malgache. «J'avais commencé à observer des sans-abris, les fameux quat'mi, dans les rues d'Antananarivo. C'était un phénomène nouveau, je ne savais pas que cette manifestation extrême de la pauvreté allait durer jusqu'à maintenant». Son histoire d'amour avec *Le Courier de Madagascar* s'achève en mars 1973, juste après un voyage en Argentine. Il sera licencié. Le photoreporter avait été accusé de collusion avec les étudiants dans le sillage de la révolution de 1972. Le pécule qu'il reçoit lui permet de fonder sa propre agence privée baptisée tout simplement *Sary* (photo).

Rétrospective

Durant la période Ratsiraka, Dany Be est un indésirable. Il faut dire que l'homme dérange à travers ses clichés qu'il livrait à l'hebdomadaire *Jeune Afrique*. D'ailleurs, le 14 juillet 1983, onze

éléments de la Direction Générale de l'Information et de la Documentation (police politique) l'embarqueront. Il sera détenu pendant 31 jours et, dans la foulée, près de 2000 clichés seront confisqués, dont des trésors inestimables. «*Ils ne seront jamais rendus*, regrette-il. *J'avais été accusé d'atteinte à la sûreté de l'État. On m'avait détenu arbitrairement*». Malgré la fin de la période socialiste, il continuera à donner des coups de pied dans la fourmilière. En 1991, l'homme couvre la marche sanglante sur le palais présidentiel de lavoloha, le 10 août. «*On nous canardait. Malgré les rafales, je n'avais pas cessé de prendre des photos*». En 1992, il fait un reportage sur le drame du «kere», la famine, dans le Sud. «*Cet homme est en train de mourir de faim. Il succombera quelques heures après que j'ai fait la photo*» décrit-il en montrant une photo dérangeante et poignante issue de ce reportage. La dernière rétrospective sur sa carrière, organisée l'année dernière, a permis à la jeune génération de (re)faire la connaissance de ce monument du photojournalisme.

Raconter une histoire

«*Photographier est un acte productif. On peut s'exprimer sans se limiter à des habitudes. La photo est une possibilité inépuisable d'expression*» explique Dany Be après avoir retracé son cheminement. Cinquante-huit ans après le début de sa carrière, Dany Be donne toujours l'impression d'être homme libre, toujours révolté jamais rassasié. «*Avoir un appareil photographique dernier cri ne suffit pas. C'est l'œil du photographe qui fait la différence*», soutient-il. Les sujets forts pour ses photoreportages qu'il a saisis parlent au monde. «*À travers une prise de vue, on peut tout dire à quelqu'un qui ne parle pas la même langue et qui ne partage pas forcément les mêmes points de vue que vous. Il faut raconter une histoire, non pas se contenter de prendre une photo*». Avec les années, le rebelle s'est assagi mais le regard est toujours aussi juste et aguerri. ■

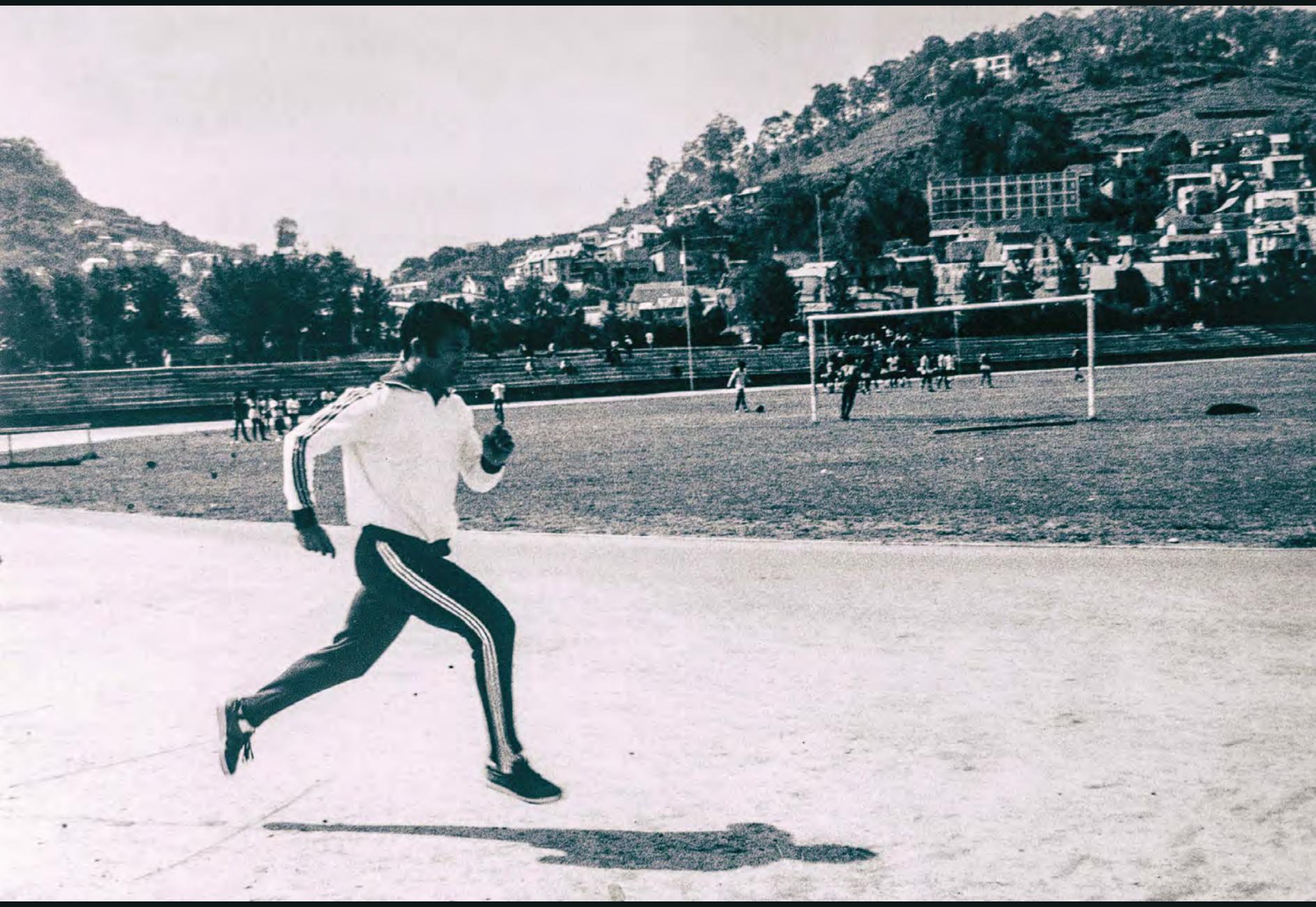
DANY BE, EN QUELQUES DATES

- | | |
|------|---|
| 1933 | Naissance à Antananarivo. |
| 1959 | Il intègre le quotidien <i>Le Courier de Madagascar</i> . |
| 1972 | Il couvre la révolte étudiante de mai pour <i>Paris Match</i> . |
| 1973 | Licencié du <i>Courrier de Madagascar</i> , il fonde sa propre agence «Sary». |
| 1983 | La police politique l'arrête. Près de 2 000 clichés seront perdus. |
| 2016 | Rétrospective à Antananarivo intitulée «Ensemble pour le photojournalisme». |



Rivière de Bemolanga. Avril 1968

Les journalistes de la TVM, Limby Maharavo et Anicet Andriatsalama effectuaient un reportage.
Appréciez la spontanéité de la scène et le contraste entre la modernité de l'époque, symbolisée par le matériel vidéo,
et puis la tradition.



Jean Louis Ravelomanantsoa

Jean Louis Ravelomanantsoa était l'un des plus grands athlètes malgaches. Il était mon ami. Il dégageait une impression de puissance et de facilité. Mais il s'entraînait très dur pour atteindre l'excellence.



Les merina refoulés de Toamasina. 13 décembre 1972

*On m'avait dépêché pour couvrir les évènements dramatiques à Toamasina.
J'avais pris le train. En route, j'ai capté cet instant extraordinaire
plein de légèreté dans un contexte grave.*



Le début des quat'mi. 1973

J'ai assisté à la lente mutation de la société tanaanarivienne.

Ce cliché correspond à un couple qui dort à même les escaliers d'Antaninarenina. Ils étaient sans abris. Ils commençaient à investir les rues de la capitale. Un phénomène qui a toujours cours jusqu'à maintenant.





Vendange au pays betsileo

Ces photos mêlent à la fois l'opulence, représentée par les grappes de raisin, la joie de l'enfance et la pauvreté, matérialisée par les habits du gamin qui sont en lambeaux.



10 août 1991 à lavoloha

*Dès la matinée, je sentais une atmosphère pesante.
J'ai pris mon matériel, puis j'ai marché pendant près de 5 km. Puis, on nous a canardés.
Malgré les tirs, je n'ai pas arrêté de prendre des photos.*

Ambovombe, 15 mai 1992.

*J'ai pu effectuer un reportage photo avec le journaliste
Latimer Rangers durant la grande famine dans le Sud en 1992.
J'ai été témoin de scènes insoutenables comme cet homme
qui est en train de dépérir lentement.*





27 mars 1993

Tandis que le président Zafy Albert faisait son discours inaugural, les membres de la fanfare du gouvernement sont allés uriner ! Imaginez votre président donne une allocution importante et vous faites vos besoins. Cette photo symbolise la décadence de l'armée malgache.



Être photoreporter, c'est être témoin de son temps. 13 mai 2000

Dans les années 2000, un phénomène sociétal nouveau apparaissait dans la ville d'Antananarivo : des mères de famille « vendaient » leurs enfants pour moins de 5 000 ariary. J'ai pris cette photo lors de la célébration de la journée de la Liberté de la presse.

*Bande
dessinée*



ENTRETIEN AVEC

Jean-Luc Schneider

“On a tous en nous quelque chose de singulier, à révéler”

Photo : Corine Tellier





Passionné de bande-dessinée depuis son enfance, Jean-Luc Schneider s'est peu à peu imposé comme une référence de la BD à La Réunion. De ses boutiques dédiées au festival Cyclone, en passant par sa propre maison d'édition, il est aujourd'hui le premier promoteur du genre.

En vingt ans de carrière, Jean-Luc Schneider est la preuve vivante qu'une simple passion peut se transformer en carrière, ou plutôt en destin. Celui qui a grandi à La Réunion depuis ses 7 ans est aujourd'hui propriétaire de trois magasins voués à son art favori, la bande-dessinée. Mais ce n'est pas tout, il est aussi le créateur d'une maison d'édition : Des bulles dans l'Océan. Son parcours était pourtant loin d'être écrit d'avance. C'est en 1997, alors qu'il rentre à La Réunion après un passage en métropole, que l'aventure commence pour Jean-Luc. Bien qu'il affirme n'avoir jamais pensé réaliser un tel chemin, l'entrepreneur admet que la possibilité de travailler dans la BD lui «trottait déjà dans la tête» à l'époque. «C'est pourtant un concours de circonstances, professionnel, qui m'a poussé à ouvrir ma propre boutique», se remémore l'inarrêtable quinqua. À l'époque, une seule enseigne est présente sur l'île, mais Jean-Luc ne la trouve pas portée par de véritables passionnés. Elle s'inscrit dans une logique purement mercantile. C'est en tant que fanatique du 9^e art avant tout qu'il décide de combler ce vide : «je ne comptais pas en faire ma vie à ce moment-là», insiste-t-il. Le destin joue alors en sa faveur puisque la période est faste pour la bande-dessinée, alors qu'il ouvre sa première boutique en 1998.

«Un promoteur de la BD»

Une affaire de passion donc, un mot qui revient très souvent dans le discours de Jean-Luc lorsqu'il parle de son activité. Selon lui, la clé du succès dans le milieu est de parvenir à allier deux différentes passions : Celle du créateur, bien sûr, et celle de l'amateur, au sens de consommateur («*un très vilain mot*» d'après lui), tout aussi essentielle. Ce dernier permet la mise en lumière des artistes qui le fascinent. «*D'autant plus qu'ils sont très rarement de bons promoteurs*». C'est évidemment à la deuxième catégorie d'afficionado qu'appartient le chef d'entreprise : «*on a tous en nous quelque chose de singulier, on l'exprime différemment, mais cela ne demande qu'à être révélé*», philosophe-t-il. Le rôle qu'il s'est trouvé est donc de porter la voix de talents en quête de visibilité.

Car Jean-Luc n'a pas encore fait le pas de donner libre cours à son imagination. Son entourage l'incite pourtant régulièrement à écrire des scénarios. «*Ce n'est pas faute d'avoir des idées, des sentiments à développer, partager*», affirme-t-il. Simplement, l'envie n'est pas assez forte pour l'instant. Il se voit plus comme «un promoteur de la BD». Un métier «très prenant» pour celui qui a tout appris sur le terrain : «*même s'il y a une base technique à connaître, du point de vue de la fabrication du produit, il n'y a pas d'école pour ce que je fais*». Malgré deux décennies de métier, il admet ne pas toujours comprendre pourquoi une œuvre se vend plutôt qu'une autre. «*Beaucoup de paramètres entrent en jeu au lancement d'une nouvelle création, explique-t-il. Même si la communication joue un rôle de plus en plus essentiel*». Un phénomène qui s'accentue avec la multiplication des œuvres, chaque année. Ce que déplore Jean-Luc : «*on est alors carrément dans une démarche marketing : le vrai danger dans les économies de la culture*». Certaines choses fantastiques resteront inconnues pour toujours, là où des créations à première vue moins originales rencontrent un succès immédiat. De fait, la gestion du temps est très importante. Si une production n'est pas assez médiatisée au bon moment, pas assez promue à sa sortie, elle est déjà mal embarquée. «*Et après, c'est trop tard. Il est en effet très rare qu'un produit connaisse un succès à retardement*».

«La condescendance du milieu»

Véritable patron du 9^e art local, Jean-Luc accumule les casquettes, puisqu'il est propriétaire et distributeur de sa propre maison d'édition depuis 2010. Là aussi, c'est en observant ce qui existait déjà qu'il a décidé de se lancer : «*il y avait un peu d'édition, qui comprenait des talents comme Le cri du margouillat. Mais pas assez d'ambition une fois de plus*».

Il apporte alors de la vision et un réel accompagnement pour les créateurs. Son pari, miser sur les talents locaux et leur fournir des moyens de production dignes de ce nom. Ces derniers entrent alors en concurrence avec de nombreux autres auteurs, nationaux et au-delà. C'est autour de deux piliers que Jean-Luc parvient à trouver son équilibre : d'abord un partenariat avec une force commerciale déjà existante, Flammarion. Mais aussi cette capacité à dénicher des projets qualitatifs, avec une valeur ajoutée. Le parcours n'a évidemment pas été simple : «*j'ai d'abord ressenti de la condescendance à l'égard des créations de l'océan Indien de la part du petit milieu*», confie-t-il. Grâce à son propre travail de représentation, chaque année à Angoulême, mais aussi aux revendeurs et libraires, Jean-Luc a finalement vu prospérer sa petite entreprise.

«Rien à leur envier»

En tout, l'année dernière, ce ne sont pas moins de 11 albums qui sont parus sous le sceau Des bulles dans l'Océan. «*Cette année est un vrai tournant en termes de quantité, mais ce que je produis n'a rien à envier à ce qui se fait ailleurs*», s'enorgueillit l'éditeur. Son créneau est simple : d'abord miser sur les talents réunionnais, mais pas seulement. C'est l'ensemble de l'océan Indien qui est dans son viseur. Madagascar représente par exemple un tiers de la production. Mais une fois de plus l'ouverture prime, puisque des auteurs étrangers peuvent aussi être publiés, pourvu que leur création ait un lien avec l'Indianocéanie. Résultat, un ensemble éclectique à souhait, avec des productions mêlant aventure et récit historique, de la pure heroïc-fantasy au Seigneur des anneaux, tout en passant par du polar, entre autres. Véritable passionné, Jean-Luc souhaite partager son amour de la BD avec le plus grand nombre. C'est dans cette optique qu'il participe avec André Pangrani à la création du festival Cyclone BD, en 2001 : «*ce festival naît d'une réelle volonté que la culture vienne au-devant des gens*». Le choix de l'emplacement en est d'ailleurs la parfaite illustration. L'ouverture du Carré cathédrale de Saint-Denis, chef-lieu de l'île, permet à n'importe quel passant un peu curieux de découvrir l'univers quasi-infini des cases et des bulles. Avec une cinquantaine d'auteurs, dessinateurs, scénaristes et coloristes invités et une moyenne de 7 000 à 10 000 visiteurs par édition, le festival fait partie des plus grandes manifestations de l'océan Indien. Ce qui rend très fier Jean-Luc : «*avant l'apparition du Sakifo en 2004, c'était le plus grand. Il n'y a en tout cas pas d'équivalent dans l'océan Indien pour la band-dessinée*». Un évènement qui lui tient toujours à cœur, particulièrement depuis la disparition de son acolyte André Pangrani, en juillet 2016. ■

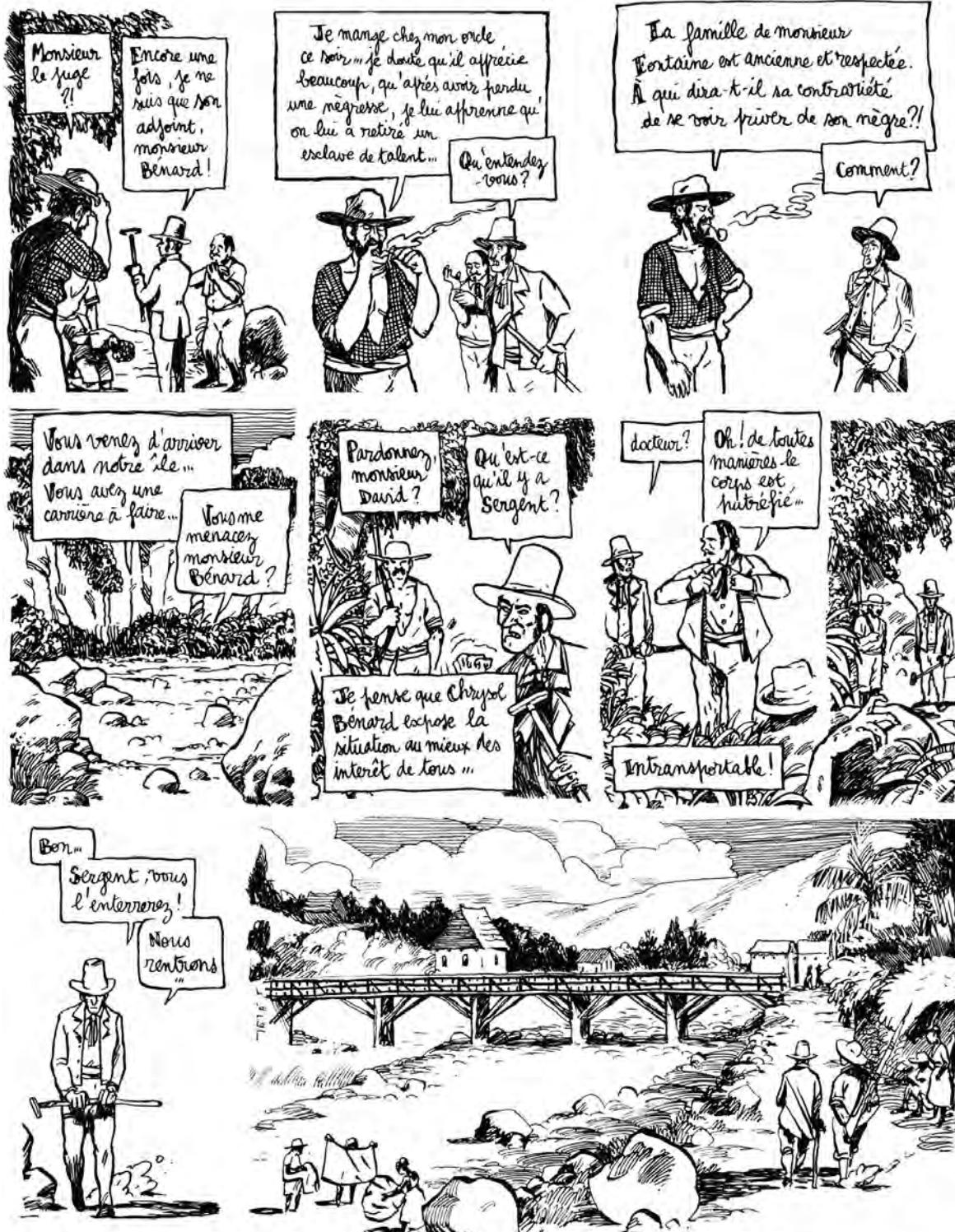
Une esclave

PAR DENIS VIERGE









Esperance fut enterrée le 15 décembre 1824, au lieu-dit l'Aloës, sur la rive gauche de la Rivière Saint-Etienne, dans le Bras de Cilros, sous l'éperon de l'Entre-Doux. Elle avait 40 ans!

d'heure

Merci à Jean Barbier,
et Jean-Luc et Olivier.





Les “Dwa” de fée

par **Raoto Andriamanambe**

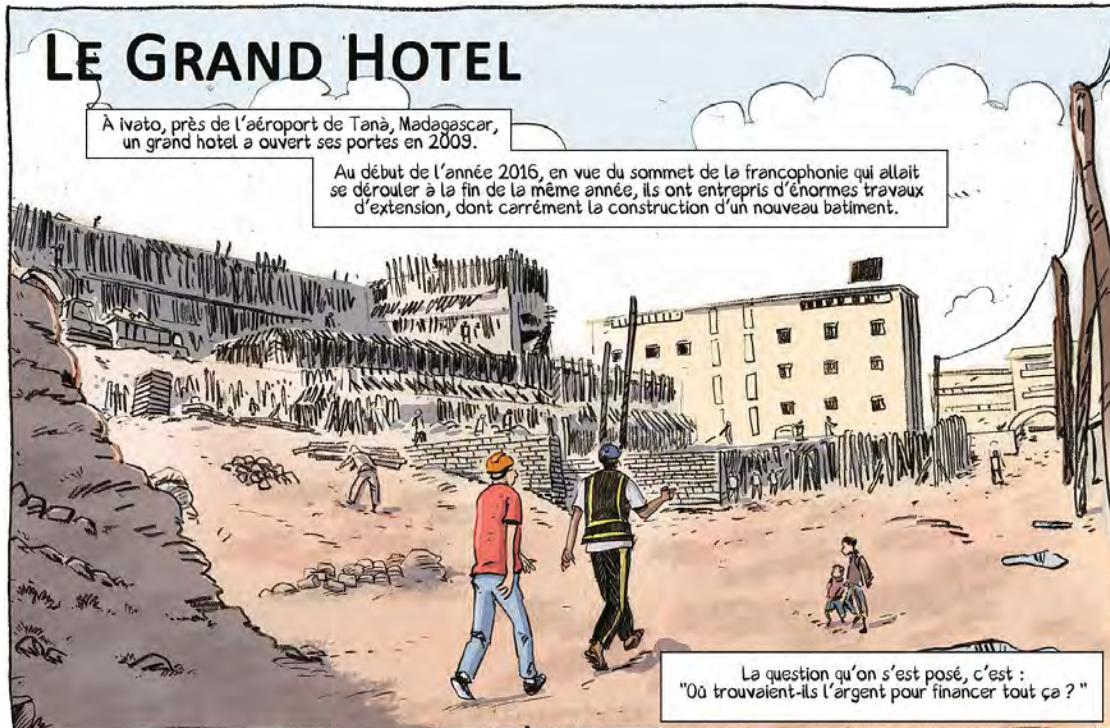
Dans le microcosme malgache de la BD, les jeunes font actuellement bouger les lignes (et les cases). Biberonnée aux comics et aux mangas, la nouvelle génération de bédéistes défoncée tout sur son passage et fait renouer le neuvième art avec son glorieux passé.

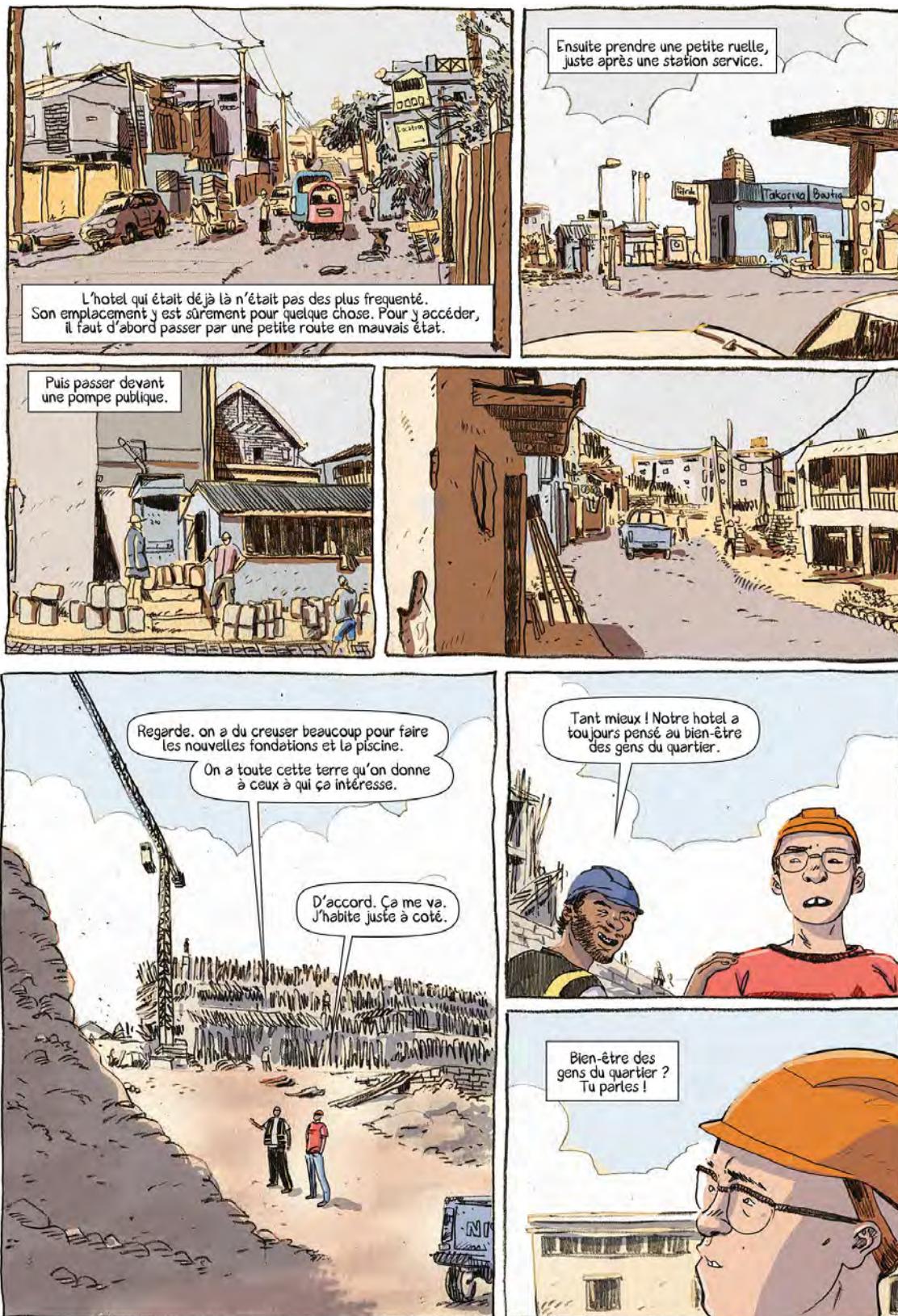
Eric Andriantsialonina, qui signe sous le pseudo Dwa, garde tout de même dans un coin de son esprit ces héros malgaches qui ont fait les beaux jours de la BD malgache des années 80, comme Danz ou Pr Mahiratra. « C'est en lisant ces BD que j'ai eu envie d'en faire », nous confie l'artiste. Sa romance avec la BD commence réellement dans les années 90, époque durant laquelle il découvre les BD franco-belge, américaine et nipponne. Il s'attaque d'abord à une œuvre personnelle ambitieuse. Alors que Dwa est encore étudiant à la Faculté de Droit, d'économie, de gestion et de sociologie à l'Université d'Antananarivo, il suit un cours de dessin et réalise une BD de 264 planches. Le style est encore dilettante, mais l'on reconnaît les prémisses de ce que sera le « coup de griffe » de Dwa : un crayonné fluide, des dessins nerveux et expressifs à souhait.

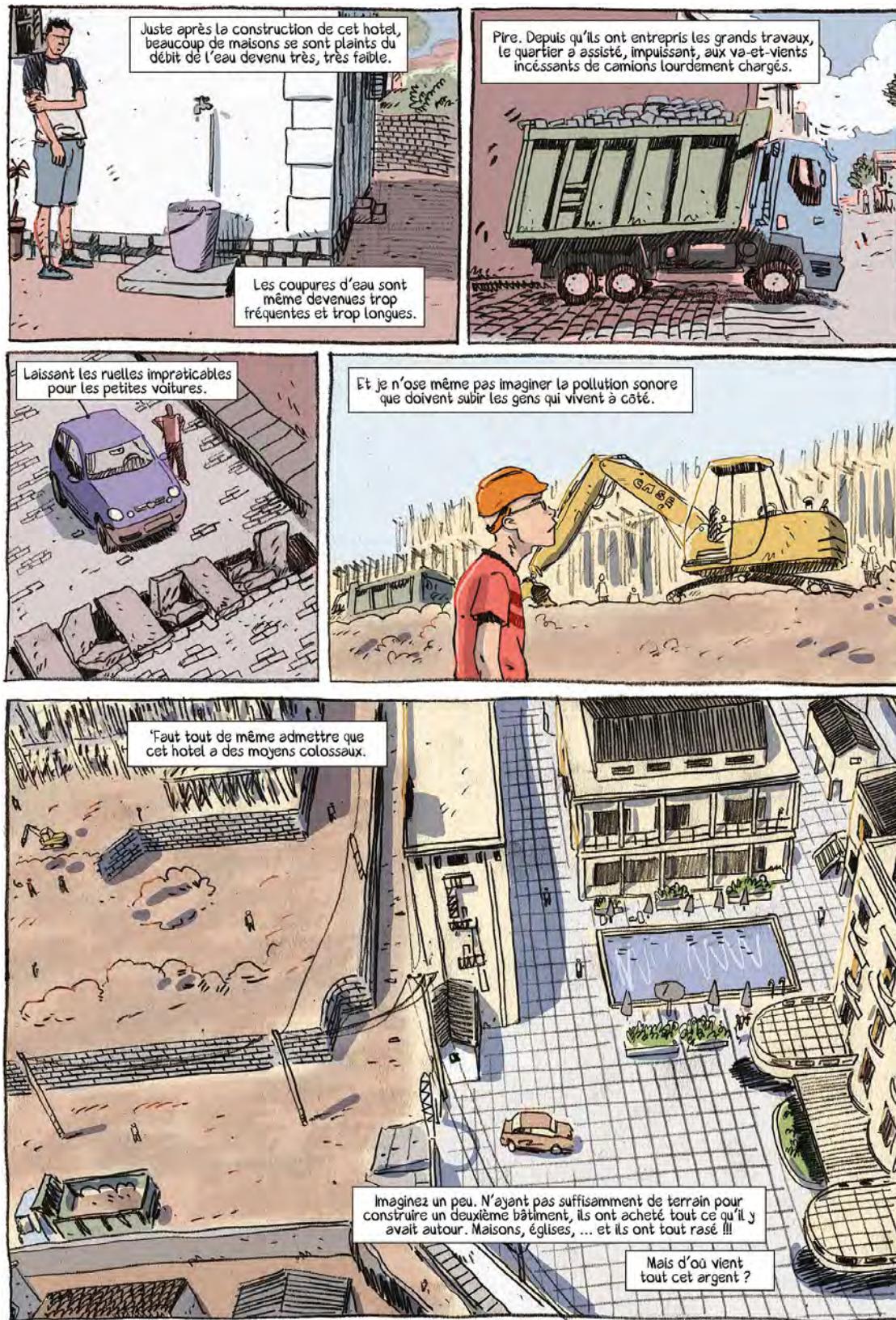
En 2003, il s'aguerrit aux rudiments techniques à travers des ateliers BD. Sa première publication se fera en novembre 2003, dans le catalogue des dessinateurs malgaches, « Madabulles 2004 », édité par le Centre Culturel Albert Camus (ancienne dénomination de l'Institut Français de Madagascar). Dès lors, Dwa suivra une ascension fulgurante. Si bien qu'en 2011, il plaque son ancien job dans un ministère très huppé pour vivre de son art. Car, pour lui, « la liberté de décider » vaut très chère. « Je suis auteur de BD et dessinateur indépendant. Je vis en écrivant des histoires (pour de la BD, pour la radio ou des fois pour le cinéma) et en dessinant. Et je n'ai pas d'autres métiers à côté ». On le retrouve partout : au détour d'une chronique quotidienne dans un quotidien de la capitale, ou dans des projets liés à l'indianocéanité.

Depuis quelques années, le talentueux bédéiste mûrit. Avec un autre illustre dessinateur et caricaturiste malgache, Pov, l'homme nous a gratifiés de trois albums pleins de vitalité : les deux tomes de *Megacomplots* à Tananarive et *Coût d'État* à Tamatave ; puis le petit dernier, *Lundi noir sur l'île rouge*, présenté lors du Festival Cyclone BD à La Réunion. L'album traite d'une histoire d'amour qui se passe durant les grèves de 2009. Tous les trois ont été édités par *Des Bulles dans l'Océan*. Dwa est devenu en quelques années une référence et il ne semble pas près de s'arrêter en si bon chemin. ■





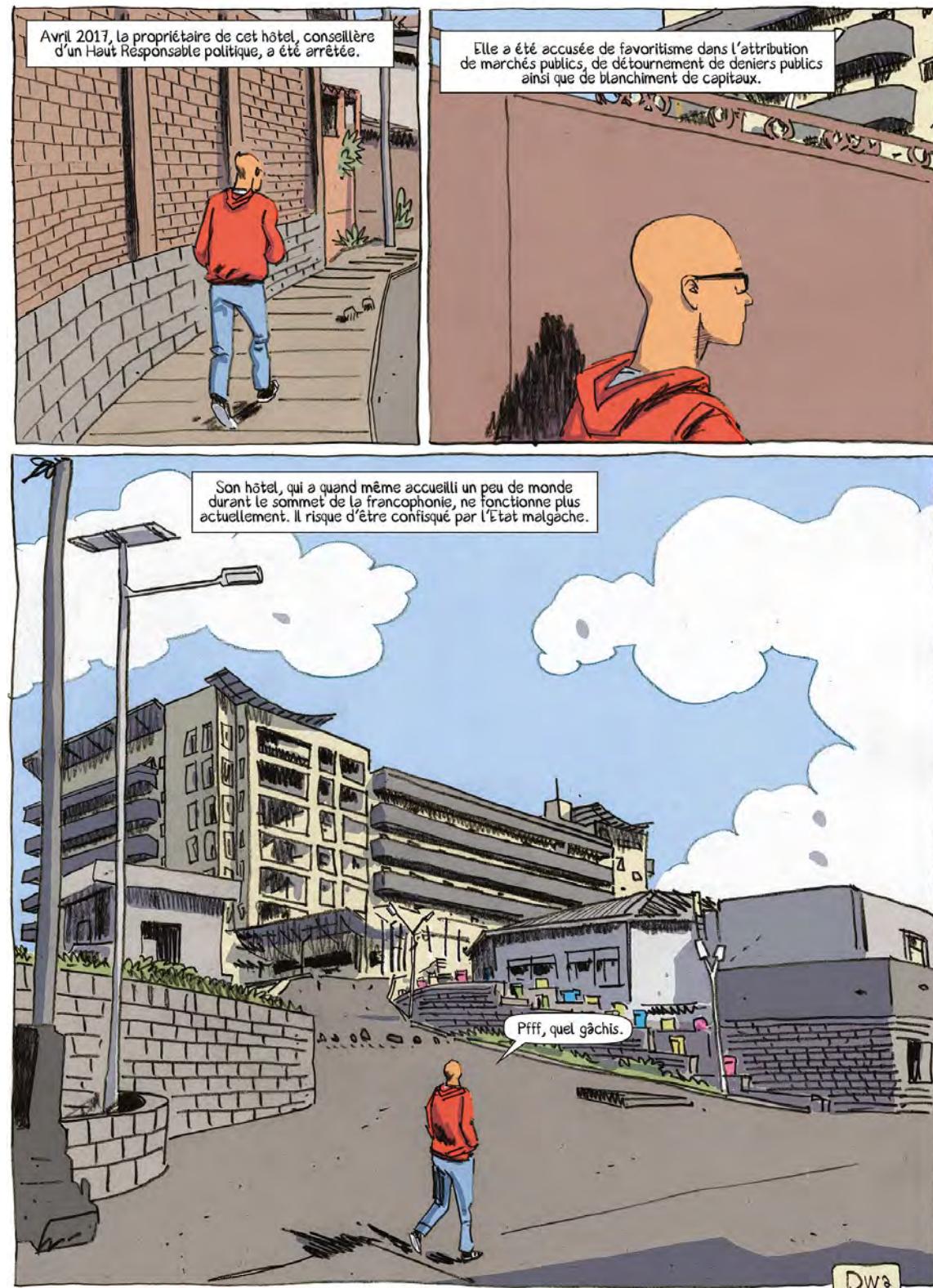








EPILOGUE



Association

CRAAM

Le feu sacré de la culture





Raviver la flamme de la culture contemporaine et des autres expressions culturelles. Ce sont les défis lancés par les initiateurs de l'Association Craam.

« Le Centre de ressources des arts actuels de Madagascar (Craam) cherche à contribuer au développement et au rayonnement du monde artistique malgache. Il veut également promouvoir la créativité chez les jeunes ». Une telle profession de foi pourrait sembler prétentieuse, mais elle sonne comme une évidence dans la bouche de Hobisoa Raininoro, une jeune femme qui milite depuis des années pour l'émergence culturelle de la Grande île. Il ne faut pas se fier aux apparences. Sous ses airs de fille fragile et fluette, elle est à la tête d'une association énergique qui révolutionne, à sa manière, le monde malgache de la culture et des arts vivants, à travers le Craam qu'elle a fondé avec ses amis issus des rangs de l'Association des diplômés en médiation culturelle de l'Université d'Antananarivo (AMDC).

Tanière

Pour s'en convaincre, rien de tel qu'une petite escapade dans la tanière de ces médiateurs culturels. Sous une imposante ombrelle réalisée par l'artiste-plasticien Nonoh Ramaro, les stagiaires écoutent religieusement le formateur. Ici, au cœur du campus universitaire d'Ankatso, l'on croirait qu'il s'agit d'étudiants. Que nenni ! Ces apprenants sont des danseurs professionnels venus dans le cadre du festival de danse Labdihy. Ici, arabesque, ballonné et autre balestra se conjuguent au présent contemporain. Une session de formation que le Craam accueille pour une semaine, comme de nombreuses autres depuis sa mise en place. Si Ankatso est un lieu d'apprentissage, le bâtiment du Craam est un lieu de vie et de culture. La jonction établie entre les arts et les lettres, en somme. C'est aussi un espace conçu pour nourrir et pour stimuler la créativité. Au fil des années, le bâtiment est le refuge et, à la fois, l'épicentre de l'association Craam. La construction de cet espace a comblé un manque dans le campus d'Ankatso, vivier important d'artistes, de décideurs, de brillants cerveaux, mais qui péchait par l'absence d'offres culturelles, à part les festivités épisodiques organisées par les natifs de telle ou telle région de Madagascar. Comme la culture a souvent horreur du vide, avec Tanjona Rabearivony, Hobisoa Raininoro va lancer ce défi assez fou en octobre 2011.

Richesse créative et esthétique

Le pari est suffisamment audacieux pour avoir été plébiscité par les artistes et les partenaires techniques et financiers. Le premier challenge relevé sera la mise en place d'un annuaire pluridisciplinaire en ligne des artistes et des acteurs culturels malgaches. «À Madagascar, il n'y a pas suffisamment d'information culturelle et artistique. Les ressources qui soient tout à fait neutres et qui ne dépendent, ni du public ni du privé, sont peu nombreuses, explique Hobisoa Raininoro. Nous avons travaillé à ce que les informations sur les artistes malgaches ne soient plus éparses, diffuses, diluées, voire tronquées, afin que les opérateurs et professionnels de la culture, d'ici et d'ailleurs, perçoivent la richesse esthétique et créative de la Grande île». «Dans un pays où les structures font défaut, cette initiative a été accueillie à bras ouverts par les acteurs culturels», confie Domoina Ratsara, journaliste culturelle et collaboratrice pour le magazine panafricain traitant du cinéma, Awole. Bien que le travail soit loin d'être terminé – «nous sommes à près de mille artistes», apostrophe Hobisoa Raininoro – ce premier pas incitera à aller plus loin et à accélérer les démarches pour établir une jonction avec l'Office malagasy du droit d'auteur (OMDA). Pour l'instant, ce dernier «ne joue pas le jeu», déplore le leader du Craam, alors qu'il a entre ses mains un répertoire de près de six mille artistes. Il faut dire que, comme dans d'autres domaines de la société malgache, «la volonté politique fait souvent défaut». Au début, même le rectorat de l'université était quelque peu sceptique. À défaut d'un véritable consensus, le plus grand soutien de l'association vient peut-être des jeunes générations. «Les artistes émergents nous font confiance sur nos projets», se réjouit Hobisoa Raininoro.









Carcans

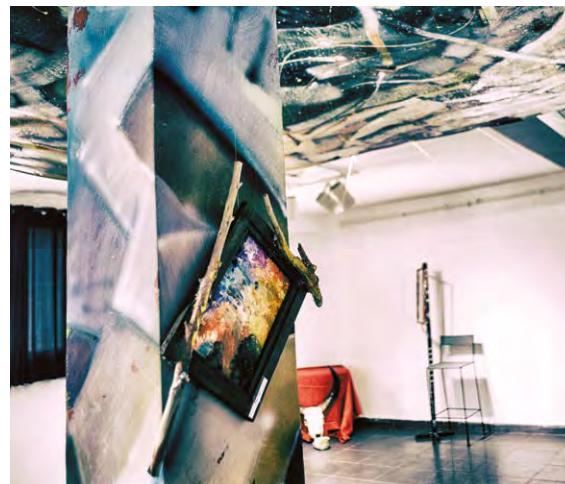
«Pour être franche, on ne savait même pas que le Craam allait encore exister l'année d'après», se remémore sa présidente. L'association a bien résisté. Mieux, elle s'est agrandie tout en proposant diverses prestations de service et surtout elle programme des manifestations au sein de son siège. En quelques années, il est devenu un lieu magnétique. C'est un épicentre du mouvement culturel tananarivien au même titre que l'Institut Français de Madagascar (IFM), le Cercle germano-malgache (CGM) ou, plus récemment, l'Is'Art galerie. Il faut dire que les lieux détonnent : la petite salle bien carrelée. Elle est baignée d'une lumière tamisée et des meubles au design original trustent les rares espaces, bien loin des carcans des années soixante qui constituent les salles d'études mitoyennes. Bien plus encore, le Craam y programme des évènements artistiques variés qui ciblent prioritairement les étudiants d'Ankatso. Domoina Ratsara explique que «la programmation culturelle s'adresse d'abord aux occupants du site universitaire. Cela aiguise leur curiosité et cela donne une autre facette assez diversifiée de la culture (art plastique, danse, etc.) qui ne se résume plus à la musique». En effet, comme les activités de l'association, la programmation est éclectique. «Le Craam valorise également la filière médiation et management culturel», soutient Hobisoa Raininoro.

Horizon

Dans ce sens, l'association a élargi son horizon à travers diverses prestations culturelles. Pour elle, c'est un moyen de subsister. Malgré l'appui du projet Armada, celui de Dinika de l'Union européenne, et les coopérations française et suisse, le combat n'est pas facile. Le Craam doit multiplier les activités pour pouvoir (sur)vivre. «*Nous nous sommes peu à peu spécialisés dans la gestion de projet culturel. On prend des frais administratifs*», explique notre interlocutrice. L'argent permet ensuite de payer les charges (aux alentours de 1 000 euros mensuels) et d'investir dans des formations audacieuses comme la gestion de projets culturels, la régie de manifestation ou une formation en présence scénique pour les artistes. «*Nous essayons de faire appel à des formateurs venus de l'étranger. Ce sont des investissements lourds mais qui en valent la peine*». Elle reconnaît qu'il est assez difficile de joindre les deux bouts parfois et qu'il est ardu de pérenniser les actions «*mais on ne peut plus revenir en arrière*». Pour le Craam, le futur s'écrit sur le temps de la transmission après avoir essaimé à l'envi les graines de l'amour de la culture au sein de l'université. ■

RAOTO ANDRIAMANAMBE

Composée d'une soixantaine de membres, l'association Craam a vu le jour en 2011. Elle est intimement liée aux activités de recherche-action de la Faculté des lettres et des Sciences Humaines, au sein de l'Université d'Antananarivo. Le Labmed, organe de recherche du Parcours Médiation et management culturels, assure un rôle de tutelle scientifique auprès de l'Association des médiateurs culturels (ADMC) et du Craam. Le Craam est ainsi devenu une structure opérationnelle d'intérêt général à vocation nationale et internationale, dont la base de données sur les arts actuels malgaches est mise à la disposition des chercheurs habilités par le Labmed. Le site www.craam.mg est une vitrine gratuite dédiée à toutes les informations relatives au milieu artistique malgache. Le site se veut un panorama de la richesse et la diversité esthétiques/créatives que la Grande île recèle.



CULTURE, TRADITIONS
& MODERNITÉ

Anthropologie
— *Ethnologie*
— *Histoire* —

Anthropologie

Bernadette Ladauge

“Le folklore est un marqueur d'identité”

par Thomas Subervie & Gilbert Cazal

Photos : Corine Tellier



Bernadette Ladauge se définit comme une folkloriste. Loin des clichés, elle y voit une science interne du peuple. Son objet réside dans l'étude de ce qui lie entre eux des individus, ce qui est commun à toute une population : «de la plus haute couche sociale au plus bas des indigents».



Elle fait partie de ces gens que l'on n'oublie pas de sitôt. La voix aussi forte que le corps est menu, les gestes vifs, la démarche alerte et l'aura de ceux qui font leur âge sans le porter, Bernadette Ladauge nous accueille chez elle : « viens a zot marmaille, regard' pas l'desord' seulement. »

Cette invitation sonne comme le « Pas besoin ou l'a honte » si souvent entendu en d'autres temps et d'autres lieux. Bien mal inspirés ceux qui s'arrêtent à son énergique franc-parler. Ce dernier n'a d'égal que sa grande connaissance de La Réunion, ses coutumes et ses traditions populaires.

La créolité s'impose au visiteur dès l'entrée du jardin parsemé d'objets hétéroclites et de plantes rares. L'impression de désordre organisé renforce le charme de la demeure au toit pentu où la pierre et le bois se mêlent harmonieusement. Dès le pas de la porte, le ton est donné : des livres, partout, le long du couloir d'entrée et sur toute sa hauteur. Nous sommes bien chez une ancienne enseignante et l'éclectisme de cette bibliothèque témoigne d'une grande curiosité intellectuelle. Au salon, encore des livres, des murs décorés d'objets du quotidien, instruments de musique, ustensiles de cuisine, outils divers. Une cheminée en pierre de taille rappelle que les nuits d'hiver sont fraîches par ici et donne un caractère intime à toute la pièce. Le salon était un bon choix pour mener à bien notre tâche : recueillir le témoignage de Bernadette Ladauge sur son parcours personnel dans le folklore ainsi que son point de vue sur ce dernier. Espoir déçu pour le premier objectif, bille en tête, notre hôte plonge franchement vers le deuxième exprimant clairement le désir de ne pas s'étendre sur « sa personne » pour nous livrer ses réflexions tirées de toutes ces années consacrées au folklore réunionnais.

S'aidant d'une volumineuse encyclopédie, la professeur de danse traditionnelle laisse parler sa passion. Le mot folklore vient de l'anglais archaïque Folk signifiant peuple et Lore signifiant autant traditions que savoir ou science. « On pourrait le définir comme la connaissance interne des savoirs du peuple. Ainsi, contrairement à l'historien qui étudie de l'extérieur, le folkloriste s'attache, au sein de sa propre culture à étudier les savoirs communs aux différentes classes sociales afin de déterminer les marqueurs d'identité du peuple dans sa globalité ».





“C'est à l'histoire que le folklore est appelé à rendre les services les plus étendus”

La plus grande part du travail de folkloriste consiste en effet à recueillir des documents permettant de retracer les trajectoires d'identité au travers des similitudes trans-géographiques. L'étude de la musique traditionnelle d'un peuple peut aider à éclairer la genèse de celui-ci. «*Lorsque deux sociétés très éloignées, comme la Louisiane et La Réunion, utilisent les mêmes instruments (triangle, violon, accordéon diatonique), en plus de posséder un créole semblable, il y a deux possibilités : soit ces deux peuples ont une origine commune, soit ils ont été en contact à un moment de leur histoire*». Ce lien entre Cajuns et Réunionnais se retrouve d'ailleurs directement dans le nom de leurs territoires. Louisiane et île Bourbon rendant hommage à la même royauté.

Bernadette Ladauge explique également que les accents de musique militaire Ecossaise qui émaillent les «*Sega longtemps*» nous parlent des Réunionnais qui ont quitté l'île pour revenir ensuite riches de références nouvelles. «*On peut y voir un indice que ces deux cultures se sont côtoyées durant les grands conflits du XX^e siècle*». De même la chanson «*Caf' Francisco*» nous raconte la rencontre de notre île et du Portugal, «*La Bourbonnaise*» porte fièrement les couleurs du quadrille breton, «*Boucane cheminée*» est un air qui serait également inspiré d'airs d'opérettes laissés par les Piémontais lorsqu'ils sont venus construire le tunnel reliant Le Port à Saint-Denis.

La mémoire de Jean-Pierre de la Selve traverse son regard. Il était amoureux de l'île, de sa musique de toutes les musiques d'ailleurs. Il a fait un vrai travail sur la musique locale.

Une première conclusion à propos du folklore se dégage peu à peu : «*c'est le populaire qu'il faut observer, par définition ce qui fait un peuple*». Il faut une oreille savamment affûtée pour reconnaître les musiques savantes des différents peuples.

Dans le même ordre d'idée, le costume traditionnel en dit long aussi sur les individus qui le portent. Si les spécificités des vêtements sont directement liées à la géographie d'un territoire et à ses conditions climatiques, les habits ont également un rapport direct avec l'histoire. À La Réunion, ils sont habituellement amples, légers et couvrants, car il y a du soleil, il fait chaud pratiquement toute l'année.

«*Mais on aime aussi le brillant, les couleurs vives qui pétent bien*». D'après Bernadette Ladauge, il faut y voir l'influence des populations indiennes présentes sur l'île comme celle du commerce qui faisait venir la majorité des tissus du sous-continent. La folkloriste se souvient que les jeunes filles aux vêtements bariolés étaient comparées à «un temple malabar» dans sa jeunesse. Une expression qui viendrait étayer sa thèse.

“Réunir Seg a et Maloya”

Spécialiste de danse traditionnelle réunionnaise, c'est un peu malgré elle que Bernadette Ladauge découvre ce qui deviendra une grande partie de son combat : la lutte contre les manipulations du récit historique local à des fins politiques.

C'est dans la deuxième moitié du XX^e siècle que cela se joue : les aspirations indépendantistes d'un parti communiste qui prend de l'ampleur inquiètent l'administration française. Les deux partis vont se pousser mutuellement dans une course à la caricature pour mieux assoir leurs positions. Ce sont alors surenchères et exploitation du folklore.

Cela aboutit à opposer le Seg a musique des Blancs et le Maloya musique des Noirs descendants d'esclaves. Un crève-coeur pour notre interlocutrice qui revendique une seule et même origine pour ces deux genres musicaux : «génétiquement, ce sont des frères siamois. Je ne veux pas les séparer car il a fallu une seule et même mère pour les engendrer».

Leur origine est à chercher dans les usines et propriétés sucrières. Les descendants d'immigrés esclaves malgaches et africains y créent une danse débridée, le «Shega». Sur place, on peut aussi entendre ce qu'on appelle la romance malgache ou maloya. «*Dans le maloya on cause, c'est une musique où la parole se libère, pas festive*».

Le Shega fut petit à petit adopté et adapté par la bourgeoisie blanche de l'époque pour donner le Seg a. Il fut jusque dans les années 80 la pure expression du patrimoine musical populaire. Dans les champs, le shega d'origine enrichi des rythmes indiens donnera un genre unique désigné sous le seul terme de Maloya. Il est alors cantonné aux kabars et services cultuels.





“Le populaire raconte l’histoire”

Singulière lumière jetée sur nos traditions qui seraient non seulement les piliers de notre identité mais également autant de fenêtres ouvertes sur le monde extérieur dont nous nous nourrissons. Mais si pour exister des traditions doivent avoir une origine, pour vivre elles doivent se transmettre.

Ce dernier point amène une affirmation sans appel : «*les femmes, ce sont les femmes qui transmettent les traditions*». Ayant la charge des enfants et donc de leur éducation, elles furent le vecteur tout désigné de cette transmission.

Aux débuts du peuplement, les hommes qui venaient s’installer à l’île Bourbon étaient déjà d’âge mûr et les femmes beaucoup plus jeunes. Cela eut pour conséquence des fratries issues de pères différents où les mères ont fait le lien. De plus, la rudesse de la vie à cette époque a longtemps menacé l’équilibre démographique de la jeune société bourbonnaise. Dans ce contexte, l’union mixte s’est imposée comme une solution de survie. Le métissage des lignées comme des cultures a fondé une société basée sur le partage des origines comme des marqueurs identitaires.

Les rencontres qui ont façonné notre folklore ne sont donc pas uniquement géographiques mais aussi sociales. Dans ce domaine, l’esclavage et son cortège d’inhumanité a également constitué un moteur dans l’élaboration du tissu populaire.

En mettant en contact des populations d’origine africaine, malgache et européenne dans une situation d’urgence démographique, la société esclavagiste a amené les habitants de Bourbon à s’affranchir de la loi morale du Code noir tout en respectant les obligations légales qui en découlent. Ce genre d’adaptation forge des caractères autant qu’elle impose de la souplesse.

Un enfant héritait du statut de sa mère, quel que soit celui du père. L’enfant devait donc à sa mère non seulement son bagage culturel mais également sa place dans la société. Ici encore, les femmes jouent un rôle de premier plan, non seulement celui de lien familial mais également de passerelles entre les communautés.

C’est certainement ce genre de passerelles qu’ont empruntées les différentes langues parlées sur notre sol pour aboutir, guidées par les besoins du quotidien à la langue créole, vernaculaire par essence. Dans tous les thèmes abordés on retrouve une idée directrice dans la pensée de B. Ladauge : l’identité n’est pas à rechercher dans les livres mais dans ce que nous avons communément adopté. «*Les racines sont là où nous avons partagé*», «*les piliers de l’identité ont plusieurs facettes taillées par le bon sens populaire, si c’est bon pour moi, je prends.*»

Et Bernadette Ladauge de regretter la politisation de la culture, surtout pour une conséquence, à son sens, fort dommageable : «*la politisation du folklore a amené une polarisation de notre société en Blancs contre Esclaves ainsi qu’un escamotage de l’intervalle qui est, lui, la vraie source du folklore. Associer une origine ethnique à un statut social est donc une grave erreur*», s’insurge-t-elle. D’autant plus grave lorsque celle-ci est présentée comme le récit historique officiel.

Profonde humaniste, Bernadette Ladauge ne semble chercher que l’unité du peuple réunionnais. À l’image de son ouverture d’esprit avant-gardiste, elle retient la conception la plus large possible de ceux qui le composent : «*le Réunionnais n’est pas seulement celui qui naît ici mais aussi celui qui renaît ici*». Habituée par une énergie qui paraît inaltérable, le professeur de danse traditionnelle continue encore et toujours à transmettre le patrimoine de la population réunionnaise.

En plus d’intervenir régulièrement auprès des enfants de l’île, chaque semaine elle est à l’œuvre dans les ateliers de danse traditionnelle au Conservatoire de Région de Saint-Denis. Une activité qui lui permet d’allier sa passion pour la danse et ses convictions personnelles, à savoir l’importance de la transmission des connaissances.

Bernadette Ladauge regrette tout de même qu’il y ait toujours de nombreuses personnes pour la solliciter, mais «*Beaucoup moins pour reprendre le flambeau*». Ce qui l’inquiète parfois. ■







Quand danser c'est vivre : mouvement de l'âme et langage du corps chez les Ntandroy

par **ANDRIAMAMPIANINA Hanitra Sylvia**

Si vous visitez l'extrême Sud de Madagascar, la zone située entre les fleuves Menarandra et Mandrare, prenez la Route Nationale 10 qui va de Toliara, la capitale du Sud-ouest, à Fort-Dauphin, capitale de l'Anosy. Sur cette piste de moins de 600 km, qui peut se parcourir en une quinzaine d'heures en 4x4, et facilement en cinq jours par taxi-brousse en saison de pluies, vous pouvez saisir l'âme ntandroy que manifestent chaque chose, chaque être, jusqu'au souffle de l'air et à la couleur du vent. Le vent y est dit rouge, le tiomena qui assèche les terres et la nature. Mais la vie, vous l'y sentirez, présente, palpitante entre les épineux, derrière les imposantes dunes mouvantes, sur les plages aux vagues monstrueuses, et jusque dans la danse des garçons qui apparaissent

soudainement à la vue des voyageurs pour manifester activement un accueil sympathique dans cette région réputée inhospitalière. Mais il se trouve que le regard des uns et des autres n'est pas forcément le même sur les cultures. Et pour preuve : « *Danse est peut-être un mot bien élégant pour dénommer les sauvages gambades de nos Antandroy* »¹, écrit le Capitaine Vacher, en août 1901, dans le Bulletin de l'Académie Malgache. Qu'y a-t-il donc à percevoir dans la danse des Ntandroy ?

¹ Vacher, *Op. cit.*, août 1904, *Idem*, p. 137.

La vie anime, l'âme s'exprime, le corps mime

Dans la Grèce antique, la danse était considérée d'origine divine ; et parmi tous les arts, c'était l'un des plus élevés. Il y en avait de toutes sortes, et les Grecs dansaient en toute occasion. Cette remarque peut également se formuler à l'égard des Ntandroy. Car les Ntandroy dansent aussi bien dans la joie que dans les malheurs (maladie, décès, funérailles). Ce qui diffère, ce sont les mouvements de danse et leur exécution, donc la dénomination. Seulement, le regard de beaucoup de Ntandroy sur la danse a été modifié d'une manière assez conséquente. Alors qu'il était honteux de ne pas savoir danser dans les anciens temps, maintenant, c'est l'inverse pour eux, du fait des missionnaires du début du XX^e siècle qui leur ont inculqué que c'est un péché que de danser comme ils le font. Au départ est le chant ou *beko*. Accompagné de *drimotse*, sons vocaux spécifiques produits les lèvres pincées, d'une monotonie permettant d'introduire le rythme comme des battements de tambour, le chant ne peut qu'appeler la danse. Le son appelle le gestuel. Et alors, le répertoire de danses se renouvelle sans cesse, car la création de nouveaux styles de chant entraîne celle de nouveaux styles de danse, dont la danse *tsikidola* et le *tsinjabey* qui est exécuté dans un mouvement d'ensemble, permettant à un grand nombre d'exécuter, dans une chorégraphie improvisée, les mêmes gestes suivant les mêmes rythmes.

D'une manière générale, la danse est utilitaire. Les Ntandroy dansent toujours pour une raison précise, par nécessité. Et non dans l'objectif de démontrer une quelconque beauté. On peut dire que le premier objectif est la preuve d'une capacité d'observation et d'une adresse dans l'imitation. Il en résulte que chez les Ntandroy, il existe beaucoup de danses parodiques – sinon la majorité des danses : le mouvement «*magnariky*» ou «*manota*» imite le zébu qui donne un coup de patte en arrière, c'est le mouvement qui clôt une séquence de danse et s'accompagne des sons très connus

«ia-ha a-haaa !». Ce qui montre aussi que chaque chorégraphie, préparée ou spontanée, est toujours bien structurée. Le «*foly manara*» imite l'oiseau, notamment le cardinal, qui tremble de froid. Les mouvements s'exécutent principalement au niveau des épaules. Le «*tsitsoboke*» reproduit avec art les mouvements de pattes maladroits et saccadés des veaux, et se fait avec des jeux de jambes rapides, menaçant de s'entremêler. Le «*zilikala*», telle la danse pyrrhique grecque qui est une danse de groupe imitant les mouvements faits par les combattants pour éviter tous les coups, imite les mouvements sautillants des marcheurs en forêt qui évitent les branches en l'air et les racines aériennes au sol.

À part les danses parodiques, il en existe qui expriment tout honnêtement les sentiments. Le lutteur, par exemple, se dandine en mettant son ventre en exergue, siège de la volonté et de la force, et ce, pour impressionner l'équipe adverse. C'est ce qui a donné naissance au *tsikidola*, danse du ventre exécuté d'une manière lente et assurée. Les femmes dansent alors, à leur tour, juste pour les accompagner et les encourager, et pour les soutenir avec leurs chants.

La danse est aussi l'exécution d'une prière. C'est ce qu'on trouve dans le «*misalale*», ces mouvements de mains très connus qui semblent solliciter les forces du cosmos (bras pliés à la hauteur des épaules et mains s'agitant vers le haut) et les énergies telluriques (bras pareillement pliés à la hauteur des épaules et mains s'agitant vers le bas), pour les équilibrer dans l'être d'une manière harmonieuse.

Comprendre les Ntandroy en comprenant leur danse

Véhicule identitaire par excellence pour les Ntandroy, la danse est expression de sentiment de «soi», de vie. De telle sorte que dans l'île en général, dès qu'on parle de Ntandroy, l'image des mouvements de danse spécifique s'impose en premier, immédiatement, avant toute chose.

Mais les *Ntandroy* eux-mêmes se distinguent en deux groupes principaux : les *Tatignana*, ceux de l'Est, et les *Tahandrefa*, ceux de l'Ouest. Les observateurs peuvent les différencier par leur manière de s'exprimer par la danse. Alors que les gens de l'Est sont de grands producteurs de nouveaux pas et de nouveaux gestuels, ceux de l'Ouest sont des exécutants de grande fierté et vigueur. En effet, contrairement à ceux des *Tatignana*, leurs mouvements sont exécutés la tête toujours haute, les épaules redressées, le corps droit. Les *Tatignana* ont souvent des gestuels qui semblent relever de la manifestation de respect, le corps légèrement courbé. En dansant, les hommes *Tahandrefa* soulèvent bien haut leurs jambes pliées ; alors que les *Tatignana* maintiennent les pieds à peine au-dessus du sol, en ayant toutefois beaucoup d'agilité et des figures riches dans le mouvement des bras et des mains.

Immanquablement, la danse est le lieu de démonstration de pouvoir et de force, lieu d'affirmation de supériorité, de savoir-faire et de capacité. Mais il est également le lieu de communication de message qu'il est inconvenant de transmettre verbalement, ou tout simplement, pour faire figure de style. Tout comme il est possible de se battre par le truchement de la danse, il l'est également dans le cas de déclaration d'amour ou de désir. Ils dansent également pour honorer le défunt en affirmant que les siens ne s'écroulent pas devant le chagrin, en réussissant à danser. En même temps, le vide dans le cœur, laissé par le parent aimé, et donc désarroi et chagrin, sont éclipsés par la danse, qui par la même occasion camoufle les pleurs, car il est honteux de laisser afficher son affliction, ses faiblesses. Il est dit des *Ntandroy* qu'ils sont avares de démonstration d'affection. En fait, tout élan s'exprime dans et par la danse. Voir les *Ntandroy* faire danser leurs malades lors de cérémonies dénommées *sandratse* peut choquer, faire sourire ou porter des jugements sur leur mentalité. Le *sandratse*, qui peut durer des jours, des semaines, des mois, voire une année, est le dernier recours pour soigner une maladie

sur laquelle médicaments et autres soins n'ont pas eu d'effets, une maladie qui peut être le fait d'esprits. Ici, la thérapie traditionnelle amène le malade à se défouler par la danse, une sorte d'expiation de la maladie par la libération des forces morbides à l'issue de laquelle le malade ressort exténué mais assaini. Entraîné à danser des jours et des mois durant, exécutant ses morceaux préférés dans lesquels l'assistance l'accompagne, le malade est soigné par épuisement. La danse, faisant office de purge, a ici une fonction cathartique. Tout comme on parle de musicothérapie, on peut parler dans ce cas de choréthérapie.

La danse est toujours expression de quelque chose chez les *Ntandroy*, sauf quand elle est folklorisée et devenue ainsi comme un objet de musée, matière à exposition. Et l'on se demande si dans ce cas la vie est toujours présente, et s'il y a matière à développement, c'est-à-dire une croissance avec de nouveaux genres, car l'exposition est synonyme de figement. Une autre déviation qui dénature la danse *Ntandroy*, toujours à cause d'absence d'enracinement dans le socle culturel *Ntandroy*, est le mélange avec d'autres danses et genres de musique qui n'expriment aucunement ni l'identité ni les valeurs culturelles *Ntandroy*.

Peut-on sacrifier l'identité culturelle profonde au nom d'une mondialisation pas forcément épanouissante ni positive ? Ou allons-nous vers une nouvelle catégorisation : danse pour la vente et danse pour la vie ? ■

REMERCIEMENTS À ZAIMBEHILA, TOLIARA

Ethnologie



BOTANIQUE

Vavangue dans un jardin créole

Isabelle Hoarau-Joly

«Na point personne ? Na domoun ?»

Aucune personne n'est autorisée à franchir le «baro» sans passer par ce rituel, marque de respect envers les occupants de la maison. Cet appel doit être répété jusqu'à la réponse attendue.

Une allée centrale droite dallée ou bétonnée, soulignée par des orchidées, rosiers ou cordylines rouges, partage le jardin et mène le visiteur au seuil de la maison.

Énergie spirituelle

Ce jardin est aussi un espace théâtralisé, un décor qui s'adresse au passant invité à admirer, à se régaler avec les yeux puisque l'espace est fait pour être contemplé. Ce n'est ni un lieu de repos ni un lieu de promenade, tout a été conçu pour attirer le regard... En particulier les haies rouges d'acalyphas nommés foulards, cette couleur symbolisant la prospérité et l'énergie spirituelle chez les hindous et les chinois, elle marque fortement le territoire.

Jupon de ma cousine

Les couleurs vives des fleurs sont savamment mêlées comme sur la palette d'un peintre impressionniste. Ici c'est l'imaginaire, l'art de la composition qui sont à l'honneur. Des bordures de muguet pays et petits bambous soulignent les parterres derrière lesquels les fleurs plantées en «mixed-border» rappellent l'influence des jardins anglais.

Tout un lexique a été créé pour nommer les plantes exprimant l'imaginaire poétique de la langue créole par des métaphores : jupon de ma cousine, goutte de sang, chaussures de Cendrillon, langue de belle-mère, queue de chat, cœur de Jésus et autres vieux garçons en sont des exemples savoureux.





Croyances et mauvais œil

Espace symbolique et magique le jardin réunionnais garde en mémoire les croyances de l'île. La peur du mauvais œil et des sortilèges - fond commun des différentes communautés - amène à introduire dans le jardin des plantes de protection. L'une des premières à être plantée est la songe papangue censée attirer les bonnes ondes sur la maison, d'où l'expression : « Y coule comme l'eau sur feuille songe » donc le chagrin ne reste pas... Diverses cactées ou euphorbes arrêtent les agressions grâce à leurs épines, les bambous auraient le pouvoir de repousser les « bêtises » ou esprits maléfiques, de même que les plantes à lait toxique comme le pignon d'Inde.

D'autres plantes considérées comme magiques ont une utilisation prémonitoire, tel le bel arbrisseau « chandel ». Il est intéressant de remarquer que cette cordyline accompagne très souvent les chapelles de Saint Expédit dont le rouge est la couleur de prédilection.

Kol-Kol mon amour

Mêlées aux fleurs, les plantes médicinales font partie du jardin créole. On y trouve les plantes à parfum, géranium, vétiver et citronnelle mais aussi les bienfaits aromatiques, ayapana, marjolaine, thym et romarin. Ce dernier fait l'objet d'un rituel particulier puisque luttant contre le « saisissement » : on l'utilisera ébouillanté avec du sel pour guérir d'un choc émotionnel. Ainsi, les herbes de « bonne femme » sont-elles nombreuses à pousser en bonne compagnie des fleurs, du ti tamarin blanc pour la constipation, au jean robert contre les dartres et eczémas ou encore la rougette pour combattre les fièvres éruptives, elles sont aimées et protégées.

Il est mort le poète

Le jardin créole d'aujourd'hui s'est vidé de ses plantes, de ses savoirs, de son sens. L'abondance, la profusion, la diversité qui faisaient son charme ont disparu au profit du « désert vert », une pelouse sans âme, une haie taillée au cordeau, plus de couleurs, plus de fragrances, plus de rêves. Quelques palmiers, des orchidées en pot, voilà le jardin figé qui s'installe autour des maisons modernes...

Derrière le « baro », plus personne ne répond à l'appel « Na domoun ? Na domoun ? » Serait-il mort le poète ? ■



Vox populi, La question de la mémoire orale



En 1989, lors de sa vingt-cinquième Conférence générale, l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO) prend acte des dispositions relatives concernant les recommandations sur la sauvegarde des cultures traditionnelles et populaires. En effet, cette institution spécialisée¹ des Nations Unies tire depuis la sonnette d'alarme sur la déperdition progressive des trésors humains vivants et la diversité de l'humanité. Elle a pour objectif, selon son acte constitutif, de « contribuer au maintien de la paix et de la sécurité en resserrant, par l'éducation, la science et la culture, la collaboration entre nations, afin d'assurer le respect universel de la justice, de la loi, des droits de l'Homme et des libertés fondamentales pour tous, sans distinction de race, de sexe, de langue ou de religion, que la Charte des Nations unies reconnaît à tous les peuples ».

¹ Crée le 16 novembre 1945 à la suite des dégâts et des massacres de la Seconde Guerre mondiale.

A l'heure de la chute du mur de Berlin et la montée de la mondialisation de la fin de l'année 1990 s'ouvre en effet un vent de plus en plus pesant de l'uniformisation à l'occidentale des manières de vivre. Il semblerait, avec un recul de presque trente années que cette déperdition de l'identité culturelle et cultuelle dans le monde ait été prévisualisée. Des règlements relatifs à la proclamation par l'UNESCO des chefs-d'œuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité ont ainsi vu le jour².

Que ce soit par les chants, les danses, les manières, les pensées, l'art en tout genre, les humains s'expriment et expriment la profondeur de leurs âmes, de leurs êtres, des relations qu'ils entretiennent entre eux, avec la nature, ou encore avec les sphères spirituelles de multiples manières. Un geste, un dessin, une voix, une chanson, et une couleur peuvent avoir des significations, des valeurs, des sagesses perpétuées depuis des générations.

Toujours suivant les termes de l'agence onusienne, «patrimoine oral et immatériel» est défini comme l'ensemble des créations émanant d'une communauté culturelle fondée sur la tradition, exprimées par un groupe ou par des individus et reconnues comme répondant aux attentes de la communauté en tant qu'expressions de l'identité culturelle et sociale de celle-ci, les normes et les valeurs se transmettant oralement, par imitation ou d'autres façons. Ses formes comprennent, entre autres, la langue, la littérature, la musique, la danse, les jeux, la mythologie, les rites, les coutumes et le savoir-faire de l'artisanat, l'architecture et d'autres arts.

L'identification, la protection ainsi que la valorisation de ces richesses humaines ne peuvent se faire sans la mobilisation des gouvernements, des organisations locales, des groupes concernés. En effet, ces derniers sont considérés comme les «dépositaires de la mémoire collective des peuples». Aussi, tout le grand travail de pérennisation des spécificités culturelles ne peut se faire sans la réelle adhésion de tous ces acteurs.

2 Résolution 29 C/23, ainsi que de sa décision 154 EX/3.5.1

Vox populi, Madagascar

Madagascar, une île, le temps semble s'être arrêté disent certains. De souche austronésienne et africaine, le peuple malgache a un fort ancrage dans l'oralité³. De génération en génération, les savoirs et les cultures se sont transmis par le verbe. Les enseignements sociaux ont été incrustés dans des formes de moralités orales qui ont permis depuis des siècles de toucher toutes les couches sociales. On peut ainsi parler de plusieurs types d'enseignement et communication orale par l'art. Le «Kabary» une sorte de discours en public des Merinas⁴ alimentés par des adages ancestraux, des épilogues de comparaisons, paraboles et métaphores élèvent les âmes et ramènent l'humain à la nature et aux relations sociales.

Les richesses traditionnelles par l'oralité ont été multiples. À chaque sphère de la société, dans un même groupe social, elles peuvent être diversifiées. En effet, en Imerina par exemple, dans les sphères bourgeoises on s'adonnait aux chants typiques mais dans le «peuple» on s'adonnait au «sôva», plus rythmé, plus chaud. Dans les autres parties de Madagascar, l'utilisation de l'oralité comme communication sociale et déposition des sagesse collectives sont nombreuses. Comme le Beko dans la partie sud de l'île, le Antsa au Nord et Nord-ouest. Les enseignements ancestraux ont été aussi véhiculés dans les contes et les légendes pour les enfants. Comme dans de multiples sociétés dans le monde, les Malgaches ont donné un rôle particulier aux personnes âgées, notamment aux grands-parents dans l'enseignement des enfants par le biais de l'oralité. Au sein des familles d'antan, les grands-pères regroupaient les petits-enfants sur une natte pour raconter des contes aux mille-et-une paraboles. Au sein d'un hameau, le vieux regroupait en fin de journée, sous un arbre, les enfants pour la même fonction d'enseignement par l'oralité. Également, dans les réunions du village, les sages modéraient les discussions et les décisions par des adages.

Vox populi quand le peuple perd sa voix

Avec l'ère de la mondialisation, l'uniformisation des sons et des cadences n'est nullement un mythe anti-occidental. L'ancien est de plus en plus perçu comme vieux et démodé. Les matraquages médiatiques sur les sons dits «modernes» ont aussi beaucoup joué sur la déperdition des accords ancestraux. Les contes et légendes sont oubliés car les grands-pères n'ont plus eu le même rôle de surveillant bienveillant, les parents n'ont pas eu l'oreille fidèle et la bouche active pour passer ce qu'ils ont retenu de leurs parents, à leurs propres enfants. Et le peuple perd sa voix.

3 On appelle Austronésiens les membres des populations parlant des langues austronésiennes. Un usage plus ancien est celui de malayo-polynésiens, mais aujourd'hui, l'expression «langues malayo-polynésiennes» ne désigne plus que l'une des branches de la famille austronésienne, quoique de loin la plus nombreuse (1 248 langues sur un total de 1 268 langues austronésiennes¹). Certains chercheurs utilisent, comme équivalent de malayo-polynésien, le terme de «nusantarien» (de nusantara, ancien mot javanais signifiant «îles de l'extérieur», qui désignait à l'origine les îles de l'archipel indonésien autres que Java).

¹ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Austron%C3%A9siens>

4 Groupe social vivant sur les Hautes terres centrales de Madagascar, dénommé Imerina.

La voie pour retrouver sa voix

Dans ce contexte d'une société de l'oralité en perte de sa voie de transmission de la sagesse ancestrale, la radio joue un rôle central. Parmi les trois médias, la radio reste et restera encore pour longtemps «le» média à Madagascar. Plusieurs raisons sont avancées. La principale raison est le fait qu'étant un pays de l'oralité, avec un taux d'alphabétisation tournant autour de 25%⁵, la radio reste la source d'information la plus accessible. Plus encore, sur le plan des prix, la radio est le média le plus abordable. La télévision nécessite d'abord l'achat du poste, une source d'électricité et revient ainsi assez cher. La presse écrite quant à elle est handicapée par le fait qu'elle est essentiellement disponible dans la capitale. Mis à part sa fonction d'information, la radio peut et doit devenir de plus en plus un outil de sauvegarde de l'identité des communautés locales. Un grand nombre de radios se veut la voix du terroir et participe ainsi à la collecte des produits et richesses du patrimoine oral local. Car c'est dans les champs que les valeurs ancestrales sont les mieux préservées. Les radios peuvent également les mettre en valeur en les immortalisant et en les vulgarisant.

Une coalition de radios en faveur de l'identité

Les richesses de l'oralité sont l'expression de la diversité originelle des peuples. Dans le vent de la mondialisation et l'uniformisation des cultures, la protection, la valorisation des valeurs inscrites dans nos champs, contes et légendes et autres formes d'expression populaire est plus qu'urgente. Dans un pays avec ses spécificités comme Madagascar, la radio a un rôle incontournable qui devrait être appuyé tant au niveau national qu'international. Des initiatives locales (comme la coalition des radios pour la consolidation de la paix à Madagascar) peuvent jouer ce rôle dans l'immédiat. Cette association de droit malagasy à but non lucratif regroupe actuellement 30 radios dans tout Madagascar. Elle a pour objectif premier de rendre le professionnalisme aux métiers de la radio. Elle joue entre autres un rôle central dans la valorisation des cultures locales, celles dites «du terroir».

Les radios membres peuvent également être des chevilles ouvrières dans la sauvegarde des mémoires populaires qui sont actuellement en danger. Après l'incendie de la Radio Nationale en janvier 2009 lors du coup d'État, on peut affirmer, sans exagération aucune que toute la mémoire audiovisuelle de toute une nation a été perdue.

Des cultures sont ainsi à sauvegarder, des histoires à reconstituer, des identités à retrouver. Il ne serait pas de trop de faire le lien entre la question du fondement du mal-être de la Nation malagasy et cette perte de l'identité. Aussi, il est plus que temps de sauver ce qui reste pour espérer un renouveau ancré dans les sources. ■

MBOLATIANA RAVELOARIMISA

⁵ Le taux d'analphabétisme pour les 15 à 24 ans est de 24%, pour les 25 à 49 ans, il est de 26,6% et enfin pour les individus se trouvant dans la tranche d'âge de 50 à 59 ans, le taux est de 29,7%», Unesco, 2016

Histoire



Les traces de l'histoire dans l'océan Indien

par Michèle Rakotoson

Les artistes, les intellectuels, les écrivains ont déjà défriché ce terrain fertile : Les musiciens se produisent d'îles en îles, se connaissent, échangent : que ce soit en jazz ou en musique traditionnelle ou contemporaine, des revues ont existé, existent encore, comme le comorien Project-îles, des salons aussi et permettez-moi de citer le dernier : le premier salon régional du livre de Mayotte qui a eu lieu du 21 au 24 septembre 2017 qui, agissant en plateforme des littératures et des langues du Canal de Mozambique et des Mascareignes, a invité des auteurs de la région comme Nassur Attoumani (Mayotte), Abdou Salam Baco (Mayotte), Saindoune Ben Paolina Chiziane (Mozambique), Shafi Adam Shafi (Zanzibar Tanzanie), Michèle Rakotoson (Madagascar), Jean François Samlong (La Réunion), tous écrivains du Canal de Mozambique et des Mascareignes.

C'est vrai : il y a une culture commune de cette région, comme il y a une culture européenne, une culture américaine et une culture ouest-africaine, ou, est-africaine. Et les précurseurs qui ont dit ou écrit sur cela furent des artistes et des écrivains : les Mauriciens Malcolm de Chazal et Edouard Maunick, les Réunionnais Marius et Ary Leblond et Loys Masson, les Malgaches Rabearivelo, Rabemananjara... Ou des chanteurs comme Danyel Waro, et Grand-MouneLélé de La Réunion ou le Malgache Jaojaoby. Les écrivains contemporains se connaissent, s'apprécient : Jean-François Samlong, Axel Gauvin, Emmanuel Genvrin, Carl de Souza, Natacha Appanah, Ananda Devi, NassurAtoumani, Jean-Pierre Haga, Johary Ravaloson. Certains ont vécu en faisant le grand écart comme feu David Jaomanoro qui vécut entre Mayotte et Antsiranana ou

Marius Fenoamby, entre Paris, Madagascar et La Réunion. Et, le séga et le maloya se dansent de part et d'autre de l'Océan sur des rythmes cousins, comme la musique sacrée qui à Mayotte se chante et s'accompagne du *m'biwis*, bâtons de bois, comme chez les Mahafaly du Sud de Madagascar. Chants sacrés qui sont autant de chants en polyphonie et a capella sur des tons diatoniques. Je n'irais pas jusqu'à dire, comme le Réunionnais Jules Hermann (1846-1924), que les îles éparses de l'océan Indien sont les restes d'un continent qu'il nomma Lémuria ou Gondwana, un continent qui aurait explosé sous l'impact d'un gigantesque météorite. Non. Mais tout simplement, si pendant des décennies les histoires et destinées politiques : indépendances, départementalisation, dictatures multiples, ont gommé le sentiment d'appartenance, si les disparités économiques ont clivé l'histoire collective, il n'empêche qu'elle est là et existe depuis longtemps.

Oui, les premiers écrits évoquant une identité indiano-océanienne traitent d'une réalité terrible : la déportation et la traite des esclaves. Dans « Ulysse, Cafre », Marius et Ary Leblond, pour ne citer que cet exemple, évoquent l'image du Cafre ou Mozambicain, et du Sakalava, personnages mythiques, guerriers invincibles, chefs des marrons, réfugiés dans les montagnes et les cirques de Mahafate. Et dans l'histoire culturelle de l'océan Indien, cette image est très forte. Car l'histoire de cette région, sur au moins trois siècles, est extrêmement douloureuse : guerres ethniques pour achalander le marché de la traite des esclaves, système idéologique pour justifier cette horreur, système de castes, colonisation, dictature, non-dits, retour du refoulé.

Toute cette histoire et celle de la route des esclaves dans l'océan Indien sont maintenant connues, traitées par des universitaires sous la direction de feu Sudel Fuma de La Réunion, et j'ose croire que

l'océan Indien fut précurseur sur la question. Mais la tentation est forte de se replier sur des théories identitaires nationalistes pour survivre psychologiquement. Heureusement que le dépassement de la douleur est là, l'image de l'Océan est forte comme le chante Édouard Maunick, dans «Mascaret», poème écrit en 1966 :

*«J'habite la mer pour défendre le moi-pays
J'ai besoin de cette guerre
Ce sont d'anciens volcans rêvant de retour
Et je suis amarré à marée neutre
Complice du feu et pourquoi pas en colère
S'insurgent mes mots-racines-rebelles
Non pas que je condamne bourgeons et fontaines
Et douceur de vivre parmi signes clairs
Mais que mes entrailles ont poids de brasier.»*

Mais à cette question répond une autre question : « Si la culture est une vision du monde, issue d'une histoire partagée, partageons-nous vraiment la même histoire et celle-ci est-elle vraiment enseignée et connue ? » Quand on est merina d'Ambohimanga, connaît-on l'histoire d'Andriantsoly que vénèrent les Mahorais, ou de Ratsitatane, grand personnage mythique de La Réunion ? Sait-on l'existence d'une migration importante de populations islamisées (les Zafiraminia) ou des Indiens, surtout les Gujrati, les Chinois, les Africains... et que ce sont ces populations qui traversent tout l'océan Indien ?

Ananda Devi parle de son Inde mythique, continent de ses origines, mais elle est avant tout, Mauricienne. Dans les livres de Carl de Souza, l'océan Indien est omniprésent, toile de fond de son œuvre ou personnage principal de son si beau roman : « Ceux qu'on jette à

la mer » ! Cette mer qui transporte un jeune Chinois vers un ailleurs qu'il ne connaît pas, lui qui est à la recherche d'un avenir et se retrouve en errance. Pour Emmanuel Genvrin, dans son roman «Rock Sakay», la mer sépare les terres sœurs d'exil : Madagascar et La Réunion. Une mer qui déchire et unit en même temps. Et tous de se rythmer en contemporain séga ou ancien basesy, du temps où Toamasina dit Tamatave et Saint-Denis se concurrençaient pour être la capitale de l'océan Indien. Même sur les Hauts Plateaux malgaches, si éloignés de la mer, l'océan Indien est là, visible dans les anciens quartiers réunionnais d'Ambatonilita et Isoraka ou les quartiers indiens de Tsaralalàna. À Saint-Denis, la maison de la Reine Ranavalona III existe encore. Quant aux Comores et à Mayotte, toute une partie de la population parle malgache, attestant d'une histoire pas si ancienne où l'entité était unique.

Dans cet océan Indien les échanges ont existé depuis des siècles : il faut voir les gares routières et les taxi-brousses brinquebalants et surtout surchargés, les aéroports qui essaient en vain d'endiguer la force vitale des passagers, les boutres et bateaux et aussi, malheureusement, les kwassa-kwassa, (ou la nécessité de survie obligeant certains à émigrer.) « mila ravin'ahitra ». Les communautés cohabitent, au moins dans les grandes villes, chacun prenant à son compte d'ailleurs un secteur de l'économie, et les cultures se métissent créant un nouveau mode de vivre ensemble, qui fait peur sûrement, car elle est d'une force de survie incroyable de gens qui ont choisi d'être là, d'habitants dont tout l'affect, et donc les racines, sont de ce pays et de cette région.

L'image de l'Océan est forte. ■



Chien de guerre

Olivier Soufflet

La reconquête de leur pays achevée en 1250, les Portugais poursuivent en mer Méditerranée et en Afrique la lutte contre les « Maures ». Au XV^e siècle, ils cherchent un passage sous l’Afrique pour prendre le monde musulman à revers et ouvrir au commerce avec l’Orient une voie maritime affranchie des déserts arabes. C’est l’exploit de Vasco de Gama qui relie en 1498 Lisbonne à Calicut, sur la côte occidentale de l’Inde. Le destin des îles Mascareignes est scellé.

Dans l’or d’un matin de l’année 1512, le *capitao* Pedro Mascarenhas est planté droit sur le château de poupe de son navire. Costume défaït, cheveux sales battus par le vent, profil d’aigle creusé par le sel, peau tannée ; l’épée à la cuisse oscillant comme un pendule au mouvement du pont. Angoissés par l’inconnu, ses yeux fiévreux scrutent l’horizon. La nef file, désespérément seule au milieu des flots. Soudain, au loin, une masse sombre et floue relie la mer indigo à l’azur du ciel. Terre ou nuage ? Le regard braqué sur la tache brune, le *capitao* serre les dents. L’équipage retient son souffle. « Terra ! Terra ! » hurle la vigie en pointant un bras dément vers l’infini... Cap sur un volcan en éruption crachant sa fumée.

« Mais non... » rétorque, cinq siècles plus tard, avec douceur et indulgence, Fernando Mascarenhas, marquis de la Fronteira. Benfica, banlieue de Lisbonne, en février 1998. Dans un palais aux façades de faïences bleues, joyau architectural du XVI^e siècle précédé d’un parc où s’entrecroisent de grandes allées peuplées de sculptures blanches, bordées de haies taillées, agrémentées de palmiers. Des azulejos, les céramiques peintes blanches et bleues emblématiques du Portugal, couvrent les bancs, les murs, les escaliers. Une pure merveille sous le soleil hivernal.

Une employée apporte des cafés. Par la fenêtre ouverte, des chants d’oiseaux parviennent des jardins du palais. Le marquis éteint sa cigarette. Son bureau est encombré de tableaux généalogiques.

Devant lui, un gros volume de l’Encyclopédie portugaise et brésilienne, ouvert à la page de la biographie de Pedro Mascarenhas. Fernando Mascarenhas est l’héritier d’un grand nom de la noblesse portugaise. Descendant direct du fondateur d’une lignée anoblie au XV^e siècle, parente de celle du découvreur présumé des îles Mascareignes (La Réunion, Maurice, Rodrigues).

« *Les Mascarenhas sont devenus une famille importante grâce au titre de Dom accordé à Fernao Mascarenhas en 1496*, précise-t-il. Ses fils ont générés plusieurs branches. Notre branche est, je crois, du troisième fils. » Universitaire sans fortune, le marquis de la Fronteira a créé une fondation pour préserver son patrimoine, splendeur de la Renaissance portugaise coincée dans la banalité architecturale de Benfica, en bordure du parc de Monsanto – pas très loin du stade. Dans la douceur de l’hiver portugais, il plonge dans le labyrinthe de ses origines sur les traces de son ancêtre Pedro. Une redécouverte incertaine. Car la vérité, c’est qu’on ignore par qui et dans quelles circonstances exactes ont été découvertes les îles Mascareignes.

Venant d’une époque aussi trouble que perfide – celle de Machiavel, celle de la dague et du poison – il fallait s’y attendre. Les conjectures reposent sur les inscriptions des plus vieux portulans de la région. Indications contradictoires, bien entendu. Ainsi sur une carte portugaise datant de 1502, les futures Mascareignes portent des noms arabes ; d’où l’on conclut que des navires arabes ont croisé dans ces eaux, ce qui est probable, venant de Madagascar où



© WKO

les commerçants omanais ont fondé des établissements. En 1517, sous le pinceau du cartographe Jorge Reinel, apparaît pour la première fois le nom de «Mascarenhas» pour désigner trois îles à l'est de Sao Laurenço (Madagascar). Mais sur une des cartes de l'Atlas Miller (1519), la découverte de l'archipel est attribuée au pilote Domingo (ou Diego) Fernandez. Elle aurait eu lieu en 1505. L'histoire a tranché en faveur de Pedro – ou Pero, forme archaïque de Pedro – Mascarenhas. Et elle a bien fait car ce nom a d'autres résonances dans l'épopée guerrière des Portugais en Orient.

L'AUDACE, LA FORCE ET LA RUSE

L'homme qui a laissé son nom aux Mascareignes serait né à Loulé, dans l'Algarve, en 1480. Il se marie dans cette ville à dix-neuf ans et l'une de ses filles, Helena, deviendra l'épouse de son cousin : Dom Pedro Mascarenhas (l'un des fils de Fernao), futur vice-roi des Indes de 1554 à 1555. Au temps des découvertes, la confusion des rôles se nourrit de la présence de cet homonyme historique, personnage prestigieux. Diplomate de haut rang, Dom Pedro fut longtemps ambassadeur à Rome. C'est lui qui introduisit l'Inquisition au Portugal. La fièvre l'emportera à Goa en 1555. Liés par le sang, Pedro Mascarenhas le découvreur et Pedro Mascarenhas le vice-roi correspondent aux deux périodes de l'expansion portugaise aux Indes : celle des soldats qui conquièrent par la force et la ruse, celle des administrateurs qui maintiennent ensuite tant bien que mal l'édifice sur ses pieds.

Pedro le soldat, lui, a suivi l’itinéraire des «chiens de guerre» mobilisés pour tailler l’empire portugais d’Orient, dressés dans l’insatiable lutte contre les «Maures»¹. En 1508, il participe à l’expédition qui échoue devant la place marocaine d’Azamor, mais secourt la cité d’Arzila conquise en 1471, assiégée par le sultan du Maroc.

Dans l’escadre à finalité militaro-commerciale de Dom Garcia de Noronha partie de Lisbonne pour les Indes le 19 avril 1511, Pedro Mascarenhas commandait la nef *Santa Eufémia*. La petite flotte atteint le Mozambique en février 1512. Première hypothèse : une tempête écarte Pedro Mascarenhas du reste du convoi qui a repris sa marche le long des côtes africaines ; il se retrouve en pleine mer au large de Madagascar et tombe sur La Réunion ou Maurice ou les deux. Seconde hypothèse : Pedro Mascarenhas est envoyé pour tracer une nouvelle route vers les Indes à travers l’océan afin d’échapper aux vents violents du canal de Mozambique et à l’hostilité des musulmans qui contrôlent les meilleurs ports de la côte. De fait, la colonisation des Mascareignes n’a de sens qu’à la lumière de ce dessein stratégique : ne dépendre de personne sur la route des Indes. Troisième hypothèse : l’escadre de Dom Garcia de Noronha rejoint les Indes avec Pedro Mascarenhas. C’est donc au mieux à son retour en 1513, et non à l’aller, que Mascarenhas reconnaît les îles (rappelons que la première carte mentionnant les îles «Mascarenhas» date de 1517).

Dans tous les cas, la découverte des Mascareignes est la preuve d’une audace maritime inouïe. Une de plus sur la liste inaugurée à partir de 1415 par l’exploration progressive des côtes d’Afrique lancée sur ordre du roi Jean Ier du Portugal dans l’idée folle de prendre les Maures à revers. Le 22 novembre 1497, Vasco de Gama franchit le cap de Bonne-Espérance. Il remonte la côte orientale de l’Afrique. Mal accueillie dans les premiers comptoirs musulmans où elle aborde, la flottille poursuit sa route vers le Nord et finit par trouver un pilote gujarati qui lui fait traverser l’océan vers les Indes. Elle est aux abords de Calicut chez le rajah Samorim, «seigneur de la mer», le 20 mai 1498. La route maritime des Indes est ouverte. Inaugurer une nouvelle voie en se lançant en plein inconnu vers le grand large par l’est de l’île de Sao Laurenço, parachève l’œuvre.

Après le voyage des années 1511 à 1513, Pedro Mascarenhas retourne aux Indes en 1524 avec le vice-roi Vasco de Gama. On le charge du comptoir fortifié de Malacca, site stratégique sur le bras de mer qui commande le commerce entre l’océan Indien et la mer de Chine. Pour imposer l’autorité des Portugais sur cette route marchande, il écrase et ravage la capitale du roi de Bantam (Java) auprès duquel le sultan de Malacca s’est réfugié.

QUERELLE DE CONQUISTADORES

Mais la chronique des conquêtes portugaises a surtout retenu la rivalité qui dressa contre lui un autre *fidalgo*, conquérant des mers du Sud, Lopo Vaz de Sampaio. Un affrontement sous les tropiques pour le pouvoir, lourd de menaces pour l’empire naissant, révélateur de l’esprit dévoyé et de l’ivresse cupide qui minent dès l’origine l’entreprise orientale des rois portugais. Cochin, siège du gouvernement des Indes en 1527. Le gouverneur général, Dom Henrique de Meneses², vient de mourir. Dans l’attente d’un parti futur du roi, Pedro Mascarenhas est désigné par l’assemblée des officiers pour lui succéder. Mais il est loin, en train de guerroyer en mer de Chine contre les pirates malais et chinois.

L’autre prétendant à la fonction est un noble : Lopo Vaz de Sampaio. Il a aussi des partisans. Dans l’empire instable qui se constitue, le vide d’autorité paraît dangereux. Sampaio en profite. Il se fait nommer sous la promesse de rendre le gouvernement à Mascarenhas dès son retour. Derrière ce faux compromis se dessine la silhouette du mentor de Sampaio, Alfonso Mexia. Ecuyer du domaine de Cochin, Mexia poursuit un tout autre projet pour assurer sa mainmise sur l’enclave par où transite la totalité du trafic maritime entre l’Asie, les Indes et le Portugal.

Le temps passe. Lopo Vaz de Sampaio semble solidement installé dans son pouvoir quand arrive enfin du Royaume un navire, porteur d’un message du roi. Joao III³ réclame les lettres de succession de Dom Henrique de Meneses, qu’il sait malade. Son plan menacé, aveuglé par l’ambition, Alfonso Mexia n’hésite pas cependant : il rédige un faux décret imposant définitivement, au nom du roi, Lopo Vaz de Sampaio à la charge de gouverneur général des Indes. Devant l’énormité de la manœuvre — chacun sait que le roi ne peut connaître le décès de Dom Henrique — des troubles éclatent à Cochin. Inquiet, Sampaio prend ses distances vis-à-vis de la forfaiture. Il appareille pour Goa.

Six mois se sont écoulés depuis la mort de Dom Henrique lorsque les voiles de Mascarenhas se profilent devant Cochin. La ville est aux mains de Mexia. Mascarenhas refuse la confrontation. Débarquant pour parlementer, sa troupe est violemment chargée. Lui-même est blessé. Il rembarque et cingle alors vers Goa à la rencontre de Lopo Vaz de Sampaio. Conscient du danger que ferait peser sur l’avenir la division des Portugais en deux clans

1 Occupant la péninsule ibérique depuis le VIII^e siècle, les musulmans évacuent définitivement le Portugal après la reconquête de l’Algarve, province la plus méridionale du pays.

2 Successeur de Vasco de Gama, décédé à la fin de 1524.

3 Roi du Portugal de 1521 à 1557.

opposés, Mascarenhas rejettéra jusqu'au bout la solution des armes. Pourchassé, il se laisse capturer. Il accepte la proposition de faire juger le différend par une commission composée de six de ses partisans et de six partisans de Sampaio. Les deux camps restant inflexibles, il consent à la désignation d'un capitaine réputé neutre, Balthazar da Silva, pour les départager. Lorsque, corrompu par Alfonso Mexia, Da Silva choisit Sampaio, Mascarenhas s'incline à nouveau. Il rentre néanmoins au Portugal décidé à défendre son droit auprès du roi.

Comme pour tous ces soldats aventuriers, l'histoire s'achève dans l'oubli. Bien sûr, Mascarenhas obtient gain de cause. Commandée par le nouveau vice-roi des Indes, Nuno da Cunha, une flotte, la plus importante jamais expédiée aux Indes, ramènera l'ordre parmi les conquistadores. Rapatrié, Lopo Vaz de Sampaio passera plusieurs années en prison. La chronique ne dit rien en revanche du devenir de Mexia. Mais Mascarenhas reste éloigné des honneurs. Il ne reçoit en récompense de son service en Orient que la capitainerie d'Azamor, conquise sur la côte marocaine. On le retrouve en 1533 dans l'armada de l'infant Dom Luis envoyée contre Tunis. Après deux nouvelles années de guerre acharnée contre l'Islam, il meurt dans le naufrage de la caravelle qui le ramène à Lisbonne. Le 30 août 1535. De lui, on ne possède qu'une gravure d'époque aux traits élémentaires. Elle montre un homme au visage émacié. On remarque aussi son chapeau paré d'une grande plume. Le signe distinctif des *capitaens* pour se reconnaître sur les mers du globe. La plume au vent, le chapeau de Pedro Mascarenhas a-t-il longtemps flotté sur les eaux de la Méditerranée... ?

Dans son palais de faïences bleues, Fernando Mascarenhas a posé sa tasse de café. «Nous ne sommes pas de la plus ancienne noblesse, remarque-t-il. Ce qu'il y a d'intéressant avec cette famille, c'est qu'elle a su se maintenir. Le Conseil de noblesse me reconnaît huit titres au Portugal. Je serais aussi éventuellement marquis d'Arracati au Brésil. Mon grand-père disait que j'avais douze titres, mais je crois qu'il exagérait un peu.

— Les Portugais ont ouvert en Orient les chemins de la colonisation aux autres nations européennes. Et des populations brassées vivent sur un archipel portant votre nom. Interpellé ou indifférent ?

— Que dire... Ce qui est sûr, répond l'héritier des Mascarenhas, c'est que la multiplicité des cultures est une chance. Pour moi, c'est une certitude. Il est important de savoir assimiler et fusionner tous ces apports. Vous savez, toute pensée est une réplique de quelque chose qui a déjà été pensé auparavant. Seul, le mélange fait apparaître du nouveau.»

PEDRO MASCARENHAS DANS *LES LUSIADES*



DÓN PEDRO MASCAREÑAS

Dans les *Lusiades*, le poète aventurier Luis de Camões (1524 ou 1525-1580) élève au rang de mythe l'histoire du Portugal dans un poème échevelé en rupture avec les canons poétique de la Renaissance et qui fera date. Il relate en particulier l'aventure maritime du petit royaume ibérique qui se lance à la conquête de l'Orient à partir du XV^e siècle. Ilha de

Moçambique, Cochin, Goa, Malacca, Macao... Querelleur, coureur de jupons, le plus souvent sans le sou, il achèvera son poème sur Ilha de Mozambique après bien des aventures. Camoës n'ignorait rien de la réalité nettement moins glorieuse des conquistadores. Plusieurs stances sont consacrées à Pedro Mascarenhas et au différend qui l'opposa à Lopo Vaz de Sampaio.

« Mais quand les étoiles l'appelleront, tu lui succéderas, vaillant Mascarenhas. Et si des hommes injustes doivent te ravir ton commandement, je te promets du moins un renom éternel. Pour que tes ennemis confessent ta haute valeur, le destin veut que tu viennes gouverner, plus couronné de palmes qu'escorté d'une juste fortune.

«Au Royaume de Bentan, qui longtemps infligera de tels dommage à Malacca, tu vengeras en un seul jour, grâce à la vaillance de coeurs illustres, les méfaits de mille ans. Travaux et périls inhumains, hérissons de fer sans nombre, défilés, retranchements, bastions, lances, traits, tu briseras et réduiras tout, je te l'atteste.

« Mais dans l'Inde la cupidité et l'ambition, montrant leurs vrais visages d'ennemis de Dieu et du droit, ne t'apporteront aucun déshonneur, mais seulement de la tristesse. Qui lèse bassement et nuit, en usant de ses forces et du pouvoir où il est placé, n'est pas un vainqueur : car la vraie victoire c'est de pratiquer la justice entière et pure.

« Je conviens toutefois qu'en vaillance, Sampiao sera illustre et notable en paraissant, tel un terrible éclair, sur la mer qu'il verra couverte d'ennemis. A Bacanor, il fera une tentative cruelle sur le Malabar, pour qu'ensuite Cutiale épouvanté vienne se faire vaincre par lui, avec toute la flotte qu'il aura. » ■

Chant X /es /usiades Luis de Camões

FEUILLETONS

— *Feuilletons*
 & *Carnets de voyages* —



L'arroseuse arrosée

Mademoiselle Abelaïd-Oussène Jodee Marie-Victoire a vu le jour à Saint-Denis de l'Île de La Réunion, dans le quartier Bouvet, il y a de cela très longtemps. Les choses se seraient-elles passées autrement si elle était née ailleurs ? Rien n'est moins sûr, car dans sa vie, tout se passe comme c'est écrit dans le grand manuscrit. C'est elle qui le répète à qui veut l'entendre. Lorsque quelqu'un s'aventure à lui demander de quel grand manuscrit il s'agit, elle répond d'un ton qui ne laisse aucune place à la discussion : «Mon grand manuscrit.»

On ne peut pas dire qu'elle est musulmane, Seigneur Dieu ! Surtout pas lui dire ça ! C'est une sauterelle-chipèque de bénitier. Même si elle ne fait que passer à l'église, on l'entend et on la voit ! C'est toute une rangée qui se pousse sur les bancs pour éviter ses coups de coude et ses rouspétances qui font honte. Donc, c'est à cause de son patronyme que certains se laisseraient à dire qu'il y a comme une consonance du Pakistan. Pourtant à l'observer, on n'y décèle pas la moindre ondulation nonchalante des Pakistanaises, et encore moins la tenue vestimentaire !

Elle ne porte que des robes à fleurs, vives !

On ne peut pas dire qu'elle est Indienne par son premier prénom, car elle n'a pas non plus ce glissement félin qui caractérise les Indiennes de La Réunion et dont les ancêtres sont venus de Bombay, de Pondichéry, de Chandernagor, ou tout simplement de la côte de Malabar.

Non, définitivement, Jodee n'a jamais été porteuse de rêve Hindou. On pourrait dire que son deuxième prénom clamerait une ascendance européenne noble ? Même pas. Marie-Victoire n'est pas blanche. Elle n'a pas non plus les pattes jaunes comme les descendants d'anciens colons venus de France, ceux qu'on appelle les Yabs des Hauts.

Elle a juste de grands pieds, de plus ils sont plats !

Elle n'est pas Africaine non plus puisqu'elle n'est pas couleur du fruit du jamblonnier. Sa chevelure oui, les brins noirs oscillent, selon le temps, entre frisure et raideur. Sa mère lui a appris à séparer avec art, ses cheveux en deux vagues : moitié boudinée sur le haut de la tête et moitié roulée en grosse boule sur la nuque. Alors, Chinoise ? Son nom se serait-il déformé lors de la venue des engagés à La Réunion : Ah-Bel-Ah-Hide-Hou-Sen ? Ça ne ressemble à rien. C'est peu probable malgré l'indescriptible métissage de l'île de La Réunion.

Mademoiselle Jodee, Marie-Victoire Abelaïd-Oussène, n'est ni petite ni baguette, ni jolie ni crapaude, ni maigre ni patate. Elle est un peu jouffue, mais ça ne se voit pas trop, car en dépit de ses grands pieds, elle a une démarche altière et un port de tête qui ont la particularité de dégonfler ses joues.

En fait, elle n'est ni noire, ni blanche, ni café au lait, ni caramel, ni vanille, ni chocolat. Elle est un peu de toutes ces couleurs-là, comme la plupart des Réunionnais. Elle s'en fiche bien. Elle se dit créole un point c'est tout. Tout le monde s'en fiche bien aussi. Tout ce que l'on retient dans le quartier, c'est qu'elle existe, qu'elle est enquiquineuse, femme pisse-debout et pète-sec. D'ailleurs depuis toujours, personne ne l'appelle par un prénom ou par l'autre, ce serait trop doux, elle ne le supporterait pas. L'on dit simplement : M'zelle Abel – comme sa mère elle-même l'appelait depuis bébé. Probablement un diminutif de Mam'zelle, déclinaison de Mademoiselle ? Allez savoir ! Les mères ont tendance à ennobrir sottement leur progéniture. Quel secret de famille se cachait là-dessous ? Nul ne s'en souciait et l'on disait : M'zelle Abel, c'est tout. Cela suffisait pour que les commères aient le temps de prévenir les autres commères de son approche redoutée et se sauver comme envolée de tecs-tecs.



M'zelle Abel donc, habite toujours dans la maison en bois où elle est née et qu'elle a héritée de sa mère. Il y a bien un frais petit jardin à l'arrière, hélas les portes principales de la case s'ouvrent directement sur les trottoirs de deux rues perpendiculaires. À l'est, face à la boutique chinois Ah-Fioum. Au sud, face à plusieurs immeubles gris, sales et tagués.

Ce ne fut pas toujours ainsi. Dans son enfance, M'zelle pataugeait dans les caniveaux au seuil même de sa chambre, se barbouillait corps et visage de terre rouge sur la butte Lataniers, perdait sa solitude dans les vergers du camp Calixte, grimpait sur les ylangs-ylangs du quartier la Source.

Ce n'est qu'après la guerre, bien longtemps après la départementalisation de 1946, que toute la lande de terre de la région du Ruisseau des noirs, fut, au fil des ans, quadrillée par des rues que l'on baptisa : rue du Général de Gaulle, rue d'Alsace, rue de Lorraine. M'zelle Abel n'eut donc d'autre solution que de s'adapter au bitume et promener son adolescence au-dessus de ses pieds plats, sur les semblants de trottoirs, à la croix de Lorraine et d'Alsace, à quelques pas du grand Général.

C'est ainsi. On ne choisit ni ses parents, ni son lieu de naissance, ni le temps qu'il fait à ce moment-là. Car Marie-Victoire a lancé son premier cri sous le lit, un soir de cyclone en janvier 1948. Sa mère crut mourir de saisissement en constatant que le toit de tôle se déglinguait sous les rafales. Elle se réfugia sous le haut lit, et, y accoucha. Il n'y avait pas de papa ce soir-là, ni les autres soirs d'ailleurs. Il y avait surtout la misère.

Madame Abelaïd mère travaillait trois heures sur quatre, à l'arrière-boutique du chinois Ah-Fioum, ce qui faisait qu'elle pouvait transporter en misouk à la case, tantôt un fond de saindoux caché dans une feuille de papayer, tantôt quelques grains de maïs volés. Mais par un miracle de la nature, elle avait beaucoup de lait dans ses gros seins de métisse et elle put allaiter sa fille durant plus de deux ans.

Dire que cette naissance chahuta toute la vie de Jodee, il n'y a qu'un pas que personne n'a jamais franchi, car alentour, on ne plaisante ni sur les cyclones, ni sur les filles-mères, ni sur les enfants bâtards. Toujours est-il qu'avec ou sans raison, Jodee Abelaïd-Oussène fut punaise à l'école, râleuse de compte à la boutique Ah-Fioum, désagréable à la messe, et, sinon pestiférée, du moins le plus possible évitée dans son quartier. Là où elle passait, elle tenait absolument à y faner son grain de sel, pour embobiner, pour zizaner, pour rouspéter, ou, tout simplement parce qu'elle y croyait à son grain de sel amer. Si bien, que l'on invitait sa mère aux baptêmes, mariages et communions, comme le veut la tradition et on laissait entendre qu'il valait mieux que sa fille restât garder la maison. De toute façon M'zelle Abel aurait refusé. Elle allait à l'école par obligation. Elle détestait qu'on l'y appellât Jodee ou Marie-Victoire. Il va de soi que dans ces conditions elle ne trouva jamais mari, ni petit zézère bécoteur, ni même amant pour l'engrosser. M'zelle Abel resta vierge et fière de revendiquer son statut de Mademoiselle, si par hasard, croyant lui faire plaisir, un quidam de passage dans le quartier, lui servait du «Madame».

Aux alentours de ses 20 ans, un Monsieur noir, très bien, de grande classe, costumé et cravaté, arriva dans le quartier Bouvet, discuta avec sa maman, lui trouva un emploi aux Ponts et Chaussées et disparut à tout jamais. Là encore, personne ne trouva à y redire - enfin, pas devant M'zelle.

On chuchota bien que ce Monsieur n'était pas si catholique que ça, qu'il devait y avoir anguille sous roche, qu'il avait probablement un péché sur la conscience, mais personne ne s'avança pour affirmer si c'était par rapport à la mère, à la fille, ou, à la grand-mère ! Bref, après en avoir bien palabré sous l'arbre où les oiseaux viennent dire leur prière à six heures trente du soir en été, chacun, ou plutôt chacune, s'en retourna à ses carrys, se réjouissant que le parquet de Bouvet soit débarrassé de la M'zelle pète sec. «Tant mieux pour elle ! Qu'elle aille donc travailler !» Néanmoins, on se demandait ce qu'elle pouvait bien faire aux Ponts et Chaussées, avec seulement le Certificat d'Études !

Jodee Abelaïd classait. Elle classait les plans du matin au soir. Elle était devenue experte en roulements de papiers et pliages en accordéon. Ce qui, disait-elle, «défoulait ses nerfs».

Puis, on lui fit taper à la machine à écrire. Elle y mit tant d'énergie que les jours de grande nervosité, les caractères en ferraille trouaient le papier.

Cela lui arrivait souvent en début de journée. Triomphale, elle jetait sa feuille exutoire et recommençait jusqu'à ce qu'elle trouvât un tempo correct. Les patrons disaient qu'ils l'appréciaient, car, il faut le reconnaître, elle ne faisait pas de fautes, elle était toujours à l'heure et ne rechignait pas à rester après l'heure. Ils griffonnaient cette phrase pour son évaluation annuelle, au fond ils s'en fichaient, ils avaient autre chose à faire que de surveiller le rythme dactylographique de celle qui était nommée, maintenant sur sa fiche de paie, «secrétaire». Elle n'avait pas de patron à proprement parler. Ingénieurs, architectes et géomètres lui filaient au passage, une note, une lettre, un rapport – documents précieux à passer sous ses typographies perforeuses – accompagnés de plans idoines. Ainsi Jodee apprit, sans faire exprès, les croquis des routes, rues, ruelles, ponts et radiers.

Au bout de dix ans, la topographie de La Réunion à plat, n'avait plus de secret pour elle, alors qu'elle n'avait fait qu'une seule fois le tour de l'île ! Qu'importe, elle pavait son savoir dans les rues d'Alsace et de Lorraine et pouvait renseigner n'importe qui sur le relief et les lieux, du battant des lames au sommet des montagnes.

Elle ne s'en privait pas et agaçait au plus haut point tout le petit monde de Bouvet. Celui-ci soupirait d'aise quand il la voyait partir à son travail le lundi.

Le cap le plus difficile à passer c'était durant ses congés. Il fallait supporter son grain de sel quotidien, lequel grossissait au fur et à mesure que s'empilaient les années sur ses grands pieds. Heureusement qu'elle eut à s'occuper de sa mère bien malade. «La pauvre ! Fait pitié quand même !» pouvait-on entendre dans les allées du marché forain, mais les épaules soulevées et vite

rabaissées en disaient long sur cette fatalité qui apportait la paix dans le quartier.

Au bout de vingt ans, Mademoiselle Abelaïd roulaient toujours les plans craquants et tapait toujours à la Remington, rapports et descriptifs. Évoluant dans un milieu masculin, on pouvait penser qu'elle aurait pu se trouver un petit arrangement de soirée. Non, Jodee à quarante ans, avait toujours son hymen. Du moins, c'est ce qu'elle chuchotait au curé tous les ans, hors du confessionnal, pour être bien certaine que la confirmation de sa virginité pût être colportée sans manquement au secret.

C'est dans cette quarantième année que sa mère mourut. Elle fut inconsolable. Ses pleurs continus tachèrent les plans et énervèrent les patrons, si bien, qu'on lui offrit une promotion en guise de changement d'air bénéfique à sa santé.

La préfecture la nomma : «agent administratif, catégorie C». Jodee, Marie-Victoire Abelaïd-Oussène fut affectée au service des cartes grises et permis de conduire. Elle s'y fit remarquer autant par un travail irréprochable que par son gros-grain de sel grinçant qui ne fondait jamais.

Dix ans après, elle fut déplacée au service des passeports, et, sans passer par la catégorie B, elle obtint le grade de «chef de service». Les syndicats braillèrent. Elle rencontra en tête-à-tête chacun des responsables. Ils se turent aussitôt. Il paraîtrait d'après une indiscretion de sa secrétaire à la cantine, que les syndicalistes avaient tous des parentés malgaches, personne n'y trouvant à redire, chacun mangea son assiette de riz avec grand appétit et l'histoire fut oubliée.

Au bout de quarante-cinq ans de labeur, on remercia Mademoiselle Abelaïd-Oussène pour ses bons et loyaux services. On organisa une petite fête pour son départ. Ses collègues subalternes lui offrirent un bouquet de fleurs et un beau stylo. Tout en lui souhaitant une bonne retraite, ils se félicitèrent, entre les dents et entre deux verres de punch, du bonheur de ne plus avoir cette calamité comme cheffe de service. ■





L'ÉQUIPE INDIGO RÉUNION



Dominique Aiss

Directeur de Publication

Une vie sur mer, une vie en Afrique, puis l'océan Indien et... coup de foudre pour La Réunion ! Après 25 ans de vie commune, la synergie ne s'est pas démentie. Une ONG "Terre Rouge" est créée avec des amis pour apporter des soins aux voisins malgaches. La passion des arts et des cultures pour cet espace qu'est l'Indo-Océanie fait naître Indigo.

Plus qu'un magazine c'est le fruit d'une alchimie amoureuse...



Marie-Thérèse Cazal

Directrice adjointe

"Je suis passionnée par l'Histoire et les sciences du Vivant. J'aime fouiner les petits détails qui révèlent les Hommes. Le monde des cultures des arts et des peuples est vertigineux. Faire naître Indigo est le cadeau qui nourrit cette passion dans l'océan qui est le mien."



Marie-Josée Barre

Ecrivaine

Un jour sans écriture n'a jamais trouvé place dans ma vie. Il y eut l'encrier et sa plume, puis stylo à bille et stylo à encre. Aujourd'hui, j'aime aussi le contact du clavier digital sous mes doigts pour composer poésies, contes ou nouvelles. Qu'importe le genre ! Toujours cette encre violette de zourite ivre de mots, se déversera comme bon lui semblera et où ça lui plaira. Là, j'ai une mer avec Indigo !



Agence Tigre Blanc

Direction artistique

Agence de communication métissée et qui depuis peu a ouvert une structure sur La Réunion. Des amoureux du crayon, du feutre, de la création, de l'échange et de la pop culture. La même force anime chacun des tigres de la tribu : la volonté de surprendre, l'envie d'aller là où personne ne nous attend, les nouveaux challenges et... et... Indigo !

Parce que nous sommes félin pour l'autre !



Thomas Subervie

Journaliste

Né à La Réunion de parents métropolitains, ma culture est métissée. Après des études de droit, qui m'ont beaucoup apporté mais dans lesquelles je ne parvenais pas à m'épanouir, j'ai pris la décision de revenir à mes premiers amours : le journalisme. Réaliser des interviews pour Indigo est une chance issue d'une rencontre, comme souvent dans la vie. Partir à la rencontre de ces artistes de l'océan Indien est un honneur, vous retranscrire le plus fidèlement possible leur parole est ma responsabilité.



Luko

Illustrateur

Luc-Olivier Yvin-Leymarie, de son identité complète, aime les raccourcis exotiques. Il n'a jamais lâché sa boîte à chaussures débordante de feutres. Il dessine, recherche dans la gribouille, déconstruit les styles pour dialoguer le plus honnêtement possible avec les mots. Le ludique, l'inattendu, l'accident sont des fers de lance puissants de création. L'escale dans les tourbillonnantes mers d'indigo en est sans aucun doute prometteuse.



Corine Tellier

Photographe

"J'ai connu hier, je n'ai pas peur de demain et j'aime aujourd'hui". Corine Tellier est une globe rêveuse... entre photographie et journalisme, Corine continue à vivre de ses passions... arrivée en 1990 à La Réunion, gérante de Carpe Diem depuis 2000, elle aime par-dessus tout les êtres humains et la vie !

Corine poursuit son voyage côté Indigo, un ouvrage 100% culture positive !



Brice Payet-Erudel

Infographiste

C'est à Piton patates de St François que je m'adonne au trail, mon sport favori... Plus sérieusement, c'est le graphisme et l'infographie que j'ai dans ma peau de créole créatif.

Après 3 années d'études à Montpellier en Arts appliqués et 3D, j'ai intégré l'ILOI au Port de 2011 à 2016, puis obtenu un poste en agence de Com.

En 2017 : rencontre avec le sympathique équipage d'Indigo. Cette couleur proche du mauve étant celle de la communication graphique, difficile de résister à l'appel pour embarquement Immédiat !



Olivier Soufflet

Auteur

Olivier Soufflet a travaillé comme journaliste à Paris et en Nouvelle-Calédonie avant de se poser durablement à La Réunion en 1992. En 2004, dans le cadre d'un petit projet d'édition, il a rassemblé ses découvertes et ses impressions sur les îles de l'océan Indien dans une suite de reportages et d'histoires et dans des récits historiques sur La Réunion.



LES CONTRIBUTEURS RÉUNION



Edmond René Lauret

Ecrivain

Ingénieur Agronome et Docteur ès sciences économiques, Edmond René Lauret est né à La Réunion au milieu du siècle dernier. Il consacre sa carrière au service de l'État, à La Réunion, à Paris, et en Martinique. Parallèlement, il exerce des responsabilités dans les mondes politique, économique, et social, dans son île natale. Haut fonctionnaire à la retraite, Membre honoraire du Conseil Général du Génie Rural et des Eaux et Forêts, Edmond René Lauret s'est reconvertis dans l'écriture. Il se définit comme «Apprenti écrivain» et son œuvre se veut être une exploration de l'âme réunionnaise. Les principaux titres de sa bibliographie sont : *Sirandanne au kabar des dieux, Aïna, L'îlet à bonheur, Histoire d'île, Bohème libertaire, Au Panthéon de la Créolie.*



Emmanuel Genvrin

Dramaturge

Emmanuel Genvrin, né en 1952 d'un père normand et d'une mère belge, a un oncle malgache et des attaches familiales en Haïti. Diplômé en psychologie, comédien et musicien, il fonde à La Réunion le théâtre Volland pour lequel il écrit et met en scène une vingtaine de pièces et 3 opéras. Ses nouvelles sont publiées dans la revue Kanyar et son premier roman Rock Sakay paraît chez Gallimard en 2016.



Hilaire Chaffre / Hil

Musicien

Je ne suis pas devenu, je suis né artiste, considéré comme insaisissable et curieux de tout ce qui m'entoure.

"La musique est un voyage et non une destination" est ma façon de penser et au cours de ce voyage je vis des moments intenses, je vis mes rêves, je rencontre des gens qui deviennent des amis, et ce que j'aime par-dessus tout, c'est de partager avec vous, cette vie.



Mounir Allaoui

Vidéaste

Vidéaste, critique de cinéma.
Amateur de culture japonaise.
Travaille en ce moment à une thèse de doctorat sur le cinéma asiatique à l'Université Montpellier 3, sous la direction de Marc Vernet et Jean-Michel Frodon.

Également chercheur associé au D.I.R.E à l'Université de La Réunion.»



Denis Vierge

Illustrateur

Denis Vierge est enseignant d'Arts Plastiques dans l'Académie de Bordeaux. Il a produit des reportages graphiques et des illustrations dans des revues ou magazines
En 2009 il publie son premier roman graphique, *Vazahabé !* (Éditions Paquet, coll. Discover).
Entre 2014 et 2016, il écrit et dessine *Un Marron* (Éditions Des Bulles Dans l'Océan), saga d'un esclave évadé en 2 tomes.
Il vit également une passion destructrice pour les Girondins de Bordeaux, club de foot dont l'amour est le seul héritage que lui ont transmis ses ancêtres.



Gilbert Cazal

Auteur

"On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux".
Je suis né trois fois : De ma mère, de ma terre et du regard de mon Prochain.



Baptiste Vignol

Auteur

En parallèle à ses activités d'éditeur à La Réunion, Baptiste Vignol est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages consacrés à la chanson française dont les deux plus récents sont parus chez Gründ en 2017 : "Claude François, je reviendrai comme d'habitude" et "Barbara, si mi la ré".



Isabelle Hoarau-Joly

Contributrice

Isabelle Hoarau-Joly est ethno-botaniste, elle s'intéresse depuis de longues années aux savoirs autour du jardin créole. Elle est l'auteure de l'ouvrage, *L'art du jardin créole* et d'un album pour enfants, *Mon ti jardin créole*.



L'ÉQUIPE INDIGO MADAGASCAR



Mihanta Ramanantsoa

Directrice Adjointe

Eternelle voyageuse, les autres cultures sont des terreaux fertiles pour la mienne. Je suis fortement arrimée à mon identité de princesse mahafaly du Sud-ouest malgache. J'ambitionne de devenir l'ambassadrice des rituels de beauté malgaches, valorisés par mes connaissances scientifiques en tant que docteur en pharmacie et phyto-aromathérapeute, à travers les cosmétiques naturels de luxe Mihanta Cosmétiques, que j'ai créés. Je me sens appartenir à ce fond commun de cultures de l'océan Indien que je suis heureuse de promouvoir dans la création de cette aventure Indigo.



Natacha Rakotoarivelonaina

Directrice de Production

Ma vie est constamment rythmée par les challenges et les aventures. C'est la passion pour les défis qui m'a amenée à me lancer dans cette aventure passionnante d'Indigo. Un cursus universitaire en matière de communication organisationnelle m'a conduite à apprécier les relations humaines et les cultures à travers les organisations. La soif perpétuelle de nouveaux défis me fait détester les actes routiniers. Pour moi, la vie ressemble à l'océan Indien : un grand espace d'échanges et d'influences mutuelles.



Lova Rabary

Rédactrice en Chef adjointe

Ecrire est une passion. Informer une vocation. J'ai la chance de gagner mon pain quotidien en combinant les deux. Mais au-delà, je me suis enrichie des rencontres, des voyages et des découvertes que le journalisme m'a permis de faire. Après avoir parcouru quinze longues années de carrière dans la presse écrite, avec une incursion plus ou moins sporadique à la radio et à la télé, j'ai pris la décision d'élargir encore la route sur laquelle je chemine en y incluant le partage des connaissances et la formation. Indigo fait aujourd'hui partie de cette belle aventure qu'est ma vie.



Ange
Photographe

Depuis mon enfance, l'image m'a toujours parlé. Je pratiquais déjà de manière dilettante l'art de la photographie avec mes cousins, mais c'est au contact de professionnels comme Rijasolo que j'ai appris les fondamentaux. J'aime « figer » l'instant présent dans mes photos. La rue et les grands espaces sont des terrains de jeu qui m'inspirent. Mais, parfois, saisir une expression ou immortaliser une expression à travers un portrait m'enthousiasment.



Raoto Andriamanambe
Rédacteur en Chef

J'estime qu'un texte bien agencé et une histoire bien écrite équivalent à un bijou digne des orfèvres les plus talentueux. Une romance littéraire matérialisée par un cursus en communication médiatique après le bac. Après ces études, j'ai immédiatement intégré une rédaction. Personnellement, le bassin indo-océan symbolise la fraternité. C'est une source riche et vivifiante de cultures et de talents.



LES CONTRIBUTEURS MADAGASCAR



Mbolatiana Raveloarimisa

Contributrice

J'ai toujours aimé créer. En raison des difficultés rencontrées la création s'est changée en combat car je tiens particulièrement à ce que nous puissions parvenir, par nous-même, aux solutions. Cette passion est vite devenue mon métier : je fais naître des associations, je les accompagne pour qu'elles puissent devenir actives dans le changement à Madagascar et dans le monde. La radio fut un hasard car je n'avais jamais vraiment eu de lien direct avec ces métiers formidables.



Andriamampianina Hanitra Sylvia

Contributrice

Universitaire du Sud malgache, littéraire de formation (titulaire d'une habilitation à diriger des recherches délivrée par l'Université de La Réunion, 2010) – mais branchée sur les études comparatistes – j'ai été amenée, depuis les travaux postdoctoraux (2004), à adopter un regard anthropologique et à intégrer le mouvement culturaliste. J'ai reçu une éducation familiale fondée sur la culture malgache. Ma scolarisation a été associée aux instructions religieuses et adossée à une société qui prend en considération les identités ethniques.



Michèle Rakotoson

Contributrice

Lauréate de la Grande Médaille de la Francophonie décernée par l'Académie Française en 2012, ainsi que du Grand Prix de l'Océan Indien et du Pacifique décernée par l'ADELFI pour l'ensemble de son œuvre. J'ai consacré toute ma vie à l'écriture, la mienne et celle des autres. Après un long séjour à l'étranger, je suis revenue à Madagascar. Depuis, je consacre mon temps à la transmission du savoir littéraire. Je préside actuellement l'association « Synergie des auteurs, éditeurs et libraires de Madagascar ». J'ai publié une dizaine de romans, des pièces de théâtre en malgache.



Doda Razafy

Illustrateur

Je dessine depuis 40 ans. Je suis issu d'une fratrie de dessinateurs et d'une famille d'artistes. On peut dire que l'art coule dans nos veines. Le quotidien des Malgaches et les scènes de vie sont mes sujets de prédilection. Il y a toujours quelque chose de cocasse et d'amusant dans ces petits « riens » qui font tout dans la vie d'une cité. J'adore dessiner la vie grouillante d'Antananarivo et les petites scènes dans les brousses de la Grande île. Mes dessins résultent le plus souvent de mes pérégrinations au gré des mes inspirations et... de l'instant présent.



Tefy Khaita

Illustrateur

Dessinateur/illustrateur : fusain, graphite, pierre noire, sanguine, peinture sur toile/murale et numérique. Originaire de Fianarantsoa, voué de passion pour le dessin depuis le collège, j'ai commencé à me mettre à dessiner des visages en classe de sixième après que notre professeur de français m'a montré un portrait qu'il a fait. C'est en arrivant à Antananarivo, en 2012, que j'ai commencé à utiliser la sanguine, la pierre noire et les outils numériques. Et je me suis vraiment plongé dedans après mes années d'études supérieures en 2015.

Indigo

Directeur de la publication Dominique Aiss (dominiqueaiss@indigo-lemag.com) **Directrice adjointe de la publication Réunion** Marie Thérèse Cazal (mtcazal@indigo-lemag.com) **Directrice adjointe de la publication Madagascar** Mihanta Ramanantsoa (mramanantsoa@indigo-lemag.com) **Directeur artistique** Pierre Delattre (Tigre Blanc) **Création & Exécution graphique** Tigre Blanc Réunion.

Team Réunion. Comité de rédaction Marie Josée Barre (mjbarre@indigo-lemag.com)
Edmond René Lauret (erlauret@indogo-lemag.com) · Thomas Subervie (thomasubervie@indigo-lemag.com)
Comité de lecture et correction Agnès Antoir · Marie Josée Barre **Photographe** Corine Tellier (corinetellier@indigo-lemag.com) **Infographiste** Brice Erudel **Illustrateur** Luko **Contributeurs** Genvrin Emmanuel · Soufflet Olivier · Cazal Gilbert · Lauret Edmond René · Isabelle Hoarau-Joly · Vignol Baptiste Lauret Elsa · Vierge Denis · Hilaire Chaffre · Allaoui Mounir.

Team Madagascar. Directrice de la production Natacha Rakotoarivelo (natacha@indigo-lemag.com)

Rédacteurs en chef Raoto Andriamanambe (raotos@indigo-lemag.com)
Lova Rabary (lovarabary@indigo-lemag.com) **Photographe** Ange (angephoto@indigo-lemag.com)
Illustrateurs Tefy Nirina Andiambololoson · Doda Razafy **Maquette** Stève Ramiaramantsoa
Contributeurs Hanitra Sylvia Andriamampianina · Mbolatiana Raveloarimisa · Michèle Rakotoson.

Rédaction Madagascar. redactionmada@indigo-lemag.com

Rédaction Réunion. redactionrun@indigo-lemag.com

Contacter Indigo. contact@indigo-lemag.com

Diffusion, abonnement, achat au numéro. lemag@indigo-lemag.com

Plateforme Web. webmaster@indigo-lemag.com

Soutenir Indigo. clubindigo@indigo-lemag.com

Indigo n'est pas responsable des erreurs qui peuvent se glisser dans la diffusion des informations.

Les articles publiés sont sous la seule responsabilité de leurs auteurs.

Une publication de la SARL "TROPIQUE DU CAPRICORNE".

Imprimé en Belgique par LESSAFRE.
contact@indigo-lemag.com

www.indigo-lemag.com



Un trimestriel exceptionnel pour l'océan Indien

Pour trouver le magazine papier contactez-nous par courriel

Diffusion | Abonnement | Achat au numéro
lemag@indigo-lemag.com

Accédez et retrouvez la culture sous toutes ses formes avec INDIGO
Des vidéos, du son et du contenu rédactionnel en exclusivité !

www.indigo-lemag.com

